This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 1201

CENDRILLON

COMÉDIE

PARIS. — TYP. MORRIS ET COMPAGNIE
rue Amelot, 64.

CENDRILLON

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

THÉODORE BARRIÈRE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase
le 23 décembre 1858.

PARIS
A LA LIBRAIRIE THÉATRALE
14, RUE GRAMMONT

1859

—Représentation, reproduction et traduction réservées —

PERSONNAGES

—

MADAME FONTENAY, veuve, 35 ans. . . .	Mmes Chéri-Lesueur.
MARIE, sa fille ainée, 18 ans.	Victoria.
BLANCHE, sa fille cadette, 17 ans.	Delaporte.
LE VICOMTE GEORGE DE SPARE, fiancé de Blanche, 28 ans.	MM. Dupuis.
CLAUDE PARISOT, instituteur des deux jeunes filles, 34 ans.	Landrol.
ANTOINE FONTENAY, riche fermier, neveu de Mme Fontenay, 38 ans.	Geoffroy.
MARIANNE, nourrice de Marie.	Mme Mélanie.
JUSTIN, domestique du château.	MM. Priston.
PIERRE, JEAN, } idem.	Numa fils.
JULIETTE, femme de chambre de Blanche. . .	Mme Stegmann.
GUILLAUME, domestique d'un château voisin. .	M. Lemeuil.

Au château de Mme Fontenay, en Bourgogne. — De nos jours.

S'adresser pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. Hérold, eur de la scène, au Gymnase.

CENDRILLON

ACTE PREMIER

Une salle basse ouvrant sur un parc par deux portes vitrées; grande et haute cheminée à droite. Pied d'un escalier et porte à gauche. Grande table ronde au milieu ; chaise longue près de la cheminée.

—

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTIN, PIERRE JEAN, MARIANNE. (Au lever du rideau, Marianne file au rouet, assise auprès de la cheminée. Justin tient un livre et lit.—Pierre et Jean battent les meubles.—On devine aux sourires qu'ils échangent entre eux, et à la façon distraite dont ils accomplissent leur besogne, que le seul but des deux valets est de gêner leur camarade.)

JUSTIN, lisant.

« On la chargeait des plus viles occupations de la maison; » c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées, qui » frottait la chambre de madame et de mesdemoiselles ses » filles. » (Le sens de ces quelques lignes doit être complétement perdu pour le public, grâce au bruit forcené que font Pierre et Jean.)

JUSTIN, avec impatience et pleurant presque.

Ah ça, voyons ! vous le faites donc exprès, à la fin des fins ?

PIERRE, goguenard.

Nous gênons monsieur Justin ? Si monsieur Justin le désire, nous allons nous retirer.

JUSTIN.

Eh bien, oui, allez-vous-en, là, j'aime mieux ça.

PIERRE.

Que ne le disiez-vous plus tôt ?

JUSTIN, voulant reprendre sa lecture.

« Elle couchait tout au haut... » (Pierre et Jean font encore plus de bruit qu'auparavant.)

JUSTIN, élevant la voix.

« Elle couchait tout au haut... » (Le bruit redouble.—Perdant patience.) Ah! c'est trop fort aussi !

PIERRE, gravement.

Il faut pourtant bien que nous fassions notre besogne.

JUSTIN, avec des larmes dans la voix.

Laissez-moi donc tranquille; cette salle a été faite ce matin... Tout ça, c'est uniquement pour me contrarier.

PIERRE, se moquant.

Oh! pleure donc un peu. Ce petit bêta-là, il larmoie à propos de rien, maintenant.

JUSTIN.

Eh bien, après? Il vaut mieux pleurer à propos de rien que de rire à propos de tout, grands sans cœur. (Pierre et Jean éclatent de rire.) Moquez-vous bien; mais, à cette heure, je suis sensible, moi, et c'est à ce bon monsieur Claude Parisot que je le dois, car autrefois j'étais un vaurien comme vous autres, et il m'a donné une belle âme. (Les deux Valets rient plus fort.)

MARIANNE, s'interposant.

Pierre, Jean, voyons, laissez ce garçon tranquille.

PIERRE.

Eh bien aussi, madame Marianne, pourquoi s'amuse-t-il à lire des bêtises dans les livres, au lieu de faire son ouvrage?

JUSTIN.

Mon ouvrage ?... *Elle est faite* depuis longtemps, en attendant qu'on soit levé dans le château, et que je puisse aller prendre les ordres chez madame, mon temps m'appartient; je peux donc l'employer comme je veux, et ça ne vous regarde pas d'abord. (La voix de Justin a été, comme précédemment, tout à fait couverte par les rires et le bruit des deux Domestiques.—Rageant.) Oh! si j'étais fort comme un Turc !... (En ce moment Juliette entre par la porte de gauche.)

JULIETTE.

Êtes-vous fous de faire un pareil bacchanal?... On vous entend de l'appartement de mademoiselle Blanche. Vous allez la réveiller, et madame sera furieuse.

JUSTIN, content.

Là!...

PIERRE, vexé.

Cependant, mademoiselle Juliette, il faut bien épousseter les meubles, frotter.

JULIETTE.

Eh bien! allez frotter dans le parc.

JUSTIN.

C'est bien fait.

JULIETTE.

D'ailleurs, vous avez autre chose à faire.

PIERRE.

Quoi donc?

JULIETTE.

Vous avez à exécuter les ordres que monsieur Claude Parisot a donnés hier pour la fête de madame.

PIERRE.

Eh bien! lesquels donc?

JULIETTE.

Il faut monter des caves une pièce de vin pour les paysans. — Il faut prévenir les musiciens qui composeront l'orchestre, et porter au château voisin quelques invitations qui ont été oubliées, et que voilà. (Elle leur donne des lettres.) Ainsi, dépêchez-vous.

PIERRE.

C'est bon, *mademoiselle J'ordonne!*... Il va y en avoir, du désordre, ici... ça va être bien amusant!

JULIETTE.

Eh bien?

PIERRE.

On s'en va, mon Dieu, on s'en va! (Il sort.)

JUSTIN.

Ah! nous en voilà débarrassés!

MARIANNE.

Dites donc, mademoiselle Juliette, madame ne se doute toujours pas que c'est aujourd'hui sa fête?

JULIETTE.

Pas du tout.

MARIANNE.

Tant mieux! ça nous permettra d'attendre, pour la lui souhaiter, que Robert ait enfin rapporté de Paris les cadeaux de nos demoiselles. (On sonne dans les appartements.)

JULIETTE.

Voilà mademoiselle Blanche qui m'appelle! Quand madame sonnera, voudrez-vous y aller, madame Marianne?... Rosine est à la ville.

MARIANNE.

Soyez tranquille. (Juliette rentre.)

SCÈNE II

JUSTIN, MARIANNE.

JUSTIN.

Maintenant que nous voilà seuls, madame Marianne, voulez-vous que nous reprenions notre lecture?

MARIANNE.

Comme tu voudras, mon garçon.

JUSTIN.

Ça commençait déjà à m'attendrir, quand ils sont venus là... Avec ces méchants gars-là, on ne peut pas pleurer tranquillement!... (Feuilletant le livre.) Voyons! Où en étais-je?... Ah! m'y voilà! (Lisant.) « C'était elle qui nettoyait la vaisselle » et les montées, qui frottait la chambre de madame et celle » de mesdemoiselles ses filles; elle, elle... » (Justin est obligé de s'arrêter pour essuyer une larme. Il se mouche bruyamment et continue.) « Elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, » sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs étaient » dans des chambres parquetées où... où... (Sanglotant tout à coup.) Hou! hou! hou!...

MARIANNE, souriant.

Voyons, voyons, mon garçon, console-toi... C'est un conte.

JUSTIN, pleurant toujours.

Je sais bien... mais ce conte-là me fait penser à mademoiselle Marie, l'aînée de nos deux demoiselles...

MARIANNE.

Prends garde, Justin, si madame t'entendait!...

JUSTIN.

Eh bien! je voudrais qu'elle m'entendrait... ça serait bien fait! parce que ce n'est pas juste, non plus, à madame Fontenay, de ne pas aimer mademoiselle Marie autant que...

MARIANNE, soupirant, à part.

Ah! je sais bien!

JUSTIN.

Pauvre mademoiselle Cendrillon! (Se reprenant.) Pauvre mademoiselle Marie!... on ne l'aime pas non plus, elle... c'est le pauvre chien de la maison...

MARIANNE.

Voyons, Justin, tu exagères!... Il n'y a pas le moindre rapport entre ta Cendrillon et notre demoiselle.

JUSTIN.

Si! si! madame Marianne... et la preuve, c'est qu'on l'a surnommée comme ça dans le pays!... Non, voyez-vous, quand je pense à toutes les injustices que... eh bien! c'est plus fort que moi... (Sanglotant.) Hou! hou! hou!... (Claude paraît. Il est entré vivement, et s'est débarrassé de son manteau et de son chapeau.)

SCÈNE III

CLAUDE, JUSTIN, MARIANNE.

CLAUDE.

Qu'est-ce que tu as donc, mon garçon?

MARIANNE.

Ah! monsieur Claude... (Elle se lève.)

CLAUDE.

Qu'est-ce qui te fait pleurer ainsi?

JUSTIN.

C'est le livre que vous m'avez prêté, monsieur Claude... C'est bien amusant, allez!

MARIANNE.

D'où venez-vous donc, si matin, monsieur Claude?

CLAUDE, un peu embarrassé.

Je viens de me promener dans la campagne.

MARIANNE.

Mais, vous êtes tout en nage!

CLAUDE.

Oui... Je m'étais attardé... et, craignant que l'on eût besoin de moi ici, j'ai couru...

JUSTIN.

Voulez-vous prendre quelque chose de chaud, monsieur Claude?

CLAUDE, souriant.

Merci, mon garçon.

JUSTIN, s'attendrissant.

Ah! c'est que si vous aviez une indisposition seulement, moi, j'en ferais une maladie; car, après mademoiselle Marie...

MARIANNE.

A propos? Je suis étonnée que Marie ne soit pas déjà descendue; elle est plus matinale, d'ordinaire.

CLAUDE, vivement.

Oh! mademoiselle Marie est levée.

MARIANNE.

Vous l'avez vue?

CLAUDE, embarrassé.

Oui... dans le parc.

JUSTIN.

Dans le parc?... Ça se trouve bien, voilà qu'il recommence à repleuvoir... toujours de la pluie et du soleil. Depuis ce matin le diable ne fait que marier sa fille, et...

voulez-vous que j'aille au-devant d'elle... de mademoiselle Marie.

MARIANNE.

Oui, oui, va, mon garçon...

JUSTIN.

Oh ! je vas bien courir, allez !... (il sort.)

CLAUDE.

Mademoiselle Marie ne sera peut-être pas contente.

MARIANNE.

Pourquoi ?

CLAUDE.

Ah ! c'est que... lorsqu'elle est dans ses rêveries, elle n'aime pas qu'on vienne la troubler.

MARIANNE.

Oui, et ces rêveries-là finiront par lui jouer un mauvais tour ; elle ne confie ses chagrins à personne, elle fait même tout ce qu'elle peut pour les cacher, et ça la fait souffrir, ma pauvre Marie. Ah ! c'est que la jalousie est un vilain mal, et ma pauvre petite Marie est jalouse, bien jalouse... car sa sœur est choyée, caressée du matin au soir, et elle, elle a des baisers quand il en reste, et il n'en reste jamais. Cette préférence est tellement sensible...

CLAUDE.

Oui, tout le monde s'en aperçoit, excepté madame Fontenay, qui, j'en suis sûr, ne s'en doute pas.

MARIANNE.

Mais alors, il faudrait...

CLAUDE.

Eh ! c'est très-délicat, madame Marianne.

MARIANNE.

Avec tout cela, les préférences vont leur train, car voyons, entre nous, est-ce que c'est bien dans l'ordre naturel de marier la cadette avant l'aînée ?... Mais dame, ça devait arriver, c'est tout simple... vu qu'au bal, au théâtre, partout, madame a toujours su s'arranger pour mettre mademoiselle Blanche en avant, si bien que c'est elle qui a trouvé un prétendu la première.

CLAUDE.

Oui, monsieur le vicomte George de Spare, un enfant du pays, un enfant de la Bourgogne, qui s'est toujours souvenu du pauvre Claude qui lui dénichait des nids aux vacances.

MARIANNE.

Oh ! c'est un beau mari que Blanche aura là !... Quant à sa sœur, vous verrez qu'on la mariera, un jour, au premier venu, pour s'en débarrasser... Écoutez : il faut parler à madame ; vos avis ne sauraient être mal reçus, car madame vous aime, vous estime... Elle ne fait presque rien sans vous consulter. N'avez-vous pas été le précepteur de nos deux demoiselles ?

CLAUDE, secouant la tête.

Oui, c'est-à-dire que, resté orphelin à dix-huit ans, sans pain et sans abri, j'ai été recueilli par monsieur Fontenay, qui, pour épargner des souffrances à mon orgueil, a eu la générosité de me donner le titre de précepteur de ses enfants. Pauvre précepteur, qui n'avait déjà plus rien à enseigner à ses élèves quand l'aînée n'avait pas douze ans!

MARIANNE.

Enfin, il faut bien croire cependant que monsieur Fontenay vous estimait plus que vous ne vous estimez vous-même, puisqu'en mourant il vous a chargé de poursuivre le procès qu'il avait commencé contre son ours de neveu, monsieur Antoine Fontenay.

CLAUDE.

Ah ! à propos, madame Marianne, j'ai fait la commission de madame, monsieur Antoine viendra ce matin même.

MARIANNE.

Ici ?

CLAUDE.

Oui... madame veut lui parler... elle espère l'amener à un arrangement... mais elle aura de la peine, car monsieur Antoine ne connaît qu'une chose au monde, l'argent, et comme il est à peu près sûr de gagner son procès...

MARIANNE.

Cependant, il y a eu captation, comme dit votre homme d'affaires : car mademoiselle Fontenay, la belle-sœur de

madame, n'aurait jamais songé à dépouiller ses deux nièces au profit de ce neveu-là.

CLAUDE.

Je le crois; mais le testament est là.

MARIANNE.

Cinq cent mille francs dans la corbeille de mariage de chacune de nos demoiselles, avec les trois cent mille francs que madame y met déjà, c'eût été gentil, pourtant. — Oh ! il ne faut pas abandonner le procès, monsieur Claude.

CLAUDE.

Oh ! si je n'avais pas cette tâche à remplir, je ne resterais pas longtemps ici.

MARIANNE.

Que dites-vous ?

CLAUDE.

Je dis, ma bonne Marianne, que ce devoir une fois accompli, il me serait impossible de continuer à manger un pain que je ne gagnerais plus du tout... Je partirai... je finirai par où j'aurais dû commencer... Je serai maître d'école dans un pauvre petit village, après avoir passé quatorze ans de ma vie dans un riche château (avec émotion), et je ne reverrai plus jamais, sans doute, ces deux êtres que j'avais appris à chérir... Je les aime tant!...

MARIANNE.

Mais pourquoi partir? Quand elles se marieront, vous pourriez tout naturellement...

CLAUDE.

Recommencer un jour, pour leurs enfants, ce que... (d'une voix émue.) Non, non, je ne pourrais plus. (Se remettant aussitôt.) Je suis trop vieux.

MARIANNE.

Trop vieux? vous n'avez pas trente-quatre ans.

CLAUDE.

Oh ! c'est égal. J'ai beaucoup vieilli depuis deux années.

MARIANNE, riant.

Oui, oui; oh ! vous êtes un vieillard bien respectable. (Elle est remontée.) Oh ! mon Dieu ! encore la pluie ! et Marie ne rentre pas... L'imprudente enfant !...

CLAUDE, à part.

Oh! oui, bien imprudente!... quand je songe à tout à l'heure... Ah! c'est elle.

MARIANNE.

Vous croyez?

CLAUDE.

Oui, j'entends le bruit de ses pas.

MARIANNE.

En effet... la voilà.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARIE, puis aussitôt JUSTIN.* (Marie a son manteau et son chapeau tout couverts de pluie; elle tient un bouquet qu'elle dépose sur la chaise longue, en cachette de Marianne.)

MARIANNE.

Mais arrivez donc, vilaine.

MARIE.

Ne gronde pas, Marianne.

MARIANNE.

Si fait. (Elle l'embrasse.) Si ça a le sens commun! (Lui prenant son manteau et son chapeau.) La voilà toute trempée... mais au fait, j'y pense, je croyais que Justin était allé au-devant de vous.

MARIE, souriant.

Il y est venu, en effet, mais..

JUSTIN, qui s'est avancé tout penaud.**

Mais dans mon empressement, j'ai oublié de prendre un parapluie.

MARIANNE, haussant les épaules.

Ah! mon Dieu!... (A Marie.) Asseyez-vous là, près du feu. (Elle la fait asseoir... s'agenouillant devant elle.) Donnez-moi vite vos sabots. (Elle les lui ôte... les admirant.) Regardez-moi un peu ce petit pied!...

JUSTIN, avec des larmes... à part.

Pardine!... c'est le pied de Cendrillon! (Il pousse un gémissement.)

* Claude, Marie, Marianne.

** Claude, Justin, Marie, Marianne.

MARIE.

Qu'est-ce que tu as donc, Justin?...

JUSTIN, troublé.

Rien, rien, mademoiselle, je suis heureux. (On sonne dans les appartements.)

MARIANNE.

Ah! on sonne chez madame, je vous laisse. Chauffez-vous bien, d'abord... (la menaçant) si vous êtes enrhumée...

MARIE, souriant.

Tu me feras de la tisane. (Elle l'embrasse.)

JUSTIN, avec sentiment.

Moi aussi, mademoiselle!... (soupirant) moi aussi... (avec passion) et toute ma vie!...

MARIANNE.

Allons, allons, va donc, toi!

JUSTIN.

Me voilà, madame Marianne, me voilà. (Ils sortent.)

SCÈNE V

CLAUDE PARISOT, MARIE.

CLAUDE.

Êtes-vous bien ainsi?

MARIE.

Très-bien, monsieur Claude. Merci. (Elle le regarde avec douceur.)

CLAUDE.

Ah çà! mademoiselle mon élève, pourquoi sortir par un temps pareil?... Vous mériteriez...

MARIE, lui tendant la main.

Pourquoi? vous le savez bien.

CLAUDE, troublé.

Moi? mais non.

MARIE.

Laissez donc, est-ce que je ne vous ai pas vu quand je suis partie? Vous vous glissiez avec précaution à travers les arbres du parc, puis vous vous cachiez dans les bas côtés de

la route, ne me quittant pas des yeux, réglant de loin votre marche sur la mienne, veillant sur moi, comme toujours... (se levant) comme cette fois où, m'étant trop éloignée en me promenant dans la forêt, je m'aperçus tout à coup que j'avais perdu ma route. La nuit était venue, j'avais bien peur, j'appelai! et votre voix me répondit. Est-ce vrai?

CLAUDE, balbutiant.

Oui... cette fois-là... le hasard...

MARIE.

Dites donc la même sollicitude, qui veillait encore tout à l'heure sur moi, tandis que je me penchais sur le bord du lac où croissent ces petites fleurs sauvages que ma mère aime tant, et dont j'ai tenu à lui composer un bouquet.

CLAUDE.

Mais... je vous assure!...

MARIE, avec tendresse.

Je vous ai vu, vous dis-je! vous étiez à deux pas de moi, derrière un saule, n'osant vous montrer, ni vous opposer à mon caprice, mais prêt à me sauver, si le pied m'avait fait défaut sur la terre humide, si la branche à laquelle je m'accrochais était venue à se rompre. Est-ce vrai? (Elle lui tend la main.)

CLAUDE, ému.

C'est vrai!...

MARIE.

Bon monsieur Claude!...

CLAUDE.

Mademoiselle!...

MARIE.

Pourquoi ne dites-vous donc plus : Mon enfant! comme autrefois?...

CLAUDE, avec tendresse.

Eh bien, mon enfant, pourquoi vous exposer ainsi? et puisque vous vouliez un bouquet de ces fleurs, pourquoi ne m'avoir pas dit d'aller vous les cueillir?

MARIE.

Parce que je tenais à les cueillir moi-même. Vous avez

bien compris ma pensée, puisque vous n'avez pas osé... (Lui montrant les fleurs.) Elles sont belles, n'est-ce pas?

CLAUDE.

Mais vous vous êtes blessée?

MARIE, passant devant lui. *

Non, les ronces m'ont un peu déchiré les mains, et j'en ai été tout heureuse; car il m'a semblé que mon bouquet en aurait plus de prix, et qu'il en accompagnerait mieux le cadeau que je ferai à ma mère. (A Pierre.) A propos, Pierre! Robert n'est pas revenu de Paris?

PIERRE.

Non, mademoiselle.

MARIE.

Il tarde bien. (Donnant son bouquet.) Faites-moi le plaisir de porter ces fleurs dans ma chambre, mettez-les dans l'eau, et faites en sorte qu'on ne les voie pas.

PIERRE.

Oui, mademoiselle. (Il sort.)

MARIE, à Claude, en confidence.

Vous savez que j'ai brodé un voile pour ma mère?

CLAUDE.

Oui.

MARIE.

Tantôt il sera enfermé dans un joli coffret que j'ai fait faire tout exprès, et que Robert va rapporter de Paris... Oh! j'ai bien travaillé, allez!... voilà bien longtemps que je suis après mon voile.

CLAUDE.

Et... comme il est très-joli, vous pensez que le travail vaudra un beau compliment à l'ouvrière; et, quant à vos petites fleurs sauvages, vous espérez bien aussi qu'on vous les payera, n'est-ce pas... (très-ému) avec... un baiser?

MARIE, s'efforçant de sourire.

Dame... oui; et... c'est bien le moins.

* Pierre, Marie, Claude.

CLAUDE, à demi-voix.

Voilà un an, jour pour jour, n'est-il pas vrai, que... vous attendez ce baiser-là?...

MARIE, se remettant d'un premier mouvement.

Moi?... mais je ne vous comprends pas, monsieur Claude... Je ne sais ce que vous voulez dire.

CLAUDE, avec tendresse.

Bien vrai?... Vous ne me cachez rien?

MARIE.

Non, rien.

CLAUDE.

Alors, si vous aviez jamais quelque secret... quelque chagrin dans le cœur... vous me les confieriez, n'est-ce pas?

MARIE.

Sans doute.

CLAUDE.

Vous viendriez chercher des consolations, du courage auprès de votre pauvre professeur?

MARIE, cachant toujours son émotion.

Oui, oui, mon bon Claude... mais je n'ai pas de secret... pas de chagrin... (Avec effort.) Je suis heureuse, bien heureuse!... Et comment pourrait-il en être autrement, je vous le demande, le jour de la fête de ma mère?...

CLAUDE.

Mais...

MARIE.

Voici Blanche.

BLANCHE, accourant. *

Grande nouvelle, Marie, grande nouvelle! (A Claude.) Bonjour, monsieur Claude. Voici une lettre de monsieur George; il arrive aujourd'hui... à deux heures.

MARIE.

Tant mieux!

CLAUDE.

Je vais donner des ordres pour qu'on lui prépare un appartement.

* Marie, Blanche, Claude.

BLANCHE.

C'est cela... Merci, mon bon monsieur Claude. Merci! (Claude salue et sort.)

SCÈNE VI

MARIE, BLANCHE.

BLANCHE.

Ce cher George... Quel bonheur!... Il arrivera encore à temps pour souhaiter la fête à maman, car il faut bien espérer que ce maudit Robert sera de retour pour le dîner.

MARIE.

Oh! il ne peut tarder maintenant.

BLANCHE, riant.

Pourvu que notre affreux cousin, monsieur Antoine, ne tombe pas ici au moment solennel!... S'il venait bientôt, au moins, maman pourrait en être débarrassée pour l'arrivée de monsieur George! (Par réflexion.) Tiens, au fait... ce serait amusant de les voir ensemble. Ils font un tel contraste... Notre cousin avec ses manières campagnardes, ses grosses mains rouges et son rire à briser les vitres, et monsieur George avec son air comme il faut, ses mains blanches bien gantées... Le trouves-tu bien mon George?

MARIE, souriant.

Oui, très-bien...

BLANCHE.

Il m'aime, n'est-ce pas?

MARIE.

Est-ce que tu en doutes?

BLANCHE.

Oh! non... mais j'aime bien que tu me le dises, quand il ne peut pas me le dire lui-même.

MARIE.

Comment ne t'aimerait-il pas?... Toi si douce, si jolie!

BLANCHE.

Oh! jolie? pas tant que toi... Et dire que s'il t'avait rencontrée la première, c'est toi qu'il aimerait à cette heure...

c'est effrayant... Est-ce que tu ne penses pas à te marier, toi?

MARIE.

Non.

BLANCHE.

Tu n'as jamais remarqué personne?

MARIE.

Jamais.

BLANCHE.

Au bal, cet hiver, nous avons rencontré pourtant beaucoup de jeunes gens très-gentils, et qui se donnaient assez de mal pour obtenir un regard de mademoiselle Marie.

MARIE.

Eh bien, vrai, je ne les ai même pas vus.

BLANCHE.

C'est bien dangereux tout de même, le monde; car on rencontre là de bien jolies femmes, très-coquettes encore... et quand George sera mon mari, si elles allaient être coquettes avec lui!

MARIE.

Qu'importe? puisqu'il t'aime, elles en seront pour leurs frais de coquetterie.

BLANCHE.

Oh! d'abord, s'il me trahit, je le tue! (Riant.) Je voudrais bien savoir si je serai jalouse.

MARIE, d'un ton singulier.

Je ne te le souhaite pas, Blanche.

BLANCHE, riant.

Je ne me le souhaite pas non plus... ça rend trop maigre!

MARIE.

Trop maigre?

BLANCHE.

Oui... Tu ne te souviens pas de Betzy, qui s'est mariée il y a trois ans, et que nous avons rencontrée, l'année dernière, au bal de l'hôtel de ville?...

MARIE, distraite.

Non.

BLANCHE.

Cette pauvre fille ! je crois la voir encore, avec sa longue taille, ses longs bras, et ses longues anglaises, qui tombaient de chaque côté de ses longues joues!... En me parlant, elle promenait un long regard dans toutes les parties du salon où nous nous trouvions... puis, tout à coup, elle s'est éloignée de moi, sur ses longues jambes, sans même me dire adieu... Elle était maigre ! mais, maigre à n'en plus finir !... Eh bien ! c'était son mari qui l'avait desséchée comme cela... parce qu'il faisait la cour aux autres femmes... et que Betzy était jalouse... Elle ne m'avait quittée si vite que pour courir après son infidèle... et l'on m'a dit qu'elle courait ainsi après lui depuis le premier jour de son mariage... et il paraît qu'elle court encore. Oh ! mais moi, je ne serai pas si sotte, je ne veux pas maigrir.

MARIE.

Blanche, la jalousie ne se commande pas.

BLANCHE.

Tu crois?

MARIE.

J'en suis sûre.

BLANCHE, riant.

Eh bien! alors, j'en reviens à ma première idée... Si George m'est infidèle, je le tue ! voilà !...

MARIE.

George t'aime, et il t'aimera toujours... Tu est née heureuse... tu mourras heureuse...

[BLANCHE, l'embrassant.

Merci de l'horoscope, ma bonne petite fée! Car je l'aime tant aussi, mon George!... Je peux bien dire mon George, n'est-ce pas, puisque maman me l'a donné?... J'aurais bien voulu le voir en uniforme... comme ce petit ruban rouge fait bien à sa boutonnière ! Et est-ce heureux, tout de même, que messieurs les Russes l'aient blessé si adroitement ! car, enfin, il aurait pu avoir une jambe ou un bras de moins...

MARIE.

Et... dans ce cas?

BLANCHE.

Dans ce cas?... Oh! je suis sûre que je l'aurais aimé tout de même.

MARIE.

Bien! Blanche.

BLANCHE.

C'est égal! je l'aime mieux comme il est.

ANTOINE, après avoir cherché, les apercevant.

Ah!

MARIE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

BLANCHE, qui a regardé au fond.

Ça... c'est monsieur Antoine, notre beau cousin.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ANTOINE FONTENAY.* (Costume de riche fermier bourguignon, allures communes, verbe haut.)

ANTOINE, sur le seuil.

Ah ça! on entre chez vous comme dans un moulin! Tous vos domestiques sont donc aux champs?... Cousines, je vous salue! (Secouant son chapeau.) Le diable soit de la pluie, quand on est en pleine vendange!... V'là la sixième averse depuis ce matin... ça a été de même quand on a rentré les foins... C'est comme une chance, cette année... (Avec ironie.) Oh! mais, faites excuse, belles cousines, j'oublie que vous vous moquez de ça, vous autres, Parisiennes... Vous permettez? (Il s'asseoit devant le feu et fait sécher ses bottes. Jean paraît.) Ah! le voilà à présent, lui! Tâche de mettre *la Grise* à l'écurie, veux-tu? (Jean regarde Blanche.)

BLANCHE.

Faites ce que monsieur vous dit. (Marie s'est assise à gauche de la table et tricote.)

ANTOINE, d'un ton goguillleur.

Merci pour *la Grise*, cousine... Ah! dame, ce n'est pas une

* Marie, Blanche, Antoine.

bête faraude, comme les vôtres, mais c'est une bonne bique tout de même, et qui vous fait ses douze lieues tout d'une traite, sans se déranger... (Se levant.) Ah! ça va mieux... Et vous, petites cousines?*

MARIE, froidement.

Monsieur...

BLANCHE.

Je vous remercie.

ANTOINE, après un temps.

Savez-vous bien que vous êtes joliment embellies? Marie surtout.

BLANCHE, à part.

Est-il malhonnête!

ANTOINE, à part, la lorgnant.

Oui, oui, morguienne! c'est une jolie fille tout de même! je ne l'avais jamais si bien vue... (Haut.) Ah ça, mais, est-ce que ma tante est encore couchée?

BLANCHE.

Non, monsieur, maman n'est pas couchée.

ANTOINE.

Elle a dû entendre les pas de *la Grise*.

BLANCHE.

Oh! elle a dû même entendre les vôtres.

ANTOINE, riant.

Ah! ah! petite méchante, c'est à cause de mes bottes. Ah dame! nous n'allons pas dans les champs avec des bottines hanneton, nous!

BLANCHE, à part.

Quel grossier personnage! J'ai assez vu mon cousin, moi! (Haut.) Monsieur, comme maman était peut-être (appuyant) très-loin, et qu'elle ne vous a peut-être pas entendu, je vais la prévenir.

ANTOINE.

Ce n'est pas de refus.

BLANCHE, riant sous cape.

Monsieur... (Elle lui fait une grande révérence bien cérémonieuse.)

* Marie, Antoine, Blanche.

ANTOINE, saluant.

Cousine, excusez-moi si je vous salue à ma manière, mais je n'ai pas appris à danser... (Blanche s'en va par l'escalier.)

SCÈNE VIII

MARIE, ANTOINE.

ANTOINE, tirant sa montre.

Ah ! c'est que je n'ai pas trop de temps à perdre d'ici à la nuit... Tel que vous me voyez, j'ai encore mes quatre lieues à faire avant de souper... Je manque de vendangeurs ; il faut que j'en aie demain cinquante de plus, installés dans mes vignes, et, à cette heure, cependant, mes pressoirs regorgent déjà. Il faudra venir voir ça, cousine, un de ces jours qu'il fera beau.

MARIE.

Je vous remercie, monsieur.

ANTOINE.

Oh! ce spectacle-là en vaut bien un autre, allez... C'est toujours aussi amusant que votre Opéra de Paris... Moi je n'y suis allé qu'une fois, et j'y ai dormi... Ah!... (Riant bruyamment.) Il a fallu m'emporter... (Après un moment de silence. s'asseyant.) Ah ça ! et la petite sœur, elle va donc se marier ?

MARIE.

Oui, monsieur.

ANTOINE.

Toujours avec son même amoureux de cet hiver?... Un élégant que j'ai rencontré quelquefois à cheval par les chemins... Ah! il n'a pas de grosses bottes, lui, monsieur... monsieur ?...

MARIE.

George de Spare... un jeune homme (appuyant) très-distingué.

ANTOINE, riant finement.

Oui, oui... j'entends... il est plus distingué que moi, mais il n'est peut-être pas si riche.

MARIE.

Il a servi son pays.

ANTOINE, riant bruyamment.

Oh ! alors, il n'a pas le sou !

MARIE, à part.

Cet homme est insupportable.

ANTOINE, après un instant de silence, ouvrant un livre qui se trouve là.

Poésie de Millevoie... (Riant.) Ah !-Millevoie, voilà encore quéque chose qui m'ennuierait.

MARIE, sèchement.

Tant pis pour vous, monsieur.

ANTOINE.

Tant pis ?... pourquoi donc ?... mais je vis très-bien sans ça... (Un temps. Il se lève, et regarde le travail de Marie.) Comme vous travaillez, mademoiselle Marie !... vous ne perdez pas de temps. Vous feriez quasiment comme votre homonyme Marie, duchesse de Bourgogne, dont parle la légende du pays, qui avait fait attacher sa quenouille après sa selle, afin de pouvoir filer à cheval... (Marie ne répond rein. Antoine, après un temps.) C'est bien ça, d'avoir de l'ardeur à la besogne ; vous ferez une bonne petite femme de ménage... (Marie lui tourne le dos. Un temps.) * Mais, à propos, cousine, vous voilà bonne à marier aussi, vous... Est-ce que la maman ne songe pas à vous trouver un mari ?... (Marie fait un mouvement d'impatience. — Avec une gaîté grossière.) Ah ! je comprends, rusée, vous saurez bien le trouver toute seule, hein ?... (Il lui pousse le bras, elle a peur et se lève.) Il faut le prendre bien riche, parce que, voyez-vous, la beauté passe et les écus restent.

MARIE, à part.

Est-ce que maman ne va pas bientôt venir ? (Elle remonte.)

ANTOINE, à part, reluquant Marie.

C'est qu'elle est gentille à croquer, la petite cousine !... Une taille bien prise, de jolis yeux, une chevelure superbe...** elle a tout ce qu'il faut... Ah ! faut être juste, toutes les Bourguignonnes ne sont pas tournées comme ça.

* Antoine, Marie.
** Marie, Antoine.

MARIE.

Enfin, voici ma mère!

MADAME FONTENAY, s'excusant.

Je vous ai fait attendre, Antoine?

ANTOINE. *

Oh! ma tante, je ne me suis pas ennuyé... la petite cousine n'est pas parleuse, mais j'ai causé pour deux.

MARIE, avec une sorte de crainte.

Tu n'as pas besoin de moi, maman?... je peux me retirer?

MADAME FONTENAY, très-sèchement.

Oui.

ANTOINE.

Au revoir, cousine!

MARIE, saluant.

Monsieur!

ANTOINE, à part.

C'est égal... elle est bien gentille tout de même. (Marie s'éloigne par la porte de gauche.)

SCÈNE IX

MADAME FONTENAY, ANTOINE.

MADAME FONTENAY, s'asseyant.

Monsieur donnez-vous la peine de... (elle s'arrête en voyant Antoine qui s'est déjà jeté sur la chaise où était Marie.)

ANTOINE.

Merci ma tante. Vous voyez?... J'agis sans cérémonie... (appuyant) entre parents, n'est-ce pas?

MADAME FONTENAY.

Je vous ai prié de venir pour...

ANTOINE, interrompant.

Ah! oui, pourquoi?... ça m'a bien intrigué, allez... en recevant votre lettre, car nous n'avons pas l'habitude de

* Marie, Madame Fontenay, Antoine.

nous envoyer des poulets, surtout depuis que nous avons... quasiment des... robes noires entre nous, car il paraît que voilà le moment où elles vont reparaître à l'horizon?

MADAME FONTENAY.

Oui, et c'est justement de ces robes noires que j'ai à vous entretenir... Mais je ne vous retiendrai pas longtemps.

ANTOINE.

Causez, ma tante, je vous écoute.

MADAME FONTENAY.

Cette explication que nous allons avoir ensemble, si je ne l'ai pas provoquée plus tôt, c'est que j'espérais, je vous l'avoue...

ANTOINE.

Vous espériez que je ferais les premiers pas?... Eh bien! pourquoi les aurais-je faits? Ma cause est bonne, ainsi...

MADAME FONTENAY.

Il n'est pas question de droits ici, Antoine, c'est à votre conscience, à votre cœur que je m'adresse.

ANTOINE.

Ah! très-bien, compris, des bêtises.

MADAME FONTENAY.

N'êtes-vous pas effrayé comme moi des conséquences que peut avoir un tel procès entre parents?

ANTOINE.

Il n'y a pas de parents dans les affaires, ma tante, j'ai hérité de quinze cents bons mille francs par testament. Ce testament, vous l'attaquez, vous faites bien... Je le défends, je fais mieux. — Or donc...

MADAME FONTENAY.

Mais nous ne nous comprenons pas.

ANTOINE.

Et je crois même que nous aurons ben de la peine à nous comprendre.

MADAME FONTENAY.

Je ne cherche pas à savoir, en ce moment, lequel de nous a le plus de droits à cette fortune.

ANTOINE.

Lequel? Mais c'est moi donc.

MADAME FONTENAY.

Je ne m'en inquiète pas, vous dis-je.

ANTOINE.

Mais je m'en inquiète, moi.

MADAME FONTENAY.

Je voudrais seulement vous faire comprendre ce qu'il y aurait de déplorable, de scandaleux dans un procès de cette espèce.

ANTOINE.

Si vous craignez le scandale, désistez-vous, c'est bien simple.

MADAME FONTENAY.

Je l'eusse fait déjà, Antoine, s'il n'y allait pas des intérêts de mes enfants, et surtout si je n'avais pas à exécuter la dernière volonté de leur père.

ANTOINE, gouaillant.

Oui, oui, oui, je conçois, c'est sacré... Eh bien! plaidons.

MADAME FONTENAY.

Non, ne plaidons pas, Antoine, vous n'avez pas besoin de ce surcroît de fortune.

ANTOINE.

Faites excuse.

MADAME FONTENAY.

Vos ressources dépassaient déjà de beaucoup les nôtres même avant cet héritage.

ANTOINE.

Je n'ai pas compté avec vous.

MADAME FONTENAY.

Voyons? vous êtes assez riche.

ANTOINE.

On n'est jamais assez riche.

MADAME FONTENAY.

Vous êtes garçon.

ANTOINE.

Je ne le serai pas toujours, et même que déjà... Oh

dame! c'est que je commence a en avoir assez d'être seul; et après tout, on n'est pas si déchiré, je pense, qu'on ne puisse, un de ces matins, trouver chaussure à son pied. Il y aura ben, quelque jour, un petit Antoine ou deux; eh bien! moi aussi, c'est pour mes enfants que... Ainsi plaidons.

MADAME FONTENAY.

Non, encore une fois, ne plaidons pas, ne fût-ce que par respect pour la mémoire de celle qui vous appelait son fils... de la sœur de votre père.

ANTOINE, l'arrêtant.

Ta, ta, ta. Pardon, ma tante! mais si nous faisons des phrases, je serai battu, c'est clair. Je ne vous suivrai donc pas sur ce terrain-là. Moi, je ne connais que le Code, et puisque encore une fois ma cause est bonne.

MADAME FONTENAY.

Au point de vue de droit, peut-être, mais non au point de vue de la conscience.

ANTOINE.

Si votre avocat n'a que ça à dire?...

MADAME FONTENAY.

Vous réfléchirez, monsieur Antoine. (Ils se lèvent.)

ANTOINE.

C'est tout réfléchi... Ah bien, ma tante, comme vous y allez!... vous demandez un million, vous, comme on demande une feuillette d'Auxerre. Tournez le robinet, tirez à même. Ah! mais, ça ne se fait pas comme ça, et le pauvre argent est trop dur à gagner.

MADAME FONTENAY.

Antoine... si vous descendiez en vous-même...

ANTOINE.

Eh bien? quand j'y descendrais?

MADAME FONTENAY.

Vous seriez bien forcé de reconnaître que vous faites une vilaine action.

ANTOINE.

Comment ça?

MADAME FONTENAY.

Voyons ? Antoine... vous savez bien que vous avez profité de la brouille du frère et de la sœur pour vous faire avantager par votre tante.

ANTOINE.

Tous les neveux auraient fait ce que j'ai fait.

MADAME FONTENAY.

Peut-être, car, entre nous, pour en arriver à votre but, vous avez abusé, je le sais, de la faiblesse d'esprit de mademoiselle Fontenay... cela pourrait être prouvé.

ANTOINE.

Qu'on le prouve.

MADAME FONTENAY.

Et enfin il est bien certain que la volonté de la testatrice était, dans les derniers temps, de donner une part égale à mes filles et à vous.

ANTOINE.

Je ne suis pas forcé de savoir ça...

MADAME FONTENAY.

Vous savez bien, du moins, que mademoiselle Fontenay, que votre tante, annonçait, quelques jours avant sa mort, devant dix témoins, la ferme résolution où elle était de refaire son testament dans ce sens.

ANTOINE.

Enfin, quoi?... elle ne l'a pas refait.

MADAME FONTENAY, se contenant.

Parce qu'elle n'en a pas eu le temps, car le notaire avait été mandé, et s'il est arrivé trop tard...

ANTOINE.

Ça n'est pas ma faute.

MADAME FONTENAY.

S'il est arrivé trop tard pour recevoir légalement la déclaration de la mourante, il n'en est pas moins vrai que la volonté dernière de mademoiselle Fontenay a été recueillie par d'autres.

ANTOINE.

Ça ne suffit pas.

MADAME FONTENAY, indignée.

Eh ! si, monsieur, cela suffit, ou, du moins, cela devrait vous suffire si vous respectiez le nom de celle qui n'est plus ; si vous vous respectiez vous-même!

ANTOINE.

Ma tante!

MADAME FONTENAY, froidement.

Assez, assez ! nous n'avons plus rien à nous dire. (Elle a sonné... Jean a paru.) Faites avancer le cheval de monsieur Fontenay. (Le domestique sort. — Saluant Antoine.) Monsieur Antoine...

ANTOINE.

Ma tante, je vous salue. (Madame Fontenay sort par la gauche.)

SCÈNE X

CLAUDE, ANTOINE, puis LE DOMESTIQUE, et ensuite JUSTIN, et enfin MARIE.

ANTOINE.*

Ah ! c'est vous que j'ai déjà vu ce matin, c'est vous qui êtes monsieur Claude Parisot?

CLAUDE.

Oui, monsieur.

ANTOINE.

L'ami dévoué de la famille, m'a-t-on dit?

CLAUDE.

On vous a dit la vérité monsieur.

LE DOMESTIQUE, rentrant.

Le cheval de monsieur est prêt.

ANTOINE.

Bon. (A Claude.) C'est vous, n'est-ce pas, monsieur Claude, qui avez été chargé de suivre le procès en question.

CLAUDE.

Oui, monsieur.

JUSTIN, entrant en lisant. **

« Il arriva que le fils du roi... (Il continue bas.)

* Antoine, Claude.

** Pierre, Antoine, Justin, Claude.

ANTOINE, qui a tiré une pièce de monnaie de sa poche... raillant

Eh bien... vous voyez cette pièce de quarante sous, pas vrai ? (La donnant au domestique.) Eh bien ! c'est tout ce qu'on aura ici de monsieur Antoine... c'est moi qui vous le dis... Serviteur... (Il remonte vivement à la cheminée pour aller chercher son manteau, et se heurte avec Justin... le poussant.) Regarde donc devant toi, butor !

JUSTIN, à part.

J'ai cru que c'était le fils du roi... je me suis trompé... (Se frappant le front tout à coup, et pendant qu'Antoine rajuste son manteau.) Ah ! j'y pense !... madame Fontenay n'a peut-être pas lu Cendrillon ! j'ai mon idée.

MARIE, entrant. *

Justin... maman désire que l'on serve le déjeuner dans cette salle basse.

JUSTIN.

Bien, mademoiselle !

ANTOINE, qui est prêt à partir.

Ma cousine... il est probable que nous ne nous reverrons plus.

MARIE.

Monsieur !...

ANTOINE.

Bonsoir, la compagnie. (Marie le salue... Antoine campe son grand chapeau sur son nez et s'éloigne.)

JUSTIN, à part.

Décidément, ce n'est par le fils du roi. (Le rideau baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

* Justin, Marie, Antoine, Claude.

ACTE DEUXIÈME

Même décor. — Une table est dressée au milieu pour le déjeuner.

SCÈNE PREMIÈRE

JUSTIN, seul; puis GUILLAUME.

JUSTIN, seul.

Mon moyen n'a pas encore réussi. J'avais placé mon livre ouvert sur la table à ouvrage de madame, elle me l'a jeté à la figure. Je l'avais mis ensuite sur sa toilette, et elle l'a jeté par la fenêtre. Mais c'est égal, ça n'est pas fini. Ah! on a bien tort de ne pas faire lire Cendrillon à toutes les mères, quand elles sont encore demoiselles. (Il se retourne vivement, en entendant venir quelqu'un; Guillaume paraît. C'est un gros garçon, en costume de domestique campagnard.)

GUILLAUME.

Justin, voilà une lettre pour madame.

JUSTIN, la prenant.

De ta maîtresse?

GUILLAUME.

Oui; elle ne viendra pas à la fête de madame Fontenay.

JUSTIN.

C'est bon, je la lui remettrai plus tard, quand nos cadeaux seront arrivés.

GUILLAUME.

Vos cadeaux?

JUSTIN.

Est-ce que ta bourgeoise est malade?

GUILLAUME.

Non. (Riant.) Ah! si tu savais ce qui l'empêche de venir, tu rirais. Figure-toi que je l'ai entendue qui disait comme ça

ce matin, à monsieur, qu'elle ne voulait plus aller chez vous parce que ça lui fendait le cœur de voir les injustices qu'on fait à l'une de vos demoiselles! Quand je te disais que tu rirais...

JUSTIN.

Eh bien! pourquoi donc que je rirais, puisque c'est la vérité?

GUILLAUME.

Bah!... Il y en a une qu'est pas heureuse? Est-ce qu'on la bat?

JUSTIN, haussant les épaules.

Est-il bête, celui-là!

GUILLAUME.

Eh ben! alors... Est-ce qu'elle est mal vêtue, mal couchée? est-ce qu'on la prive de nourriture?

JUSTIN.

Mais non, idiot!

GUILLAUME.

Eh bien! alors, qu'est-ce qui lui manque?

JUSTIN.

Gros matériel, va! (Bas.) Elle n'est pas aimée, là!

GUILLAUME.

Oh! ce mensonge! Mais j'entendais dire, l'autre jour, à madame, qu'elle était aimée de tout le pays, au contraire.

JUSTIN.

Eh bien! qu'est-ce que cela lui fait, le pays? Voyons, ta maîtresse aime-t-elle son mari?

GUILLAUME.

Dame! je sais pas. J'y ai jamais pensé.

JUSTIN.

Eh bien! une supposition qu'elle l'aimerait et que lui ne l'aimerait pas? A quoi que ça lui servirait d'être aimée de tout le département? y es-tu?

GUILLAUME.

Dame! pas trop.

JUSTIN.

Eh bien! c'est la même chose. Tout le département aime

notre demoiselle, mais sa mère ne l'aime pas autant que sa sœur, elle ne l'embrasse pas autant que sa sœur, et c'est ça qui la rend malheureuse. Comprends-tu?

GUILLAUME.

Ma foi, non. Moi, ma mère ne m'aimait pas, et ça ne me faisait rien du tout; je n'en perdais pas un coup de dent. Des caresses? A quoi que ça sert, quand on a sa suffisance pour le reste? Ainsi, on embrassait toujours mon frère, et moi on ne m'embrassait jamais, (riant niaisement) ça ne me faisait rien non plus. Ah! si on lui avait donné plus de soupe qu'à moi, à la bonne heure! ça m'aurait affecté. Quand on emmenait mon frère promener et qu'on m'enfermait tout seul à la maison, je ne me chagrinais pas, moi, je volais du raisiné!... Alors, je ne vois pas pourquoi votre demoiselle...

JUSTIN.

Notre demoiselle est une jeunesse douce, sensible, et toi...

GUILLAUME.

Et moi?

JUSTIN.

Toi, t'es une grosse bûche. Voilà la différence. (Le poussant.) Là, va-t'en, maintenant, je ferai la commission. (Lui serrant la main.) Je suis bien aise de t'avoir vu, du reste.

GUILLAUME.

Eh bien! au revoir. (Il sort par le fond, à droite.)

JUSTIN.

Tu n'es pas un fils de roi non plus, toi, va! (Il place sous la serviette de madame Fontenay le conte de Cendrillon. Marie paraît, arrivant de la droite.)

SCÈNE II

JUSTIN, MARIE, puis BLANCHE.

MARIE.

Justin, le déjeuner est-il prêt? maman va descendre.

JUSTIN.

Tout est prêt, mademoiselle; j'ai cueilli moi-même les fruits que vous préférez.

MARIE.

Merci, Justin.

JUSTIN, s'attendrissant peu à peu.

C'est pas grand' chose... ces pauvres petites attentions-là ne peuvent remplacer... je le sais bien, mais enfin... on fait ce qu'on peut, n'est-ce pas, mademoiselle Marie? (Justin, voyant qu'il va pleurer, essuie furtivement une assiette et la casse, Marie laisse échapper un sourire.)

JUSTIN, à part, avec joie, regardant son assiette.

Ça l'a fait sourire... je vais en casser une autre. (Il va pour prendre une seconde assiette; Blanche paraît.)

BLANCHE, accourant.

Marie, ma mère est derrière moi. Elle ne se doute toujours pas que c'est aujourd'hui sa fête, car elle manifestait tout à l'heure l'intention d'aller à la ville pour voir son notaire, son homme d'affaires, je ne sais plus quoi. Alors, je te préviens, pour la retenir j'ai fait la malade, et maintenant nous pouvons être tranquilles, elle ne s'en ira pas.

MARIE, avec une certaine amertume.

Oh! j'en suis bien sûre aussi.

BLANCHE.

Comme tu me dis cela?

MARIE.

Chut! voici notre mère.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME FONTENAY, puis, peu après, JULIETTE et CLAUDE.*

MADAME FONTENAY, entrant.

Blanche, voulez-vous me dire où vous avez la tête de courir ainsi, quand vous venez de me déclarer que vous êtes souffrante?

BLANCHE, contenant son envie de rire.

Justement, mère, c'était pour tâcher de faire passer ma migraine.

* Justin, Madame Fontenay, Blanche, Marie.

MADAME FONTENAY, passant sa main sur la joue de Blanche.

Tenez, la voilà toute rouge!

BLANCHE.

Mais non... mais non...

MADAME FONTENAY.

Vous êtes insupportable. (Elle lui prend la tête pour l'embrasser.)

BLANCHE, se dégageant.

Ah! c'est comme cela? Tu me dis des choses desagréables? * Eh bien! je ne t'embrasserai pas, voilà. (Se défendant toujours.) Non, non, madame.

MADAME FONTENAY, riant.

Je vais te taper.

BLANCHE, l'embrassant.

Laisse donc, ça te ferait trop de mal. (Marie regarde Blanche en dessous d'un œil jaloux.)

JUSTIN, à part, en ayant l'air de faire le service.

Celle-ci se fait prier, tandis que l'autre... (Il recommence à essuyer vivement ses assiettes. Madame Fontenay s'est assise à gauche avec Blanche sur ses genoux. Juliette paraît apportant une pièce d'étoffe.)**

MADAME FONTENAY.

Qu'est-ce que c'est, Juliette?

JULIETTE.

Pardon, madame! Est-ce que je pourrais, sans vous déranger...

MADAME FONTENAY.

Eh bien?

JULIETTE.

Madame, c'est la couturière qui...

BLANCHE.

Que veut-elle?... Oh! il ne faut pas perdre de temps, car le bal de la Préfecture a lieu dans quelques jours.

JULIETTE.

Madame, la couturière dit que dans l'étoffe que monsieur

* Blanche, Madame Fontenay, Justin au fond, Marie.

** Blanche, Madame Fontenay, Justin, Juliette, Marie.

votre parent a rapportée des Indes, il n'y a que de quoi faire deux robes.

BLANCHE.

Ah!

JULIETTE.

Alors, elle envoie cette étoffe à madame pour voir si elle lui conviendra. Elle dit que c'est tout ce qu'il y a de plus nouveau.

BLANCHE.

Viens donc voir, Marie. (Marie s'approche. Claude est entré.)*

MADAME FONTENAY, regardant l'étoffe.

C'est très-beau.

BLANCHE.

Oui, mais nous ne serons pas mises toutes les trois de même!... Que c'est donc contrariant!

MADAME FONTENAY.

Qu'y faire? (A Marie.) Aimes-tu cela, Marie?

MARIE.

Moi, maman?

MADAME FONTENAY.

Eh bien! oui, toi!

MARIE.

Sans doute! (Avec intention.) Je trouve cela très-riche... plus riche que l'étoffe des Indes.

MADAME FONTENAY.

Eh bien! cette robe te conviendrait-elle?

MARIE.

Mais il me semble, maman, qu'elle te conviendrait mieux qu'à moi.

MADAME FONTENAY.

Enfin, puisque je te l'offre?

MARIE, timidement.

Dame! maman, j'aimerais mieux avoir la robe pareille à celle de Blanche.

* Blanche, Madame Fontenay, Marie, Claude, Justin et Juliette, au fond.

MADAME FONTENAY, avec un mouvement imperceptible d'épaule.

C'est bien!

MARIE.

Maman, est-ce que ça te contrarie?

MADAME FONTENAY.

Pas du tout, puisque je te donne à choisir.

MARIE.

Tu avais peut-être envie de l'autre?

MADAME FONTENAY.

Mais non, mais non. (A Juliette.) Allons, emportez cela; c'est convenu, vous direz que l'on fasse cette robe pour moi, et les deux autres pour ces demoiselles.

BLANCHE, qui regarde toujours la robe.

C'est superbe! Cette étoffe... j'ai envie de la prendre.

MADAME FONTENAY, vivement.

Je ne veux pas!

BLANCHE.

C'est bien, madame, ne vous fâchez pas.

MADAME FONTENAY.

Tu vois bien que cette nuance-là ne saurait aller avec tes cheveux blonds.

BLANCHE.

Alors elle irait bien avec les beaux cheveux noirs de Marie.

MADAME FONTENAY.

Eh! sans doute, c'est pour cela que je lui conseillais de prendre cette robe.

MARIE, à part, avec un triste sourire.

Oui. (Elle essuie furtivement une larme, et prend tout aussitôt un autre visage.) Au fait, vous avez raison, ma mère, je n'avais pas songé à cela... (Regardant l'étoffe.) Oui... oui, on dirait que cette étoffe a été faite tout exprès pour moi...

MADAME FONTENAY.

Oh! Marie, il ne faut pas la prendre par complaisance.

MARIE, retenant ses larmes.

Mais, non, maman, je t'assure.. Elle me plaît, elle me plaît beaucoup, et je... je n'en veux pas d'autre.

BLANCHE, mettant l'étoffe sur les bras de Juliette.

Eh bien alors, Juliette, tu as compris... c'est la même chose que tout à l'heure, excepté que c'est tout à fait le contraire... Tout est pour le mieux. (Elle l'accompagne.)

MARIE, à part, avec des larmes contenues.

Oui, tout est pour le mieux... Ma mère et Blanche auront l'air des deux sœurs, et moi, j'aurai l'air d'une étrangère, comme toujours.

CLAUDE, qui s'est approché, à demi-voix.

Marie!

MARIE, se remettant vivement.

Ah! c'est vous, monsieur Claude, vous êtes en retard.

CLAUDE.

Pardon. (Avec intention.) Je suis arrivé depuis déjà quelques instants...

MARIE, troublée.

Ah! (Elle se détourne.)

JUSTIN, qui ne la quittait pas des yeux, tout en continuant d'essuyer convulsivement son assiette, à part.

Elle a pleuré, je l'ai bien vu... Voilà les coups d'épingle qui vont commencer... (En voulant s'essuyer les yeux, il lâche son assiette, qui tombe et se brise.)

MADAME FONTENAY, qui s'était approchée de la table, prenant le livre de Justin.

Qu'est-ce que c'est encore que cela?

JUSTIN.

Madame! c'est encore une assiette... (Comprenant.) Ah! ça, madame, c'est un livre à moi... un livre que...

MADAME FONTENAY.

Une fois pour toutes, Justin, ayez la bonté de serrer vos livres dans votre bibliothèque. (Elle le lui jette.)

JUSTIN.

Pardon, madame, je n'ai que celui-là... c'est...

MADAME FONTENAY.

Allons! servez! (Juliette sort.)

* Justin, Madame Fontenay, Blanche et Juliette, au fond; Marie et Claude à droite.

JUSTIN.

Oui, madame. (A part.) Le coup est encore manqué, c'est égal, je le mettrai ailleurs.

BLANCHE.

Allons, Marie, viens déjeuner.

MADAME FONTENAY.

Ah! toi d'abord, Blanche, si tu es malade, il ne faut pas manger.

BLANCHE, avec une gravité moqueuse.

Non, quand on est malade, on ne mange pas d'abord. (Marie s'est approchée.—Claude lui offre une place à côté de sa mère.)

MADAME FONTENAY, faisant signe à Claude de s'asseoir à la place qu'il offrait à Marie.

Mettez-vous là, monsieur Claude, pas de cérémonies. (Claude s'asseoit à regret.—Marie va pour prendre l'autre place à côté de sa mère, mais elle est déjà prise par Blanche.—Marie s'asseoit en face.)

BLANCHE, arrivant auprès de sa mère, avec sa serviette déployée toute grande à la manière des enfants. *

Maman, mets-moi ma serviette.

MADAME FONTENAY, haussant les épaules avec complaisance.

Tu m'ennuies.

BLANCHE, même jeu.

Maman, mets-moi ma serviette pour vous regarder manger. (Elle s'assied sur un pouf aux pieds de sa mère.)

MADAME FONTENAY, riant.

Oh! que tu es donc ridicule! (Madame Fontenay finit par faire ce que voulait Blanche.) Sois tranquille, quand monsieur George va arriver...

BLANCHE, sautant de joie.

Il arrive dans une heure.

MADAME FONTENAY.

Je lui conterai tous tes enfantillages, et il ne voudra plus t'épouser, et nous te renverrons à la pension.

BLANCHE.

Ah! vous en seriez bien fâchée... Qu'est-ce que vous deviendriez donc tous les deux sans moi, mon Dieu?...

* Blanche, Madame Fontenay, Claude, Marie; Justin sert.

CLAUDE, voulant distraire Marie, et lui offrant du thé.

Mademoiselle Marie, voulez-vous me permettre...

MARIE, distraite.

Merci, monsieur Claude.

JUSTIN, à part.

Oh! mais, je souffre ici, moi!

BLANCHE, accoudée sur les genoux de sa mère.

Ton thé est bon?

MADAME FONTENAY.

Oui, il est bon... Laisse-moi tranquille.

BLANCHE.

Il est bien sucré?

MADAME FONTENAY.

Oui, il est bien sucré.

BLANCHE.

Fais voir. (Elle lui prend la tasse à la bouche.)

MADAME FONTENAY.

Mais, si tu n'as pas peur que cela te fasse du mal, prends en, du thé, et laisse-moi le mien.

BLANCHE.

Non, c'est le tien que je veux... il est bien meilleur. (Elle boit.)

MADAME FONTENAY, souriant avec complaisance.

Dieu! que tu es tourmentante!... (Se penchant sur le front de sa fille, qu'elle embrasse.) Regardez, comme elle est coiffée! Tu n'as pas honte, de te montrer dans cet état-là? (Elle rajuste ses cheveux.) Eh bien donc! pourquoi n'as-tu plus de boucles d'oreilles?

BLANCHE.

Ah! ça me gênait... je n'en mets plus.

MADAME FONTENAY.

Et je veux que vous en mettiez, moi... Lorsque, plus tard, la fantaisie vous en reprendra, il faudra encore vous entendre pousser des cris comme si on vous égorgeait, n'est-ce pas?... (Elle a défait ses boucles d'oreilles et veut les lui attacher.) Mais, tiens-toi donc!

MARIE.

Maman, tu m'avais promis ces boucles d'oreilles-là.

BLANCHE.

Ah! alors...

MADAME FONTENAY, la retenant.

Eh bien! qu'est-ce que cela fait?... je lui en achèterai d'autres.

MARIE, à demi-voix.

Mais elles viendront de chez le marchand, celles-là.

MADAME FONTENAY, haussant les épaules.

Eh bien! est-ce que celles-là n'en viennent pas aussi?

MARIE, tout bas.

Ce n'est pas la même chose.

CLAUDE, à part, en regardant Marie.

Voilà le supplice de tous les jours.

BLANCHE, regardant une grappe de raisin que tient sa mère.

Il est beau le raisin, cette année.

MADAME FONTENAY.

Oui... mais, tu as un peu de fièvre, tu me l'as dit, et les fruits ne te valent rien.

BLANCHE.

Non, les fruits ne valent rien pour la fièvre... (Elle mord à même la grappe.)

MADAME FONTENAY, riant.

Je vais te renvoyer, Blanche.

BLANCHE, continuant.

Tiens, je ne m'en irai pas! (Tout en riant, Blanche a fini par s'asseoir sur les genoux de sa mère.)

MADAME FONTENAY, cherchant à la renvoyer.

Voyons, est-ce que tu crois que je puis déjeuner comme ça?...

BLANCHE, riant.

Non. Mais, tu ne déjeuneras pas, voilà tout!

MADAME FONTENAY, l'embrassant follement.

Oh! grande bête, va!

CLAUDE, qui a vu le supplice qu'endure Marie, voulant changer la conversation.

Il paraît, madame, que vous n'avez rien pu obtenir de monsieur Antoine?

MADAME FONTENAY.

Oh! absolument rien... (Voyant Marie qui, n'y tenant plus, et qui, suffoquée par ses larmes, s'est éloignée.) Tu te lèves de table, Marie? Qu'est-ce que c'est que ce caprice-là?

MARIE.

Ce n'est pas un caprice, maman... mais je n'ai pas faim.

MADAME FONTENAY.

Ce n'est pas une raison. D'abord, pourquoi n'as-tu pas faim?... Je suis sûre que tu seras allée déjeuner ce matin à la ferme, comme cela t'arrive souvent... Tu ne peux rien faire comme tout le monde!

MARIE.

Mais, maman, je n'ai pas déjeuné à la ferme.

MADAME FONTENAY.

Il faut bien croire que si...

MARIE.

Je puis bien être malade comme ma sœur... (Elle s'éloigne.)

BLANCHE, se levant, et courant à elle.

Malade!...*

MADAME FONTENAY.

Alors, si tu es malade, dis-le.

BLANCHE, à Marie.

Est-ce que vraiment tu souffres, ma petite sœur?

MARIE.

Non!

BLANCHE.

Pourquoi es-tu triste?... Qu'as-tu?...

MARIE.

Je n'ai rien.

MADAME FONTENAY.

Laisse ta sœur tranquille, mon Dieu!... Ce rôle de sauvage l'amuse...

* Justin, Madame Fontenay, Claude, Blanche, Marie.

MARIE, près de pleurer.

Mais, maman, je n'ai rien fait, après tout !

BLANCHE.

Certainement !

JUSTIN, suffoquant.

Ah ! c'est trop fort !...

BLANCHE, se fâchant.

Je ne veux pas que tu la grondes !... Là ! tu l'as fait pleurer... tu es une méchante !... Viens, ma petite Marie, laissons-la toute seule.

MADAME FONTENAY.

Blanche, je te défends de t'en aller !

BLANCHE, d'un ton mutin.

Je ne t'écoute pas.

MADAME FONTENAY.

Mademoiselle Marie est contente quand elle peut mettre le trouble ici.

MARIE.

Mais, maman...

BLANCHE, bas, à Marie.

Ne lui réponds pas, et viens-nous-en. (Haut.) Adieu, madame Fontenay.

MADAME FONTENAY.

C'est bien, tu me le payeras. (Elle se lève ainsi que Claude.)

BLANCHE.

Oh ! j'ai bien peur de toi. (A Marie.) Viens voir si tout est prêt, et nous irons au-devant de monsieur George. (Elle l'entraîne par la porte de gauche.)

CLAUDE, à part.

Oh ! c'est bien décidé, je dirai à madame Fontenay tout ce que j'ai sur le cœur.

JUSTIN, à part, pleurant.

J'en ai assez... Ici je mourrais avant l'âge. (Tous deux s'avancent vers madame Fontenay.)

CLAUDE et JUSTIN.

Madame...

MADAME FONTENAY.

Eh bien?

PIERRE, entrant.

Madame... le commis de votre banquier sollicite l'honneur de vous parler.

MADAME FONTENAY.

C'est bien. J'y vais. (Pierre sort. A Claude.) A tantôt, monsieur Claude, pour ce que vous aviez à me dire.

CLAUDE.

Oui, madame. (Madame Fontenay sort par l'escalier.)

SCÈNE IV

JUSTIN, CLAUDE, puis GEORGE.

JUSTIN, à part, en desservant sur un grand plateau.

Oui, oui, j'en ai assez, je ne veux pas voir ça plus longtemps... ça me révolte, ça m'exaspère. Je donne ma démission.

CLAUDE.

Un ami dévoué de moins pour mademoiselle Marie, ce serait un chagrin de plus pour mademoiselle Marie, Justin.

JUSTIN.

Vrai!... Ah! monsieur Claude, ce que vous me dites là me rend bien heureux. Je reste. (George paraît. Il est en élégant costume de cheval.)

CLAUDE, l'apercevant.*

Monsieur le vicomte de Spare.

GEORGE, entrant.

Lui-même, mon cher Claude.

JUSTIN, à part, emportant son plateau.

Le prétendu de mademoiselle Blanche! (L'admirant et s'attendrissant peu à peu.) Ah! qu'il est bien!... ah! qu'il est bien!... Pas de danger qu'on en donne un comme ça à mademoiselle Marie. (A George, avec des larmes.) Monsieur le vicomte, je vais

* Justin, Jean, George, Claude.

annoncer... (il remet son plateau à Jean) votre arrivée à madame!... (il sort en pleurant par l'escalier.)

GEORGE, riant.

Eh! mon Dieu! voilà un garçon qui a l'air d'avoir bien du chagrin!... (se retournant vers Claude,) Mon cher Claude, comment va-t-on ici? comment vas-tu toi-même?

CLAUDE.

Bien, monsieur le vicomte; je vous remercie pour moi et pour tout le monde.

GEORGE, gaiement.

Je vous remercie!... Ah ça! est-ce que tu ne veux plus que je te tutoie?

CLAUDE, lui serrant la main.

George! Ah! que je suis heureux de te voir!...

GEORGE.

Ah ça! et madame Fontenay? et ces demoiselles?

CLAUDE.

Mais ces demoiselles sont allées au-devant de toi.

GEORGE.

Ah bon! nous nous serons croisés.

CLAUDE.

Quant à madame, elle est enfermée avec le commis de son banquier.

GEORGE.

Attendons alors!

CLAUDE.

Monsieur le comte va bien?

GEORGE.

Très-bien pour un malade. Tiens, j'arrive en droite ligne de Pierrefonds. Ce pauvre père est toujours enfermé dans sa chambre en tête-à-tête avec ses rhumatismes. Ils ne veulent pas absolument lui fausser compagnie. Par bonheur, le comte est entêté. Il avale du matin au soir des tonnes d'eaux minérales... (riant) c'est-à-dire que je tremble parfois qu'il ne noie le malade en voulant noyer la maladie.

CLAUDE.

Il doit être bien heureux, de voir que tu te maries.

GEORGE.

Ah! et moi donc?

CLAUDE.

Il n'était pas tranquille avec monsieur son fils... Il devait toujours craindre qu'une duchesse ne le lui enlevât.

GEORGE.

Une duchesse? Ah! je voudrais bien savoir où elles se cachent. (Se reprenant.) Du moins, j'aurais bien voulu le savoir autrefois, car aujourd'hui je suis au port, je m'y trouve bien, et j'y reste.

CLAUDE.

A t'entendre, il semblerait que tu n'as essuyé que des naufrages.

GEORGE.

Des naufrages? Ah! bien oui... pas même la moindre tempête... un calme plat, mon cher!

CLAUDE.

Comment, pas une petite bonne fortune?

GEORGE.

Non, mais beaucoup de mauvaises; car, vois-tu, mon cher Claude, les gens de ma trempe peuvent avoir des passions vraies ou des amours ridicules, ils n'ont jamais de bonnes fortunes.

CLAUDE.

Je ne te comprends pas.

GEORGE.

Assurément, je ne suis pas si sot que de médire de la vie élégante et facile des Lovelace et des don Juan du jour; mais je crois seulement que, pour mener l'amour à grandes guides, il ne faut pas, mon cher, s'amuser à ramasser tous les cœurs qu'on écrase, car alors on n'arrive jamais... à être un homme à bonnes fortunes.

CLAUDE, riant.

Et tu les ramassais, toi?

GEORGE.

Je ne faisais que cela; je n'ai jamais pu voir pleurer une femme.

CLAUDE.

Pauvre George !

GEORGE, avec colère.

Imbécile de George ! j'aurais bien voulu faire comme les autres... ne pas m'attendrir. J'ai essayé, mais, bah ! une seule larme, tombée des yeux de l'un de ces jolis crocodiles, trouvait toujours mon cœur faible et désarmé.

CLAUDE.

Tu étais bon.

GEORGE.

J'étais bête !... Combien de fois ai-je fait le serment de ne jamais aimer plus de huit jours de suite ! Eh bien, ma première semaine des amours commença auprès d'une gentille ouvrière qui chantait jour et nuit ; le samedi venu, et comme je me préparais à lui dire un éternel adieu, elle m'apprend en pleurant que sa maîtresse l'a remerciée. Ma délicatesse m'ordonnait d'attendre qu'elle eût trouvé une autre place... J'attendis deux mois, deux mois d'ennui, et j'attendrais encore si je ne m'étais décidé à lui acheter un petit fonds de lingerie : ci douze cents francs. Une autre fois, je devenais, toujours pour une semaine seulement, l'ami en titre d'une artiste à la mode... Le samedi venu, et comme je me disposais à lui dire un éternel... tu sais ?... Armandine, m'annonce avec des larmes, de joie il est vrai, que, fière de mon amitié, elle n'a voulu rien garder d'un passé qu'elle regrette et qu'elle vient de tout rendre... au marquis de Carabas. Ma délicatesse me défendait de quitter Armandine avant que je pusse la dédommager de tous ses sacrifices... J'attendis cinq mois, en rongeant avec ma chaîne, une chaîne que j'ador... que je dorais. Une dernière fois, on m'avait présenté une délicieuse écuyère... un farfadet, un sylphe avec des éperons, et j'avais fait le serment solennel de ne m'atteler à son char que pour vingt-quatre heures seulement, pas une minute de plus. Loïsa devait me rejoindre après la représentation, et je l'attendais, en admirant de ma stalle sa grâce et sa hardiesse sur un cheval nu... Ce serait bien le diable, me disais-je, si en vingt-quatre heures j'avais à me repentir de... En ce moment, patatras, Loïsa fait un faux

pas, tombe dans l'arène, et se casse une jambe. Ma délicatesse, ne me permettait pas... Tu connais la formule? Mon ami, pendant cinq mois, j'ai été garde-malade. Total : douze mois d'ennui, pour seize jours à peine de l'ombre du bonheur; et voilà ce qui te prouve qu'on ne saurait être un homme à bonnes fortunes quand on ne peut pas voir pleurer les femmes. Oh! voici madame Fontenay. (Il court à elle.) Chère mère!

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME FONTENAY.

MADAME FONTENAY.

Excusez-moi, mon cher monsieur George, mais on me parlait d'affaires... j'étais sur les épines, car on m'avait annoncé votre arrivée, je n'ai rien compris à ce que l'on me disait... (A Claude.) Monsieur Claude, cet homme n'est pas parti, voyez donc à causer avec lui.

CLAUDE.

J'y vais, madame! (Il sort.)

SCÈNE VI

GEORGE, MADAME FONTENAY.

MADAME FONTENAY, s'asseyant sur le canapé.

Venez vous asseoir près de moi... vous devez être fatigué?

GEORGE, prenant une chaise.

Pas le moins du monde.

MADAME FONTENAY.

Et votre père, comment va-t-il?

GEORGE.

Il est moins souffrant.

MADAME FONTENAY.

Comment êtes-vous venu ici?

GEORGE.

A cheval, depuis le chemin de fer. Car vous saurez, madame, que je voyage avec mes écuries. Vous vous plaigniez

de vos chevaux, l'autre jour : alors, ma foi, j'en ai amené trois, dont un... enragé. Celui-là est pour moi, et, si vous le permettez, je prierai ces demoiselles d'accepter les deux autres, deux moutons de haute école... (Embrassant de nouveau les mains de madame de Fontenay.) Oh ! chère mère, pardonnez-moi ! mais quand je suis complétement heureux, je divague. N'espérez donc pas tirer un mot de raison de votre futur gendre. Où est mademoiselle Blanche, ma jolie fiancée? Et ma petite belle-sœur?... Ne les verrais-je pas bientôt?

MADAME FONTENAY, riant.

Est-ce que vous vous ennuyez déjà avec moi?

GEORGE.

Oh ! madame !...

MADAME FONTENAY.

Non. Eh bien ! alors, monsieur, et quoi que vous en disiez, tâchez qu'il soit possible de mettre, pour un instant, une sourdine à votre fantaisie, et causons gravement, comme de grands parents.

GEORGE.

Gravement? A quoi bon, chère mère, puisque toutes ces vilaines questions d'intérêt ont été résolues à la satisfaction générale, lors de la visite que vous avez eu la bonté de faire à notre pauvre malade, qui ne pouvait venir à vous?

MADAME FONTENAY.

N'importe. Et il y a encore quelque chose à dire, alors que le notaire a fini de parler. Et, d'abord, croyez-vous que la santé de monsieur le comte lui permettra d'assister à votre mariage?

GEORGE, riant.

Oh ! il le faudra bien... Si son médecin ne s'arrange pas pour cela, son médecin est un homme mort. Ce pauvre père est si heureux de cette union ! C'est qu'il veut présider à tout dans l'arrangement du joli nid qu'il fait ouater pour sa petite fille, comme il appelle déjà mademoiselle Blanche. Dès que ses douleurs lui laissent un moment de répit, le comte se fait porter de chambre en chambre; et là, il discute la disposition des meubles, la nuance des tentures. Il ne trouve rien d'assez beau, ni d'assez riche. Mon père nous

cède, bien entendu, le côté le plus pittorsque du domaine héréditaire : des fenêtres, grandes comme l'Arc-de-Triomphe, ouvrant sur un paysage adorable; un lac ici, des arbres là, des ruines et des cascades partout. On se croirait dans un vieux château féodal. C'est à donner envie de détrousser les voyageurs.

MADAME FONTENAY, riant.

Fou!

GEORGE.

Fou comme un amoureux, et amoureux comme un fou. Il faut me pardonner, je n'ai pas encore eu le temps d'être heureux. Jusqu'à vingt-un ans, l'étude, avec sa grave escorte de grec, d'algèbre et de latin. De vingt-un à vingt-trois, la campagne africaine, avec ses jours sans pain et ses nuits sans sommeil; et, de vingt-trois à vingt-cinq, la guerre d'Orient, avec sa Jérusalem délivrée!

MADAME FONTENAY, souriant.

Mais de vingt-cinq à vingt-huit?

GEORGE, un peu embarrassé.

De vingt-cinq à vingt-huit? Ah! d'abord, chère maman, il faut retrancher une année tout entière, consacrée à extirper certaine balle russe... vous savez?

MADAME FONTENAY.

Oui, pauvre garçon! Mais enfin... (Revenant à son idée première.) De vingt-six à ving-huit ans, qu'avez-vous fait?

GEORGE, riant.

J'ai fait... j'ai fait des réflexions sur la vertu des femmes, et je suis tout à fait d'avis, à cette heure, que les femmes qui sont honnêtes sont de beaucoup préférables à celles qui ne le sont pas. Enfin, soyez sans craintes, chère maman, je suis assez jeune encore, et cependant déjà assez vieux pour faire un bon mari.

MADAME FONTENAY.

Je vous crois.

GEORGE.

Vraiment?

MADAME DE FONTENAY.

Oui.

GEORGE, d'un ton caressant.

Eh bien! si vous envoyiez chercher le notaire?

MADAME FONTENAY, riant.

Le notaire! le notaire! Il viendra.

GEORGE.

Il viendra... Mais la fin du monde aussi viendra. Oh! chère mère, c'est que voilà bien longtemps déjà que je l'espère!.. Songez donc, douze grands mois, durant lesquels j'ai eu à peine l'occasion de vous voir dix fois... Car au théâtre, au concert, dans le monde, ça ne compte pas. Ma parole d'honneur, c'est à peine si je connais ma fiancée, et quant à ma petite belle-sœur, je crois que je ne la connais pas du tout. Elle était si rarement avec vous au bal cet hiver. Est-ce que, si jeune, elle détesterait déjà le monde?

MADAME FONTENAY.

Mais pas du tout. Et pour qu'elle ne fût pas au bal quand nous y étions nous-mêmes, Blanche et moi, il fallait, assurément, qu'il y eût quelque empêchement que je ne saurais me rappeler aujourd'hui.

GEORGE.

A la bonne heure! C'est qu'en vérité, je ne sais plus si elle est blonde ou brune...

MADAME FONTENAY.

Mais, voici Blanche!

GEORGE, avec joie.

Ah! enfin...

SCÈNE VII

BLANCHE, GEORGE, MADAME FONTENAY.

GEORGE, allant au-devant de Blanche et saluant.

Mademoiselle!

BLANCHE, jouant l'étonnement.

Monsieur de Spare est arrivé! je ne le savais pas...

MADAME FONTENAY.

Bien vrai?

BLANCHE, embarrassée.

Mais.... (Avec franchise, en courant à sa mère.)* Si, va, je le savais, et je suis venue de moi-même, parce que j'étais impatientée que tu ne me fisses pas venir.

MADAME FONTENAY, souriant.

J'aime mieux cela.

GEORGE.

Et moi aussi.

BLANCHE.

Je ne sais pas mentir. Et vous, monsieur George?

GEORGE, riant.

Moi, je ne mens jamais... qu'à la dernière extrémité.

BLANCHE.

C'est joli!

GEORGE, de même.

Que voulez-vous? il y a des cas où l'on est bien obligé de mentir. Ainsi, par exemple, monsieur le comte m'a chargé de vous embrasser pour lui... or, comme je n'oserai pas m'acquitter de cette commission et que je ne voudrais point cependant contrarier mon père, en lui disant que je ne l'ai point faite, il faudra bien que je mente.

MADAME FONTENAY, riant.

Tenez-vous bien à dire la vérité?

GEORGE.

Oh! oui, madame.

MADAME FONTENAY.

Eh bien! monsieur, faites votre commission, je vous le permets.

GEORGE, baisant le front de Blanche.

Pardon, mademoiselle, mais c'est un cas de conscience.

BLANCHE.

Mais j'y songe, maman, j'ai interrompu votre conversation, je suis de trop, peut-être?

GEORGE.

Non pas, nous parlions notaire...

* George, Madame Fontenay, Blanche.

BLANCHE.

Ah! (On s'assied aux mêmes places.)

GEORGE.

Et, à ce sujet, mademoiselle, si vous vouliez être bien bonne, vous tâcheriez d'obtenir de madame Fontenay qu'elle me marie le plus tôt possible?

BLANCHE.

Mais, monsieur...

GEORGE.

Pardon! mademoiselle Blanche peut-être n'est pas pressée, cela se conçoit, elle n'a que dix-huit ans; mais, moi, j'en ai vingt-huit.

BLANCHE, timidement.

C'est vrai, maman.

MADAME FONTENAY.

Tu es donc bien impatiente de me quitter, vilaine ingrate?

BLANCHE.

Oh! maman!

MADAME FONTENAY.

Laissez donc, mademoiselle, vous ferez comme les autres, vous me quitterez, j'en suis sûre, sans regarder en arrière, sans songer que je reste seule.

BLANCHE.

Seule?... eh bien, et ma sœur?

MADAME FONTENAY.

Ta sœur... se mariera aussi, elle.

BLANCHE.

Et puis, d'abord, tu ne me quitteras pas, c'est convenu... Oh! nous nous sommes déjà occupés de toi avec monsieur de Spare.

MADAME FONTENAY.

Vous avez régularisé ma position?

BLANCHE.

Mais certainement.

MADAME FONTENAY, avec émotion, à George.

Vous la rendrez heureuse?... vous ne la ferez jamais pleurer ?

GEORGE.

Ah !' grand Dieu ! je n'ai jamais vu pleurer une... (George s'arrête et se mord la lèvre.)

BLANCHE, à sa mère.

D'abord, s'il me fait pleurer, j'irai te le dire.

GEORGE, riant.

C'est convenu.

MADAME FONTENAY.

Ah! c'est que c'est une enfant gâtée !

GEORGE, riant, et à demi-voix.

Je le savais.

BLANCHE, fâchée.

Plaît-il?

GEORGE.

Mais soyez tranquille, chère mère, je la gâterai encore plus que vous.

MADAME FONTENAY.

Il faudra être indulgent, car elle a bien quelques petits défauts... Elle est volontaire, capricieuse...

GEORGE.

Je serai une vraie girouette, mademoiselle Blanche n'aura qu'à souffler.

MADAME FONTENAY.

Elle est aussi un peu coquette.

BLANCHE.

Ah ! maman!...

MADAME FONTENAY.

Tout cela n'est-il pas vrai?

BLANCHE.

Si, mais monsieur George s'en serait bien aperçu... tu n'avais pas besoin de le lui dire.

MADAME FONTENAY, riant.

A la bonne heure !

GEORGE, baisant les mains de madame Fontenay.

Ah! chère mère, combien je suis heureux, et combien je vous aime!

MADAME FONTENAY, bas à Blanche.

Et toi, Blanche, es-tu heureuse?

BLANCHE, avec amour.

Oh! oui, maman, bien heureuse!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIE, puis CLAUDE et JUSTIN, ensuite MARIANNE. *

MARIE, qui arrivait en courant, s'arrêtant tout à coup en apercevant George.

Ah!...

MADAME FONTENAY, avec douceur, et cependant avec un ton qui contraste avec celui qu'elle avait une seconde avant.

Eh! mon Dieu, Marie, est-ce que le feu est au château?

MARIE, embarrassée.

Pardon, maman... Monsieur... je vous prie de m'excuser, je croyais Blanche toute seule ici.

BLANCHE, à part, se levant.

Ah! je devine, Robert est arrivé.

MARIE.

Je me retire.

GEORGE, qui s'est levé.

Ah! de grâce, mademoiselle, permettez-moi auparavant de renouveler connaissance avec celle qui doit être bientôt ma sœur.

MARIE, s'inclinant.

Monsieur!

GEORGE, à part.

Comme elle a l'air triste! (Claude entre). **

MADAME FONTENAY.

Eh bien! voyons, Marie, qu'y a-t-il? est-ce donc un mystère?

* Marie, George, Madame Fontenay, Blanche.
** Marie, George, Claude, Madame Fontenay, Blanche.

BLANCHE, voyant entrer Justin qui porte un coffret.

Non, madame, c'est tout simplement le dix octobre.

MADAME FONTENAY.

Le dix octobre?

MARIE.

C'est aujourd'hui ta fête, maman.

MADAME FONTENAY.

Tu ne te trompes pas?

MARIE, avec expression.

Moi

CLAUDE.

Non, madame, nous ne nous trompons pas.

GEORGE.

Permettez-moi, chère mère!... (Il lui baise la main.)

JUSTIN, donnant le coffret à Marie. *

Voilà, mademoiselle.

MARIE, bas.

Eh bien, Justin, et mon bouquet?

JUSTIN.

Oh! je l'ai oublié, je cours...

BLANCHE, à Justin.

Eh bien, et mon cadeau à moi?

JUSTIN.

Robert l'apporte, mademoiselle. (A part.) Mademoiselle Marie, d'abord. (Il sort.)

ADAME FONTENAY, tandis que Marie attend son bouquet avec une impatience marquée.

Qu'est-ce que tu caches là?

MARIE.

Maman, c'est... (A part.) Et Justin qui ne revient pas!

MADAME FONTENAY.

Eh bien?...

MARIE.

C'est... (Elle lui donne le coffret.)

* Blanche, Justin, Marie, George, Madame Fontenay, Claude.

MADAME FONTENAY, sortant le voile du coffret.

Oh! mais c'est très-joli!

MARIE, toute joyeuse.

Tu trouves?

MADAME FONTENAY.

Ah ça! ce n'est pas toi qui as brodé ce voile?

MARIE, rouge de plaisir.

Mais si, maman, c'est moi. Blanche m'a bien vue...

BLANCHE, au fond, avec humeur, à Pierre qui lui remet un écrin.

Vous êtes cause que je suis arrivée la dernière.

MADAME FONTENAY.

C'est un travail de fée.

MARIE.

Vrai?...

CLAUDE, à part.

Pauvre enfant! est-elle heureuse!

MADAME FONTENAY.

A la bonne heure, au moins. Ah! tu as eu du mal pour acquérir ce talent-là; car, tu t'en souviens, tu étais assez maladroite et assez paresseuse...

MARIE, intimidée.

Maman...

CLAUDE, à demi-voix, très-respectueux.

Ces deux mots-là étaient peut-être de trop, madame.

MADAME FONTENAY, étonnée.

Plaît-il?

JUSTIN, qui est revenu à Marie.

Votre bouquet, mademoiselle.

MARIE, joyeuse.

Ah!... (Justin va au fond. Marie relève vivement quelques-unes des fleurs qui ont perdu un peu de leur symétrie.)

BLANCHE, plaçant devant les yeux de madame Fontenay son écrin tout ouvert, et en lui donnant son bouquet.*

Voilà mon cadeau, à moi!

* Justin, Marie, Blanche, Madame Fontenay; George et Claude au fond.

MADAME FONTENAY, avec un cri de joie.

Ton portrait?... (Madame Fontenay, dans sa précipitation à prendre l'écrin, a laissé glisser à terre le voile de Marie. — Marie, qui allait s'élancer à ce moment vers sa mère, s'arrête tout à coup indécise.)

MADAME FONTENAY, qui a tout à fait oublié Marie.

Oh! quel chef-d'œuvre! c'est frappant!

BLANCHE.

Tous tes peintres me faisaient laide, j'en ai cherché d'autres.

MADAME FONTENAY.

Mon enfant, tu ne pouvais rien me donner qui me fît plus de plaisir.

MARIE, se détournant pour cacher ses larmes.

Mon pauvre bouquet!*

JUSTIN, à part.

Et dire que c'est moi qui suis cause... (Se donnant des coups de poing et pleurant.) Imbécile, va!

CLAUDE, à Marie.

Donnez donc votre bouquet, mademoiselle.

MARIE, tristement.

A quoi bon? il irait rejoindre mon voile, maman ne pense déjà plus à moi.

MADAME FONTENAY.

Je ne puis me lasser d'admirer ce portrait!

CLAUDE, bas à Marie, la poussant vers sa mère.

Je vous en prie... (Marie s'avance doucement, et offre timidement son bouquet que madame Fontenay ne voit pas encore.)

BLANCHE, l'apercevant la première.

Ah! maman, Marie qui a des fleurs du lac.

MADAME FONTENAY.

Des fleurs du lac!... Et comment te les es-tu donc procurées, Marie?

MARIE.

Mais...

* Justin, Claude, Marie, Madame Fontenay, Blanche, George.

CLAUDE, avec un ton de reproche.

Mademoiselle Marie est allée les cueillir elle-même, madame. Elle sait que vous les aimez, et pour vous plaire, elle a peut-être risqué sa vie.

MADAME FONTENAY, prenant le bouquet.

Oh! quelle folie! s'exposer ainsi pour de méchantes fleurs! Tu n'iras plus en chercher là! Je te le défends bien. Tu m'entends? (Elle l'embrasse au front.)

MARIE, joyeuse.

Oui, maman. (Elle saisit pour l'embrasser la main de madame Fontenay, la même qui tient le portrait de Blanche.)

MADAME FONTENAY, se méprenant.

C'est bien ta sœur, n'est-ce pas?

MARIE, lui embrassant la main sans regarder le portrait.

Oui, maman.

MADAME FONTENAY.

C'est adorable! (Elle embrasse le médaillon.)

BLANCHE.

Eh bien! et l'original?...

MADAME FONTENAY, avec amour.

Oh! chère enfant!

CLAUDE, à lui-même, regardant Marie.

La voilà toute heureuse pour ce pauvre petit baiser.

GEORGE, à part.

Est-ce qu'il y en a une des deux que l'on n'aime pas ici? Ah! belle-maman! belle-maman! je n'aime pas les injustices. (A ce moment Justin, qui n'a pas perdu un seul détail de cette scène, laisse échapper un gémissement étouffé. — Pierre et Marianne entrent.)

PIERRE.

Madame, il y a déjà du monde dans le grand salon.

MARIANNE.

Et tout le village est avec des bouquets dans la grande avenue.

MADAME FONTENAY.

J'y vais tout à l'heure.

BLANCHE, à Marie.

Allons-y tout de suite. (Elle prend le bras de Marie et l'entraîne. — George les suit.)

JUSTIN.

Et nous, allons faire un bout de toilette.

SCÈNE IX

CLAUDE, MADAME FONTENAY.

MADAME FONTENAY.

Monsieur Claude, tout à l'heure, là, que vouliez-vous dire?

CLAUDE, très-respectueux.

Mon Dieu, madame...

MADAME FONTENAY.

Eh bien?

CLAUDE.

Eh bien, un mot seulement, madame... C'est donc bien vrai que ce sont les enfants qu'elles ont nourris que les mères aiment le mieux?

MADAME FONTENAY, étonnée.

Qu'est-ce que cela signifie, monsieur Claude?

CLAUDE.

Cela signifie, madame, que c'est vous qui avez nourri mademoiselle Blanche, et que Marianne a été la nourrice de mademoiselle Marie.

MADAME FONTENAY.

Croyez-vous donc que j'aie moins d'amour, de tendresse, pour Marie que pour sa sœur?

CLAUDE, s'enhardissant peu à peu.

Mon Dieu, ma chère protectrice, si je ne craignais de vous fâcher, j'oserais vous dire que cette préférence dont vous vous défendez se trahit à chaque heure... à chaque minute.

MADAME FONTENAY.

Mais quelle différence ai-je donc faite entre mes deux enfants?

CLAUDE.

Une très-grande, madame, je vous le jure.

MADAME FONTENAY.

Alors, je suis donc une mauvaise mère?

CLAUDE.

Oh! non, madame, car je vous ai vue au chevet de Marie quand elle était malade; mais... comprenez-moi bien: chez les enfants du pauvre, la préférence maternelle peut se trahir dans des choses toutes matérielles, dans un morceau de pain, que sais-je?... mais chez les enfants du riche, cette différence se fait sentir dans un baiser, dans un sourire, et elle n'en est pas moins douloureuse, croyez-moi, pour l'enfant déshérité. — Mettez cent mille francs de plus, madame, dans la dot de mademoiselle Blanche que dans celle de mademoiselle Marie, et mademoiselle Marie n'en éprouvera, j'en suis sûr, ni jalousie, ni regrets; mais... que le soir, comme hier par exemple, mademoiselle Blanche s'endorme sur votre épaule, quant une minute avant vous aurez repoussé la tête de mademoiselle Marie qui voulait s'y poser, et mademoiselle Marie regagnera tristement sa petite chambre, et elle pleurera toute la nuit.

MADAME FONTENAY, un peu émue.

Mais en vérité, mon cher monsieur Claude, je ne me rappelle pas le moins du monde... je n'ai pas remarqué...

CLAUDE, vivement.

Oh! je vous crois, madame, mais elle l'a bien remarqué, elle. (Toujours respectueusement, mais avec chaleur.) Songez-y, madame, mademoiselle Blanche, elle, a un amour au cœur, vous n'êtes déjà plus sa vie toute entière, tandis que Marie n'aime que vous, vous qui êtes tout pour elle dans le monde, ici, partout; ce qu'elle cherche, c'est votre regard; ce qu'elle attend, ce qu'elle espère, c'est un doux sourire, ou une bonne parole de vous.

MADAME FONTENAY.

Mais quand les lui ai-je donc refusés?

CLAUDE, timidement.

Bien souvent, madame.

MADAME FONTENAY.

Allons, allons, vous me faites du chagrin à plaisir.

CLAUDE.

Pardon, ma chère protectrice, mais c'est dans l'intérêt de votre bonheur à tous, du nôtre surtout... Je serais si malheureux que vous pussiez avoir des regrets dans l'avenir! car, voyez-vous, les préférences maternelles portent parfois malheur à l'enfant préféré.

MADAME FONTENAY, avec un mouvement douloureux.

Ah! monsieur Claude, c'est cruel ce que vous venez de me dire là... vous m'avez fait bien mal!... Me donner à entendre que Blanche... que ma fille pourrait m'être enlevée parce que... Oh! c'est affreux! c'est affreux!

CLAUDE.

Madame!...

MADAME FONTENAY, d'un ton de reproche.

Laissez-moi... vous m'avez fait mal, vous dis-je.

SCÈNE X

LES MÊMES, BLANCHE, et aussitôt GEORGE et MARIE.

BLANCHE, accourant.

Viens donc, maman, tu perds le plus beau.

MADAME FONTENAY.

Blanche! (Elle court à elle et l'embrasse.)

JUSTIN, rentrant.

Une fête! une fête! quand j'ai la mort dans l'âme! (Tous remontent. — Le rideau baisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un salon donnant également sur le parc. Au fond, une terrasse qui y descend. Piano à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE, GEORGE. Blanche est au piano.

GEORGE, à lui-même, regardant dans le parc.

Je ne me trompe pas... c'est Marie qui s'en va là-bas, rêveuse comme toujours... Pauvre petite!... Ah! si ma belle-mère future me connaissait, comme elle serait inquiète, à bon droit, à cette heure!...

BLANCHE, après avoir joué.

Aimez-vous cette mélodie?...

GEORGE, se réveillant.

Plaît-il?... Oui! oui!... j'en suis fou!...* De qui est-elle?

BLANCHE.

Elle est de moi.

GEORGE, de même.

Ah! je vous en fais mon compliment.

BLANCHE.

Vous êtes bien bon... Je vais vous jouer du Strauss. (Elle commence un autre morceau.)

GEORGE.

Oui, du Strauss... (Reprenant le cours de ses pensées.) C'est vrai, cela, c'est plus fort que moi... les larmes m'attirent... Et si on la fait pleurer souvent encore, eh bien! ma foi!... je ne sais pas si...

BLANCHE.

Que regardez-vous donc?

* George, Blanche.

GEORGE, un peu troublé.

Le... les feuilles qui tombent...

BLANCHE.

Ah!... (Elle continue de jouer. Après un temps.) C'est joli, n'est-ce pas?

GEORGE.

Non... je trouve cela triste!

BLANCHE, jouant toujours.

Si cette valse-là est triste, par exemple!...

GEORGE.

Ah! pardon... Je croyais que vous parliez des feuilles.

BLANCHE, s'arrêtant tout à coup.

Très-bien!... (Elle range sa musique, et ferme le piano.) Je vois que vous n'aimez pas la musique aujourd'hui.

GEORGE.

Pardonnez-moi, Marie... (Se reprenant.) Blanche.

BLANCHE, boudant.

Vous êtes bien distrait aujourd'hui, monsieur... vous ne savez même plus avec qui vous êtes... Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?... C'est moi, Blanche, votre fiancée..... Quant à Marie... (Regardant à son tour dans le parc.) Tenez, la voilà là-bas... voulez-vous que je l'appelle?

GEORGE, vivement.

Mais non, je...

BLANCHE.

C'était pour vous tenir compagnie, attendu que moi, je m'en vais...

GEORGE, voulant la retenir.

Je vous en prie...

BLANCHE.

Non, non, je vous laisse rêver à la chute des feuilles..... Quand je ne serai plus là, vous penserez peut-être à moi.

GEORGE.

Blanche!

BLANCHE.

Voudrez-vous bien, du moins, vous souvenir, monsieur,

que nous montons à cheval aujourd'hui, et que vous avez l'honneur de nous accompagner, Marie et moi?...

GEORGE.

Je ne l'oublierai pas.

BLANCHE.

C'est bien heureux!

GEORGE.

Vous m'en voulez?

BLANCHE.

Oui. (Saluant, moqueuse.) Si vous voulez lire Millevoie, je l'a serré dans la bibliothèque... (A Claude, qui entre.)* Ah! mon bon monsieur Claude, vous voilà donc revenu de Paris?

CLAUDE.

Oui, mademoiselle.

BLANCHE.

Embrassez-moi... Et puis, je vous laisse avec monsieur George; je crois qu'il s'ennuyait sans vous.

GEORGE.

Méchante!

BLANCHE, boudant.

Ah! monsieur le distrait!... Oh! je vais le dire à maman. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE II

CLAUDE, GEORGE.

CLAUDE, après avoir serré la main de George.

Comment? George... un nuage?... Déjà?...

GEORGE.

Non, mon ami, non... Seulement, j'ai eu tout à l'heure un moment d'absence, de tristesse, et Blanche s'en est émue... mais ce n'est rien... Ah ça! dis-moi... Qu'es-tu donc allé faire à Paris, depuis huit jours?... Car tu es parti comme une flèche, le soir même de la fête...

* Claude, Blanche, George.

CLAUDE.

Ah! mon Dieu! je puis bien te dire cela, car tu es déjà presque de la famille.

GEORGE.

Certainement.

CLAUDE.

Voici ce que c'est : Tu te souviens qu'au moment de ton arrivée, madame Fontenay était enfermée avec le commis de son banquier... Cet homme venait l'avertir que des bruits menaçants, des bruits de faillite circulaient sourdement sur une grande compagnie industrielle dans laquelle elle a des valeurs engagées pour une somme importante...

GEORGE.

Diable!

CLAUDE.

Ne voulant pas perdre de temps, et désireux cependantde ne point troubler la fête, je pris le premier prétexte venu, et me mis en route... le lendemain j'étais à Paris, où je tâchais de m'assurer...

GEORGE, anxieux.

Eh bien?

CLAUDE.

Eh bien, quelques jours après, le hasard fit qu'à la Bourse, où m'avait conduit le désir d'apprendre du nouveau, je me rencontrai avec le directeur de la compagnie incriminée... et son assurance, sa gaîté surtout, m'avaient fait peur. Je crus devoir faire part de mes pressentiments à madame Fontenay, qui me répondit qu'elle ne voulait pas, sur de simples hypothèses, vendre des actions dépréciées à ce moment-là, et perdre ainsi les chances d'une hausse qui, dans sa pensée, devait être prochaine.

GEORGE.

Oh! oui! il est probable que tu te seras exagéré les symptômes du mal, mon brave Claude... Tu mets rarement le pied dans cet enfer d'où tu sors... la tête t'aura tourné.

CLAUDE.

Je l'espère... Et, il n'y a rien de changé ici?

GEORGE, avec un sentiment de tristesse.

Non... rien...

CLAUDE, étonné.

De quel ton tu me dis cela? Tu étais plus gai, ce me semble quand je t'ai quitté.

GEORGE.

Moi? par exemple!

CLAUDE.

Si fait... si fait... Tu as aujourd'hui l'œil moins vif, (riant) la moustache plus penchée.

GEORGE, s'efforçant de rire.

Ah! ah! ah! mon pauvre Claude, tes terreurs te poursuivent, à ce qu'il paraît... La gaieté de monsieur le directeur t'inquiétait, et maintenant c'est une tristesse que tu crois lire dans mes yeux, et qui n'y est pas écrite, va...

CLAUDE.

Je ne sais pas, mais...

MARIANNE, entrant.

Monsieur Claude, madame a su que vous étiez de retour, et elle semble avoir grande hâte de vous voir.

CLAUDE.

Ah! c'est tout simple.

GEORGE.

Sans doute... va donc vite. (Riant.) Et dans les dispositions où tu es, prends bien garde de trop l'effrayer... A bientôt.

CLAUDE.

A tout à l'heure. (Il sort par la droite. — Marianne va sortir par le fond.)

SCÈNE III

MARIANNE, GEORGE.

GEORGE, l'arrêtant.

Marianne?

MARIANNE.

Monsieur m'a appelée?

GEORGE, embarrassé.

Oui... oui... je voulais... vous demander... vous prier...

MARIANNE.

A vos ordres, monsieur George.

GEORGE, qui a trouvé.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'empêcher ce maudit coq de chanter si matin dans sa basse-cour?... on l'entend d'ici.

MARIANNE.

Dame si, monsieur, il y aurait un moyen.

GEORGE.

Lequel, Marianne.

MARIANNE, tristement.

Ça serait de lui tordre le cou.

GEORGE, riant.

Grand Dieu! qu'on s'en garde bien!

MARIANNE.

Merci bien pour le coq, monsieur, et aussi pour mamzelle Marie...

GEORGE, avec intérêt.

Pour Marie?

MARIANNE.

Oui, monsieur, c'est son favori.

GEORGE.

Ah!

MARIANNE.

Oh! Elle aime bien aussi tout le poulailler... car elle ne fait pas de jaloux elle.

GEORGE, avec intention.

Que voulez-vous dire, Marianne?

MARIANNE, se remettant.

Rien, monsieur. Sinon qu'elle distribue bien également à tous et les miettes de pain et les grains d'avoine; pauvre cher ange, si vous la voyiez quand le matin elle ne retrouve plus son compte de petits!

GEORGE.

Elle est bien douce, bien sensible, n'est-ce pas?

MARIANNE.

Que de trop, monsieur, et même tenez, quelquefois je regrette de l'avoir nourrie.

GEORGE.

Pourquoi?

MARIANNE.

Ah! monsieur, c'est peut-être une bêtise, un conte de vieille femme, mais voyez-vous? j'avais eu bien du chagrin aux jours de jadis... Mon mari était mort au moment où j'allais devenir mère, j'avais poussé bien des sanglots avant de donner le sein à ma petite Marie, et en la voyant pleurer si souvent, je me dis quelquefois, comme ça, que c'est peut-être pas du lait, mais des larmes qu'elle a bues.

GEORGE.

Bonne Marianne!

MARIANNE.

Je vous ennuie-t-il, monsieur? Voulez-vous que je m'en aille?

GEORGE.

Non, non, Marianne, restez!... J'ai du plaisir à causer avec vous!

MARIANNE.

Ah! je voudrais bien la voir alerte et gaie comme sa sœur, comme mademoiselle Blanche.

GEORGE.

Eh bien, soyez tranquille Marianne, sa gaieté lui reviendra au milieu de nous.

MARIANNE.

Oui, quand vous serez son beau-frère, vous lui rendrez la vie bien douce, n'est-ce pas, à Marie? Voyez-vous, cette enfant-là a besoin d'être aimée, monsieur George.

GEORGE.

Eh bien, Marianne, je vous le jure, je l'aime déjà autant que sa sœur.

MARIANNE.

Merci, merci, monsieur George... Vous me rendez bien contente!... Oui, j'ai bon espoir... car tenez... (en confidence) depuis huit jours, seulement depuis la fête de madame, elle n'est déjà plus reconnaissable.

GEORGE.

Vraiment!

MARIANNE.

Oh! oui, et savez-vous à quoi cela tient?

GEORGE.

Peut-être!...

MARIANNE.

Ah! vous aussi, vous l'avez remarqué... Eh bien! oui, ça vient de ce que madame Fontenay, de ce que sa mère...

GEORGE, voyant entrer Marie.

Oui, oui, je sais... mais chut! voici Marie!

SCÈNE IV

MARIANNE, MARIE, GEORGE.

GEORGE.

Bonjour, petite sœur!

MARIE.

Bonjour, monsieur George.

MARIANNE.

Nous parlions de vous, mademoiselle Marie, et monsieur George me disait qu'il vous aimerait bien toujours. (Marie tend la main à George. A George.) Répétez-le-lui vous-même, monsieur George, elle ne me croirait peut-être pas, mademoiselle Marie ne veut jamais croire qu'on l'aime.

GEORGE.

Oh! mais je l'y forcerai bien, moi.

MARIANNE.

Je vous laisse, car depuis que nous causons, j'ai oublié monsieur Claude, et il doit avoir besoin de déjeuner. (Elle sort.)

SCÈNE V

MARIE, GEORGE.

GEORGE.

Marie, votre bonne mère nourrice m'assurait tout à

l'heure que depuis quelques jours vous étiez plus gaie et plus heureuse qu'auparavant... est-ce vrai?

MARIE.

Je ne sais ce qu'a voulu dire Marianne.

GEORGE, avec tendresse.

Ah! Marie, est-ce que vous ne vous fiez pas à moi? Est-ce que vous ne me trouvez pas digne d'être le confident de vos petits secrets, de vos gros chagrins?

MARIE, un peu émue.

Mais je n'en ai pas, monsieur George.

GEORGE

Du moins, vous ne voulez pas me les dire. (Pressant. Voyons? Marie, ma chère petite sœur, si vous ne voulez pas me mettre de moitié dans vos chagrins d'autrefois, mettez-moi du moins de moitié dans votre contentement d'aujourd'hui.

MARIE.

Monsieur George...

GEORGE.

Vous refusez de me dire ce qui vous rend heureuse?... Eh bien, je vais vous le dire, car je l'ai deviné, depuis huit jours... depuis l'histoire... de vos petites fleurs sauvages que vous avez recueillies si religieusement quand elles ont été fanées, recueillies comme un souvenir; vous êtes heureuse parce que, pendant toute cette bonne soirée de fête, vous avez été constamment auprès de votre mère, comme Blanche, parce que vous avez été fêtée, caressée comme elle... parce que votre mère a constamment laissé sa main dans la vôtre, et que, plusieurs fois, quand elle vous regardait, vous avez vu luire dans ses yeux les mêmes éclairs de tendresse qui y brillent toujours quand elle regarde Blanche... Est-ce vrai? Voyons, c'est vrai, n'est-ce pas?...

MARIE qui a recueilli avidement chacun de ces souvenirs évoqués par George, s'abandonnant tout à fait.

Eh bien! oui, et ce n'est pas tout... notre mère est restée avec nous dans le parc, jusqu'à minuit... et à ce moment même, comme Blanche dansait, sous les grands chênes, avec

les paysans, je suis restée toute seule avec notre mère... nous marchions dans une allée bien sombre, bien solitaire. (Avec une joie ardente.) Son bras entourait mon cou, ses lèvres effleuraient mon front, et elle me disait : Ma fille ! avec une voix si douce, que je croyais que j'allais mourir... (Essuyant une larme de George et souriant à demi.) Ah ! vous l'avez voulu, c'est votre faute.

GEORGE, avec tendresse.

Parlez !... Parlez !...

MARIE.

J'avais déjà dans ma vie un souvenir comme celui-là... mais moins doux !... cependant... J'étais malade... Plusieurs fois, la nuit, je vis comme une ombre qui se penchait vers moi... je sentis un baiser qui courait sur mes lèvres, une larme qui glissait sur ma joue. (Avec ivresse !) Oh ! dans ces moments-là, je ne souffrais plus, plus du tout. (Avec tristesse.) Quand je fus guérie, l'ombre s'en alla, et elle n'était jamais revenue; (avec joie) mais l'autre soir, oh ! c'était bien elle, je l'ai retrouvée. (Avec prière.) Pourvu, mon Dieu... que ce ne soit pas pour la reperdre encore !

GEORGE.

Est-ce que... depuis ?...

MARIE, souriant avec tristesse.

Ah dame ! depuis, on n'a pas dansé sous les grands chênes.

GEORGE.

Je comprends.

MARIE. *

Oh ! tenez, je suis folle !... Je n'aurais pas dû... mais je n'ai pas eu la force de... Oh ! mais ne répétez jamais ce que je vous ai dit là... jamais, n'est-ce pas ?

GEORGE, heureux.

Non, non, jamais. Vos secrets resteront là, chère Marie, ensevelis dans le cœur de votre frère, je vous le jure.

* George, Marie.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BLANCHE, puis MADAME FONTENAY.

BLANCHE, accourant; elle est en costume de cheval.*

Marie! Marie! mais à quoi penses-tu? tu ne t'habilles donc pas? et vous non plus, monsieur Georges? Je savais bien, moi, que vous oublieriez même notre promenade.

GEORGE, joyeux.

Dans une minute je suis à vos ordres, (saluant) madame la vicomtesse!

BLANCHE, riant.

Oh! pas encore, monsieur le vicomte, et si vous êtes encore méchant, comme ce matin... maman vous refusera ma main, elle l'a dit.

GEORGE.

En attendant... (il lui baise la main et va pour sortir; madame Fontenay entre.)**

BLANCHE.

Tiens, vois, maman, monsieur George n'est pas prêt, Marie non plus, et...

MADAME FONTENAY.

Et je voudrais qu'ils ne le fussent jamais; je vais être inquiète...

BLANCHE.

Oh! que peux-tu craindre, avec un cavalier comme monsieur le vicomte? Et nous-mêmes, ne sommes-nous pas les élèves de Paul Lalanne?

MADAME FONTENAY.

Oh! c'est égal!***

GEORGE.

Madame, oserai-je vous demander des nouvelles de cette affaire pour laquelle monsieur Claude a dû aller à Paris? Vous n'avez rien décidé de nouveau?

* George, Blanche, Marie.
** George, Blanche, Madame Fontenay, Marie.
*** George, Madame Fontenay, Blanche, Marie.

MAAME FONTENAY.

Que voulez-vous donc que je décide? Monsieur Claude et monsieur mon notaire sont fous, assurément. Ils voudraient que, de gaieté de cœur, et sur une simple conjecture, je perdisse près de quatre-vingt mille francs...

MARIE, timidement.*

Mais, maman, si l'on devait tout perdre plus tard?

MADAME FONTENAY.

Hein?

MARIE.

J'étais là, maman, quand vous causiez avec monsieur Claude, et...

MADAME FONTENAY, haussant les épaules.

Bon! voilà Marie qui va jouer à la bourse, à présent.

BLANCHE. **

Va donc t'habiller, hein? Tu parleras finance tantôt. Viens vite, je vais t'aider.

JUSTIN, entrant.***

Monsieur Antoine Fontenay demande si madame veut bien lui faire l'honneur de le recevoir?

BLANCHE.

Tiens! encore lui?

MADAME FONTENAY.

Que peut-il me vouloir?

JUSTIN.

Je ne sais pas, madame, mais il est joliment bien mis.

MADAME FONTENAY.

Faites entrer.

BLANCHE, regardant au fond.

Ah! mon Dieu! mais c'est vrai; quel changement! Regarde donc, Marie, il est superbe! il est beau comme un soleil!...

* George, Madame Fontenay, Marie, Blanche.
** George, Madame Fontenay, Blanche, Marie.
*** George, Justin, Blanche, Marie, Madame Fontenay.

JUSTIN.

Monsieur Antoine Fontenay ! (Fontenay paraît. Il est en grande toilette, il salue tout le monde. Antoine semble fort embarrassé dans ses habits neufs. Après lui avoir rendu son salut, George s'éloigne par le fond ; Marie et Blanche rentrent dans les appartements, à droite.)

SCÈNE VII

ANTOINE, MADAME FONTENAY.

MADAME FONTENAY, s'est assise sur le canapé, regardant Antoine qui reste debout. Avec étonnement.

Vous ne vous asseyez pas?

ANTOINE.

Non, ma tante; je... je sais trop bien ce que je vous dois, pour...

MADAME FONTENAY, à part.

Ah! mon Dieu! mais Blanche avait raison; c'est une transformation complète.

ANTOINE, de plus en plus embarrassé de lui-même.

Vous... vous êtes étonnée de me revoir, n'est-ce pas, ma tante?

MADAME FONTENAY.

En effet, je l'avoue.

ANTOINE.

Ah ! je vas vous dire... Mais je ne vous dérange pas? vous n'alliez pas dîner?...

MADAME FONTENAY, souriant.

Non, monsieur Antoine, pas encore.

ANTOINE.

Ah ! faites excuse... ma tante ; mais c'est que, vous savez, dans nos campagnes, c'est ordinairement à deux heures que... mais enfin... c'est égal... une supposition que je vous dérangerais, je pourrais revenir?...

MADAME FONTENAY.

Vous ne me dérangez pas, vous dis-je, veuillez donc m'expliquer...

ANTOINE.

Hem ! hem !... voilà ce que c'est, ma tante : Quand je

vous ai eu quittée, l'autre jour... je me suis en allé comme ça, tout doucement, au pas de *la Grise*, enfin... piane, piane, quoi!... J'avais un bon ruban de queue à faire pour regagner la ferme... et, cependant, je ne sais pas pourquoi, je ne me pressais pas. *La Grise* s'arrêtait, de temps en temps, pour dire deux mots aux buissons et croquer les jeunes pousses de ci et de là, et je la laissais faire, parce que... tant il y a que je réfléchissais sur notre conversation du tantôt. Je me disais comme ça, dans mon for intérieur, que vous aviez peut-être raison et que moi je n'avais peut-être pas tort; mais que, néanmoins, c'était pas encore une raison pour que, entre parents... enfin, j'avais quasi regret de ce que je vous avais dit...

MADAME FONTENAY.

Il y a toujours du mérite, Antoine, à reconnaître...

ANTOINE, vivement et en s'asseyant.

Ah! distinguons, ma tante, c'est pas à dire que je doute de la bonté de ma cause, et que, au cas où ce que j'ai à vous proposer ne vous agréerait pas, je sois disposé à renoncer à... Ah! mais non!...

MADAME FONTENAY.

C'est bien, Antoine, et je n'ai pas l'intention de surprendre votre religion.

ANTOINE, étonné.

S'il vous plaît? Ah! vous savez, je ne suis pas un païen, mais...

MADAME FONTENAY, avec un mouvement imperceptible d'épaule.

Monsieur Antoine, voulez-vous être assez bon pour en arriver au but de votre visite?

ANTOINE, troublé.

Pardon, ma tante, mais, vous savez, je vous ai mise à votre aise, et si vous aviez affaire... je pourrais...

MADAME FONTENAY, avec impatience.

Mais non, monsieur Antoine, je n'ai, je vous le répète, rien de mieux à faire que de vous écouter; mais encore faut-il que je comprenne ce que vous voulez me dire.

ANTOINE.

Eh bien ! tenez, ma tante, je n'irai pas par quatre chemins, et, après tout, comme on dit, il ne faut pas tant de lard pour faire un quarteron. Je vous dirai donc que vos paroles de l'autre fois m'ont tout retourné, que je ne me reconnaissais plus en vous quittant, et que j'avais comme une envie de me gourmer d'importance, pour les méchants propos que j'avais laissés tomber devant vous.

MADAME FONTENAY.

Je ne me les rappelle pas.

ANTOINE.

Je me disais comme ça à moi-même, et pendant que *la Grise* broutait : Vois-tu, Antoine, tu es un happe-chair, un avaricieux, tu n'as pas besoin de ce million-là, attendu que tu as la plus belle fortune qui soit à vingt lieues à la ronde. Tu possèdes trois fermes superbes et quatre moulins, qui ne suffisent pas à moudre tout le grain de tes champs, et d'une... Tu as encore avec ça un intérêt... majeur dans quelques mines de fer et de charbon du Morvan, et de plus, un arpent de vignes à Richebourg, un demi à la Romanée et trois à Volnay, sans compter trois ou quatre cents châtaigniers, qui, bon mal an, peuvent bien...

MADAME FONTENAY, avec plus d'impatience encore.

Vous êtes riche, très-riche, je le sais...

ANTOINE.

Oui, ma tante, que je suis très-riche ; d'autant plus riche, n'est-ce pas, que je n'ai que moi à penser ? Car, enfin... (avec une intention de plus en plus marquée) je n'ai pas de famille, moi, en dehors de vous, s'entend, de vous que j'estime et que j'aime, notez bien ; mais je veux dire que je n'ai pas de femme, pas d'enfants... des amourettes par-ci, par-là, c'est vrai ; mais ça n'est pas le bonheur, vous m'entendez bien ! Et puis, après moi, à qui qu'elle reviendra cette fortune, un supposé que je reste le dernier ? A la paroisse ? C'est pas utile ; pas vrai ? Tant il y a que...

MADAME FONTENAY, ne se contenant plus.

Achevez, Antoine, je vous en supplie !

ANTOINE, prenant son courage à deux mains.

Eh bien! ma tante... (S'arrêtant encore.) Oh! mais... je vous en prie, prenez patience encore un brin... Dans un instant, vous saurez quel arrangement je vous propose, pour finir tous nos différends... Seulement, dame!... mettez-vous à ma place... c'est un peu difficile à dire, mais... (Frappé d'une idée.) Mais, tenez, tenez, ma tante... dans le Morvan, à la première visite du *jeune à marier* chez celle-là qu'il a choisie, il regarde bien attentivement ce qui se passe à son arrivée... Si on dresse en l'air les tisons du feu, c'est de mauvais augure; si, à son départ, l'on trace des croix dans les cendres, c'est un congé... Mais, s'il est agréé... ah! s'il est agréé... un repas se prépare...

MADAME FONTENAY.

Eh bien?

ANTOINE.

Eh bien! ma tante, je serais bien heureux si... un jour ou l'autre... vous vouliez m'inviter à dîner.

MADAME FONTENAY.

Moi?... Ah ça, Antoine! est-ce que vous me demandez ma main?...

ANTOINE, se récriant.

Ah! ma tante!... je sais trop ce que je vous dois!... Non. C'est ma cousine Marie que j'aime, et je viens vous demander de me la donner pour femme.

MADAME FONTENAY, surprise. Ils se lèvent.

Je vous assure, Antoine, que j'étais loin de m'attendre...

ANTOINE.

Que voulez-vous, ma tante?... Je vous l'ai dit, je suis las d'être garçon... Et depuis l'autre fois, depuis que j'ai revu Marie, si brave et si mignonne, je me suis souvenu tout à coup du temps de ses quatorze ans, où elle s'endormait quelquefois sur mes genoux à la veillée... les jours où elle venait dîner à la ferme... et c'est à elle que je pensais déjà tout le long du chemin, en m'en retournant... Et depuis... eh bien! depuis, je suis venu soir et matin rôder autour du parc pour tâcher de l'entrevoir à travers la feuillée... Je l'ai revue, et ça n'a plus été au passé, que j'ai songé, mais à l'avenir... et

je vous le répète, je viens vous supplier de me la donner pour femme...

MADAME FONTENAY, avec douceur.

Antoine, votre demande ne me déplaît pas, au contraire... Vous êtes un honnête homme...

ANTOINE.

Oh ça !... Un peu regardant peut-être sur l'argent... mais, pour Marie, je ne serai pas économe...

MADAME FONTENAY.

Vous êtes jeune encore...

ANTOINE.

J'ai eu trente-huit ans aux châtaignes, ma tante.

MADAME FONTENAY.

Vous êtes bien un peu...

ANTOINE.

J'entends... Un peu taillé à coups de serpe, n'est-ce pas? mais ma femme achèvera de me dégrossir, ma tante.

MADAME FONTENAY.

Enfin, je vous avoue que je verrais avec plaisir une union qui mettrait, comme vous le disiez tout à l'heure, un terme à nos différends.

ANTOINE.

C'est clair... Et dame ! l'argent, comme on dit, ne sortirait pas de la famille.

MADAME FONTENAY.

Mais encore, faut-il que Marie consente...

ANTOINE.

Oh ! elle consentira si vous voulez !

MADAME FONTENAY.

Je veux bien parler pour vous, et demain...

ANTOINE.

Oh ! ma tante, si vous vouliez tout de suite, pendant que j'ai encore mon courage... et que je suis habillé...

MADAME FONTENAY, riant.

Ah ! monsieur Antoine !... (Elle sonne.) Vous êtes pressant...

ANTOINE.

Non, ma tante, je suis pressé.

MADAME FONTENAY, à un domestique.

Priez mademoiselle Marie de venir me parler.

ANTOINE.

Oh ! merci... merci, ma tante!...

MADAME FONTENAY.

Éloignez-vous un instant.

ANTOINE.

Je vais faire un tour de parc.

MADAME FONTENAY.

Je vous rappellerai tout à l'heure,

ANTOINE.

Soyez éloquente, ma tante ! Et, dites donc, tâchez que la petite cousine ne trace pas de croix dans les cendres... Elle vient ! je me sauve... (Il disparaît dans le fond. Marie entre.)

SCÈNE VIII

MADAME FONTENAY, MARIE, ANTOINE, au fond.

Marie est en costume d'amazone.

MARIE.

Tu me demandes, maman ?

MADAME FONTENAY.

Oui.

MARIE.

Me voilà.

MADAME FONTENAY, assez embarrassée à son tour.

Écoute !... Voyons comme tu es habillée.

MARIE, se retournant.

Tiens, maman.

MADAME FONTENAY.

Mais, tu as mis ton chapeau de travers !

MARIE, joyeuse.

Arrange-le-moi.

MADAME FONTENAY.

Quelle est cette cravache que tu as là?

MARIE.

C'est celle que j'ai toujours, maman.

MADAME FONTENAY.

Mais, elle est affreuse!... Tu demanderas la mienne à Justin.

MARIE, joyeuse.

Tu me la prêtes?

MADAME FONTENAY.

Je te la donne.

MARIE.

Oh! merci! (Elle baise les mains de sa mère.)

MADAME FONTENAY, toujours embarrassée.

Dis-moi, Marie!... Tu vas être un peu étonnée sans doute de la question que je vais t'adresser ainsi tout à coup...

MARIE.

Moi, maman?

MADAME FONTENAY, s'efforçant de rire.

Tu vas trouver que l'on agit un peu... cavalièrement. (Riant.) Le costume que tu portes en ce moment, rendra peut-être moins sévère mademoiselle Marie Fontenay.

MARIE, troublée, mais souriant.

Je ne te comprends pas du tout, maman.

MADAME FONTENAY.

En tout cas, il ne faudrait pas m'en vouloir... On m'a mis... (riant) le couteau sur la gorge, et comme, après tout ta décision doit être respectée...

MARIE.

Mon Dieu, maman! tu me fais peur!

MADAME FONTENAY.

Enfant!... (Elle l'embrasse.)

MARIE, avec joie.

Ah! me voilà rassurée!

MADAME FONTENAY.

Marie, tu n'as pas encore pensé à te marier?

MARIE.

Non, maman... jamais.

MADAME FONTENAY.

Et... s'il se présentait pour toi un parti avantageux?

MARIE.

Ah! voilà ma peur qui me reprend!

MADAME FONTENAY, calme.

Voyons, ne faisons pas d'enfantillages, et écoute-moi... tu auras toujours, je le répète, la latitude de refuser.

MARIE.

Oui, mais en me disant cela, ton regard n'est déjà plus le même.

MADAME FONTENAY.

Ah ça! es-tu folle? et veux-tu me laisser parler?

MARIE, tremblante.

Oui, maman.

MADAME FONTENAY.

Je te le répète : s'il se présentait pour toi un parti avantageux, le refuserais-tu?

MARIE.

Mais, maman, pourquoi m'éloigner de toi?

MADAME FONTENAY.

Qui te parle de cela?

MARIE, l'entourant de ses bras.

Je ne veux pas te quitter.

MADAME FONTENAY.

Mais un jour ou l'autre, il le faudra bien. Vois ta sœur, elle se marie...

MARIE.

Oh! c'est bien différent! Elle aime quelqu'un, et je n'aime que toi.

MADAME FONTENAY, un peu plus sèchement.

Ce sont des mots, ton mari ne te défendrait pas de m'aimer.

MARIE.

Mais ce mari, puisque je n'aime personne, je ne l'aime donc pas.

MADAME FONTENAY.

Soit... Mais qui te dit que tu ne pourrais pas l'aimer un jour, puisque tu ne le connais pas?

MARIE, avec effroi.

Maman, je ne veux pas le connaître... je ne veux pas te quitter.

MADAME FONTENAY, très-froide.

Tu ne permets même pas que je le nomme.

MARIE, tremblante.

Dame! si tu le veux, maman...

MADAME FONTENAY.

Allons, voyons, ne tremble pas, je t'en prie... c'est ridicule.

MARIE.

Je ne tremble plus, maman.

MADAME FONTENAY.

Ce n'est pas un vieillard que je te propose, c'est un homme dont l'âge irait très-bien avec le tien, et qui est tout auss bien que monsieur George... dans son genre...

MARIE.

Ah! mon Dieu!...

MADAME FONTENAY.

Quoi?

MARIE.

C'est monsieur Fontenay... Antoine...

MADAME FONTENAY.

Eh bien, oui.

MARIE, avec effroi.

Oh! maman! maman! je t'en supplie! je t'en supplie!

MADAME FONTENAY.

Mais, enfin, qu'a-t-il donc de si effrayant?

MARIE, même jeu.

Oh! je ne sais pas... mais je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais.

MADAME FONTENAY, plus froidement encore.

C'est bien, Marie... c'est bien, remettez-vous, je vous en prie.

MARIE.

Oh! voilà que tu me dis vous, maintenant, et c'est à cause de ce monsieur Antoine!

MADAME FONTENAY.

C'est que je trouve que vous vous hâtez bien de le refuser.

MARIE, timidement.

C'est qu'aussi, maman, tu t'es bien hâtée de me l'offrir.

MADAME FONTENAY.

Ah! tu me donnes des leçons, Marie.

MARIE, à part.

Ce n'est pas Blanche que l'on aurait songé à marier ainsi.

MADAME FONTENAY.

Je croyais monsieur Antoine Fontenay capable de te rendre heureuse, tu en penses autrement, c'est bien. Ce mariage mettait fin à un procès qui doit, indubitablement, vous faire perdre un million, à ta sœur et à toi, tu ne veux pas que ce procès se termine à votre avantage à toutes deux, n'en parlons plus. (A Antoine qui a reparu.) * Monsieur Antoine, je me suis prêtée à vos désirs, j'ai parlé pour vous à mademoiselle Marie, mais j'ai une mauvaise nouvelle à vous donner. (Riant du bout des dents.) Nous sommes en plein Morvan, et mademoiselle Marie a tracé sa croix dans les cendres.

ANTOINE.

Comment, ma cousine? **

MARIE, très-bas.

Je désire ne pas me marier, monsieur. (Courant à sa mère, qui remonte.) Maman, maman, ne m'en veux pas.

* Antoine, Madame Fontenay, Marie.
** Antoine, Marie, Madame Fontenay.

MADAME FONTENAY, froidement en se dégageant.

Mais non, mais non. (Voyant entrer Claude.) Tiens, on vient voir si tu veux partir, n'est-ce pas, monsieur Claude?

CLAUDE.

Oui, madame, monsieur George et mademoiselle Blanche me suivent. (George et Blanche rentrent par la droite.—Justin paraît au fond, il est en costume de groom.)

SCÈNE IX

ANTOINE, MADAME FONTENAY, BLANCHE, GEORGE, MARIE, CLAUDE, JUSTIN au fond.

JUSTIN.

Monsieur le vicomte, les chevaux sont au bas de la terrasse.

GEORGE.

C'est bien. (A madame Fontenay.) Madame, quand vous voudrez donner le signal du départ...

MADAME FONTENAY.

Si je m'en croyais, je ne le donnerais jamais, car, je vous le répète, je ne vis pas pendant ces maudites promenades.

BLANCHE.

Ah! tu es peureuse. Si encore on me laissait monter le cheval de monsieur George.

MADAME FONTENAY.

Es-tu folle?

BLANCHE.

Mais celui qu'on m'a donné... (boudant) je viens de l'essayer, il dort tout debout.

MADAME FONTENAY, rassurée.

Vraiment?

BLANCHE.

Oui. (A part, en faisant siffler sa cravache.) Mais je saurai bien le réveiller.

MARIE, à Claude, bas.

On veut me marier à monsieur Antoine.

GEORGE, qui a entendu.

Hein ?

CLAUDE, bas.

Par exemple !

MARIE, bas.

Oh ! vous me défendrez, n'est-ce pas, monsieur Claude ?

CLAUDE, bas.

Oui.

GEORGE, à part.

Et moi, aussi.

ANTOINE, bas à Marie, d'un ton vexé. *

C'est votre dernier mot, cousine ?

MARIE.

C'est mon dernier mot, monsieur.

ANTOINE, de même.

Vous avez tort.

BLANCHE.

Allons !... partons ; viens, Marie.

MADAME FONTENAY, à Justin.

Les chevaux sont-ils bien sellés, Justin ?

JUSTIN.

Oh ! oui, madame... Je les ai sanglés ! sanglés !... Ah ! je ne voudrais pas être à leur place.

MADAME FONTENAY.

Je veux vous voir partir.

BLANCHE.

C'est cela... (Elle prend le bras de sa mère.)

MADAME FONTENAY, l'embrassant.

Ne fais pas d'imprudence ! (A George.) Vous veillerez bien sur elle, n'est-ce pas ?

GEORGE, appuyant.

Sur elles deux, oui madame. (Il offre son bras à Marie.)

MADAME FONTENAY.

Merci !... (On se salue avec Antoine et tous descendent l'escalier de la terrasse et disparaissent peu à peu... Antoine et Claude restent seuls.)

* Antoine, Marie, Blanche, Madame Fontenay, George, Claude.

SCÈNE X

ANTOINE, CLAUDE. (Claude va au fond, regarde la cavalcade s'éloigner et lui envoie un dernier adieu de la main... Pendant ce temps, Antoine, le chapeau rabattu sur les yeux, marche avec agitation.)

ANTOINE, à lui-même, d'un ton redevenu brutal.

Voyez-vous ça, mamz'elle la fiérotte!... C'est mon dernier mot... Nous verrons bien, si ce sera aussi le dernier de sa mère...Elle tient à son petit million, c'est-à-dire à mon petit million, ma tante. (Avec convoitise.) Un million!... ce n'est pas l'embarras, je suis pas mal bête, tout de même, moi, de payer si cher deux beaux yeux et... Eh bien, oui, mais c'est que ces deux yeux-là, je les vois sans cesse depuis cinq jours... Je ne dors plus, je ne mange plus, je ne bois plus... (Après un temps.) Pourquoi qu'elle me refuse, je vous le demande?... Je ne suis pas laid, je suis bel homme. Il y a quelque chose là-dessous; je le saurai.

CLAUDE, à lui-même.

Ils sont déjà loin, et madame les suit encore des yeux... (Se retournant.) Ah! monsieur Antoine est encore là.

ANTOINE.

J'ai mon idée!... Dites donc, monsieur Claude, mon garçon est allé avec la carriole faire une commission pour moi au village, je ne peux pas partir encore, et, en attendant que la voiture revienne, je voudrais bien causer un peu avec vous.

CLAUDE, froidement.

A vos ordres, monsieur.

ANTOINE.

Mais je vous avoue que la route m'a altéré, et que je goûterais volontiers le vin de ma tante.

CLAUDE.

Vous allez être servi, monsieur. (Il sonne.)

ANTOINE, à part.

Le vin le fera jaser.

CLAUDE, à un domestique.

Apportez ici des biscuits et...

ANTOINE.

Une bouteille de Pomard, mon garçon, je n'en bois pas d'autre, (Le Domestique sort et revient presque aussitôt avec ce qu'on lui a demandé. Ils s'asseyent à la table. D'un ton de bonhomme.) Ah! ma foi! monsieur Claude, j'ai bien espéré un moment que nous allions pouvoir devenir bons amis, et qu'il ne serait plus question de procédure entre nous... mais il n'y a pas eu moyen. (Versant.) Quoique ça, vous ne refuserez pas de trinquer avec moi, n'est-ce pas?

CLAUDE.

Pardon! mais je ne bois jamais de vin...

ANTOINE, contrarié.

Ah!... à votre aise; mais c'est égal, si l'on ne vous connaissait pas...

CLAUDE.

Eh bien?...

ANTOINE.

Eh bien, vous savez le dicton : « Tous les méchants sont buveurs d'eau, c'est bien prouvé par le déluge... » A votre santé! (Il boit.)

CLAUDE.

Je croyais, monsieur Antoine, que vous désiriez causer avec moi.

ANTOINE, riant.

Eh bien? Est-ce que nous ne causons pas?

CLAUDE.

Mais...

ANTOINE.

Il y a bien longtemps que vous êtes dans la maison de mon oncle, n'est-ce pas, monsieur Claude?

CLAUDE.

Il y a quatorze ans, monsieur.

ANTOINE.

C'est un joli bail; et à cette heure, vous êtes quasi plus parent de ma tante et de mes cousines, que moi-même.

CLAUDE.

On me traite en effet, monsieur, comme si j'avais l'honneur de faire partie de la famille.

ANTOINE.

J'entends... c'est-à-dire que l'on n'a guère de secrets pour vous. (Après s'être versé, lui offrant encore.) Décidément, vous ne voulez pas?...

CLAUDE, refusant.

Je vous remercie!...

ANTOINE, gaiement.

Vous avez dû recevoir souvent bien des petites confidences de vos jeunes élèves, n'est-ce pas?

CLAUDE.

C'est vrai, monsieur!...Elles n'ont jamais eu rien de caché pour moi; (appuyant) mademoiselle Marie, surtout.

ANTOINE, avec un mouvement de satisfaction.

Ah! surtout Marie? Eh bien, dites donc... (buvant) à la vôtre... dites donc, vous pouvez bien me confier ça à moi, un cousin... Est-ce que Marie...aimerait quelqu'un, hein?...

CLAUDE.

Non, monsieur, mademoiselle Marie n'aime personne.

ANTOINE.

Ah! après ça, les jeunes filles, ça ne dit jamais que ce que ça veut perdre.

CLAUDE.

Mademoiselle Marie n'est pas du nombre de ces filles-là.

ANTOINE, finement.

Oh! vous n'étiez pas toujours derrière elle, et les jeunesses c'est bien adroit.

CLAUDE, se levant.

Monsieur, vous offensez mademoiselle Marie!

ANTOINE.

Moi?... eh bien, pourquoi donc ça?... qu'est-ce qu'il y aurait de si étonnant qu'elle ait remarqué quelqu'un, quelque beau jeune homme comme monsieur George d'Espare, par exemple?

CLAUDE.

S'il en était ainsi, monsieur, mademoiselle Marie l'aurait dit à sa mère, et alors madame Fontenay n'aurait pas

pris la peine de plaider votre cause, comme elle a daigné le faire tout à l'heure.

ANTOINE, surpris.

Ah ! vous savez déjà !... En effet, je vois que l'on n'a pas de secrets pour vous... Et (se levant, avec insolence) c'est la petite cousine qui vous a déjà mis au courant, hein ?

CLAUDE, froidement.

C'est possible, monsieur.

ANTOINE.

Plaît-il ?... (Se remettant.) Du reste, la peine que ma tante a prise tout à l'heure pour plaider ma cause, comme vous dites, ne prouverait rien encore, car il pourrait bien se faire que la petite cousine ait fait choix d'un mari, et que sa mère veuille lui en donner un autre.

CLAUDE.

Je ne croirai jamais que madame Fontenay veuille sacrifier sa fille.

ANTOINE, brutalement.

La sacrifier ?... que voulez-vous dire par là, monsieur Claude ?

CLAUDE.

Rien de plus que ce que je dis, monsieur.

ANTOINE.

Mais vous m'offensez à votre tour !... Vous ne savez peut-être pas que j'ai été soldat ?

CLAUDE.

Eh bien, monsieur ?

ANTOINE.

Eh bien, eh bien... je trouve que vous le prenez bien haut, monsieur le professeur ! (Madame Fontenay paraît au fond. Marianne entre un instant après, venant de la droite.)

SCÈNE XI

MADAME FONTENAY, CLAUDE, ANTOINE.

MADAME FONTENAY.

Mon cher monsieur Claude, (Claude remonte) j'aperçois dans

le parc, du bas de la terrasse, un homme qui semble chercher le chemin du château, seriez-vous assez bon pour aller au-devant de lui ?

CLAUDE.

Oui, madame.... (Saluant.) Monsieur Antoine...

ANTOINE.

Monsieur Claude, je vous salue... (Claude sort par le fond. A part.) Ah ! tu me payeras ça quelque jour, mon petit professeur !

MARIANNE, entrant de la droite, à Antoine.

Monsieur, votre voiture est arrivée, elle est au bout de l'allée. (Elle passe et sort.)

ANTOINE.

Merci bien... (Il va prendre sur le piano son chapeau et sa canne.)* Allons, ma tante, je vous quitte, mais je n'ai pas encore renoncé à l'honneur d'être un jour, un peu plus que votre neveu.

MADAME FONTENAY.

Mon Dieu, monsieur Antoine, vous avez entendu la réponse de Marie.

ANTOINE.

Oh ! ça ne fait rien, ma tante, une mère a toujours sa volonté, et une fille bien élevée, comme la vôtre, ne doit pas en avoir, elle. Vous pouvez arranger ça, si vous le voulez... Ah dame ! il s'agit d'un million ! Vous n'avez qu'à vous baisser pour le prendre ; et ça vaut bien, que je crois, la peine qu'on se baisse... Au revoir, ma tante, au revoir. (Il va sortir, quand Claude reparaît, très-agité, et une lettre à la main.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, CLAUDE, puis JUSTIN, puis BLANCHE, ensuite GEORGE, MARIE.

CLAUDE, avec une grande émotion, mais à demi-voix.**

Ah ! madame ! cet homme... vous savez bien ?... il appor-

* Antoine, Madame Fontenay.

** Antoine, Madame Fontenay, Claude.

tait cette dépêche du télégraphe!... elle est de votre banquier.

MADAME FONTENAY, après avoir jeté les yeux sur le papier.

Ah!

CLAUDE, à demi-voix.

Ses craintes et les miennes n'étaient que trop fondées, vous le voyez, la compagnie est décidément déclarée en faillite.

MADAME FONTENAY, avec découragement.

Ah! quatre cent mille francs!

ANTOINE, qui s'était arrêté, à part.

Ah bah!... (s'avançant.) Vous perdez quatre cent mille francs?

MADAME FONTENAY.

Oui.

ANTOINE, bas.

Eh bien! mais... vous avez le moyen de couvrir cette perte-là, ma tante, vous savez?...

MADAME FONTENAY, à part.

Quatre cent mille francs!...

ANTOINE, à part.

Allons, allons! mes actions remontent... (Justin est arrivé en courant par le fond. Il est nu-tête et couvert de poussière.)

MADAME FONTENAY, en l'apercevant.

Justin! seul!... Où sont mes filles?

CLAUDE, à Justin.

Parle, mais parle donc! *

JUSTIN, d'une voix saccadée par la course qu'il vient de faire.

Figurez-vous (il se mouche) que nous étions arrivés à une demi-lieue d'ici... mademoiselle Blanche a désiré se reposer; je venais de mettre pied à terre, ainsi que monsieur George, lorsque... tout à coup, mademoiselle Blanche, qui, pendant toute la route, avait eu son idée, s'est élancée de son cheval sur celui de monsieur George... Le cadet, qui est déjà très-ombrageux, a été surpris, il est parti, comme un fou, dans la direction du château...

* Antoine, Madame Fontenay, Justin, Claude.

MADAME FONTENAY.

Mon Dieu!

JUSTIN.

Le cheval de mademoiselle Marie s'est emporté après lui... (Il pleure et se mouche.)

ANTOINE.

Que le diable te mouche!

JUSTIN.

Alors, monsieur George et moi, nous avons coupé, chacun de notre côté, par un chemin de traverse...

MADAME FONTENAY.

Eh bien?

JUSTIN, pleurant à chaudes larmes.

Eh bien! madame, pour ce qui est de moi, je n'ai pas pu les rattraper et je ne sais pas ce qu'elles sont devenues. (Il remonte, ainsi qu'Antoine.)

MADAME FONTENAY.

Oh! mais c'est horrible!... Courez, Antoine! courez! (Sanglotant.) Blanche! Blanche!

CLAUDE, à demi-voix.

Et Marie, madame, vous l'oubliez?

MADAME FONTENAY, comme folle.

C'est votre faute! * Pourquoi m'avez-vous dit l'autre jour ces paroles terribles : Les préférences maternelles portent parfois malheur? Il est arrivé malheur à Blanche. (Elle remonte et aperçoit Marie qui entre, soutenue par George et par Antoine. Courant à elle.) ** Marie! tu es blessée?

MARIE, d'une voix faible.

Oh! ce n'est rien, ma mère! (Justin pousse des gémissements.)

MADAME FONTENAY, reprenant toutes ses terreurs.

Eh bien! et Blanche? pourquoi ne vient-elle pas, mon Dieu? mais elle est donc morte?...

BLANCHE, accourant.

Mais non, maman!

* Claude, Madame Fontenay.
** George, Marie, Antoine, Madame Fontenay, Claude, Justin.

MADAME FONTENAY, avec un cri et comme folle de joie, la prenant dans ses bras.

Ah! la voilà! la voilà! (Elle la couvre de baisers.)

MARIE.

George, vous m'avez sauvée, merci!...

GEORGE.

Vous avez eu bien peur, n'est-ce pas?

MARIE.

Non, je vous savais là!

GEORGE.

Mon Dieu! mais vous pâlissez?

MARIE.

Oui... je n'y vois plus! le cœur me manque! Ma mère... ma mère... (Claude avance une chaise.)

MADAME FONTENAY.

Me voilà, Marie!

GEORGE.*

Elle est évanouie, madame; vos baisers arriveront trop tard!

JUSTIN, qui arrive avec un verre d'eau, à Antoine.

Ah! monsieur, sauvez les cristaux! je sens que je m'en vas...

ANTOINE, le poussant sur le canapé.

Eh bien! va-t'en!...

George, Marie, Madame Fontenay; derrière, Claude et Blanche; à droite, Antoine et Justin.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Huit jours après. — Une chambre à pans coupés. — Boudoir bien clos, grand feu dans l'âtre, à gauche; fleurs et rubans épars çà et là; tout le désordre qui accompagne une toilette de bal. Il fait nuit au dehors, le boudoir est éclairé par la lampe de la table et les candélabres de la cheminée à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

UNE FEMME DE CHAMBRE, MARIE, MARIANNE, BLANCHE, JULIETTE. (Blanche est debout devant une grande glace, à droite; elle est en toilette de bal, et donne un dernier coup d'œil à sa coiffure, tandis que Marianne finit de lui agrafer sa robe. — Marie, mise comme à l'acte précédent, est assise près de la table où est la lampe, et tient un livre dans lequel elle regarde sans voir; la femme de chambre arrange le feu. — Juliette, agenouillée devant sa maîtresse, finit d'attacher sa chaussure. — On entend, au dehors, le vent et la pluie.)

BLANCHE.

Décidément, Marie, tu ne viendras pas à ce bal?

MARIE.

Non... Je te le répète; je suis souffrante.

BLANCHE.

Mais, je le suis aussi... cette pluie et ce vent me font un mal!... Voyons, force-toi un peu... On ne saurait se présenter décemment au bal avant onze heures, et il est neuf heures à peine. Tu as plus de temps qu'il ne t'en faut pour t'habiller.

MARIE.

Non, vrai, Blanche... je préfère rester ici.

BLANCHE, à Marianne.

Il y a trois jours, n'est-ce pas, que monsieur George est parti pour Pierrefonds?

MARIANNE.

Oui, mademoiselle, car c'était cinq jours après l'accident.

MARIE.

Et, ne devait-il pas être de retour aujourd'hui ?

MARIANNE.

Pardonnez-moi, mademoiselle.

BLANCHE, agitée.

Alors, comment se fait-il?...

MARIANNE.

Je ne sais pas, mademoiselle. C'est peut-être que monsieur le comte, son père, irait plus mal...

BLANCHE, de même.

Tu es consolante.

MARIANNE.

Dame! mademoiselle...

BLANCHE, se dégageant de ses mains.

Dieu! que tu es maladroite! tu me piques... Tu veux toujours te mêler de ce que tu ne sais pas faire!... (Juliette achève d'agrafer la robe. Marianne s'éloigne sans rien dire.— Blanche, de plus en plus énervée, à Juliette. La Femme de chambre, après avoir fini d'arranger le feu, s'est mise à ramasser tous les objets épars dans le boudoir.) Eh bien ! Est-ce que vous n'entendez pas qu'on sonne?...

JULIETTE.

Où donc, mademoiselle?

BLANCHE.

A la porte d'en bas, je suppose.

JULIETTE.

Je n'ai rien entendu, mademoiselle.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ni moi.

MARIANNE.

Ni moi.

MARIE.

On n'a pas sonné, Blanche.

BLANCHE, toujours énervée.

Les oreilles me tintent, sans doute... (Elle va à la cheminée, et se chauffe les pieds. Jetant un coup d'œil sur les vitres de la fenêtre.) Le ciel a ouvert toutes ses cataractes, à ce qu'il paraît.

MARIANNE.

C'est que voilà quinze jours que ça dure!

JULIETTE.

Et c'est bien malheureux, car toute la campagne est inondée... les ruisseaux sont larges comme des rivières, et... (A Marie.) Vous savez bien, mademoiselle, le lac où vous avez été cueillir des fleurs pour la fête de madame? eh bien! il a tellement grossi que, l'autre soir, une des chèvres du petit Jacques y est tombée, en croyant suivre la route, et s'y est noyée.

MARIE, avec chagrin.

Ah!

BLANCHE, effrayée.

Ah! mon Dieu!... Mais monsieur George est forcé de suivre cette route-là, en quittant le chemin de fer, et si... dans cette obscurité...

MARIE.

C'est vrai!...

JULIETTE.

Oh! rassurez-vous, mesdemoiselles... Monsieur George n'est pas un enfant et, d'ailleurs, Pierre est allé au-devant de lui avec la voiture... et Pierre connaît le pays...

MARIANNE.

Certainement.

BLANCHE.

Oh! c'est égal! je voudrais être à demain. J'ai la mort dans l'âme ce soir... Il me semble qu'un malheur plane au-dessus de ma tête. (A ces mots, Marie a tressailli et regardé sa sœur. Juliette et la Femme de chambre sont parties, Marianne achève de ranger.)

BLANCHE, bas à Marie en s'asseyant près d'elle.*

Tu ne sais pas, Marie, ce que j'ai dit à ma mère? Eh bien, c'est qu'il me semble que George m'aime moins de jour en

* Marianne, Blanche, Marie.

jour. (Marie se détourne un peu.) Non, il n'est plus le même qu'autrefois... Quand nous sommes seuls ensemble, il est agité, presque impatient... il semble toujours qu'il ait hâte de voir interrompre notre tête-à-tête. Est-ce que tu n'as rien remarqué, toi?

MARIE, d'une voix troublée.

Moi? non.

BLANCHE, avec effroi.

Mon Dieu! s'il en aimait une autre?

MARIE, même jeu.

Mais tu es folle, Blanche!

BLANCHE.

Non, mais je crois que je le deviendrais s'il en était ainsi. (Avec passion.) Car c'est surtout depuis que je songe qu'il pourrait ne plus m'aimer, que je sens à quel point, moi, je l'aime... Oh! oui, vois-tu, j'en deviendrais folle ou j'en mourrais...

MARIE, la prenant dans ses bras.

Veux-tu bien te taire!

BLANCHE, à demi-voix.

Petite sœur, si tu voulais?...

MARIE.

Quoi?

BLANCHE.

Sans en avoir l'air, tu pourrais savoir ce qui se passe en lui... S'il a des tourments, des chagrins, qu'il te les dise, qu'il nous les confie, mais qu'il ne me laisse pas croire qu'il m'oublie, qu'il veut m'abandonner, car je souffre trop.

MARIE, émue.

Blanche!

BLANCHE.

Tiens, sais-tu ce qu'il faut faire? S'il revient ce soir, comme il sera trop fatigué pour nous accompagner au bal, et puisque toi-même tu restes ici, tu pourras te trouver seule avec lui, et...

MARIE, avec un mouvement d'effroi.

Non. (Se remettant.) Notre mère ne serait pas contente s'il n'allait pas avec vous... et... il faut qu'il y aille... (S'efforçant de sourire.) Trop fatigué, dis-tu?... lui, un soldat!...

BLANCHE.

Mais c'eût été une occasion pour toi de faire ce que je te demande... Tu aurais eu tout le temps de savoir la vérité, et...

MARIE, très-émue, se levant.

Non... ce n'est pas possible, Blanche, pour... pour ce soir... Demain... un autre jour.

BLANCHE, la regardant.

Mais qu'est-ce que tu as donc? (Elle se lève.)

MARIE, très-agitée.

Je n'ai rien; seulement... tu dois bien comprendre... si j'allais, comme cela... tout de suite... il pourrait se douter...

BLANCHE.

Tu as peut-être raison; mais si tu venais avec nous au bal, et si George était encore avec moi aussi... distrait, aussi... indifférent qu'il l'est depuis quelque temps, tu aurais une occasion toute naturelle, en dansant ou en valsant avec lui...

MARIE, même jeu.

Y penses-tu?... au milieu d'un bal... devant tant de monde...

BLANCHE.

Tu me refuses?... Je parie... oui... (très-agitée) je parie que c'est parce que tu as fait les mêmes remarques que moi... et parce que tu trembles d'apprendre de sa bouche même...

MARIE, très-embarrassée.

Blanche, calme-toi, je t'en prie. Tu te rendras malade.

BLANCHE.

Ah! ça m'est bien égal.... Dis-moi que je me trompe... Marie, dis-moi que tu es sûre que George m'aime toujours, ou du moins que tu ne partages pas mes craintes... (Très-agitée. Jure-le-moi, Marie, jure-le-moi sur notre mère!...

MARIE, éperdue.

Blanche!... (Blanche est suspendue aux lèvres de Marie. — Plusieurs coups de cloche retentissent au loin.)

MARIANNE, qui, pendant tout ce qui précède, était occupée à un travail de couture.

On sonne à la grille du parc.

MARIE, remontant vivement.

C'est monsieur George, sans doute.

MARIANNE, qui a ouvert la fenêtre et qui regarde dans le parc.

Oui, oui, je vois deux lanternes qui courent dans la nuit; je reconnais la voiture.

MARIE, à part, avec effroi.

Le voilà!...

BLANCHE.

Va vite, Marianne... descends par le petit escalier, c'est plus court pour aller dans le parc. (Elle montre une porte à gauche.) Tiens, prends une lampe, sa clarté guidera Pierre de ce côté, j'ai hâte de voir monsieur George. Va, va. (Marianne prend la lampe et sort par la gauche. — Mettant la main de Marie sur son cœur.) Tiens, sens comme mon cœur bat... Il me semble que George ne revient ici que pour me dire adieu.

MARIE.

Encore une fois, calme-toi, Blanche.

BLANCHE, écoutant.

Ah! la voiture approche... elle s'arrête! on abaisse le marchepied, dans une minute George sera ici... (Marie fait un mouvement comme pour se retirer; Blanche la retient.) Reste, reste, je t'en prie!

MARIANNE, rentrant avec la lampe.

Voilà monsieur George! (George paraît, il donne son manteau à Marianne.) Je vais prévenir madame. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE II

GEORGE, MARIE, BLANCHE.

BLANCHE.

Et votre père, monsieur George?

GEORGE.

Toujours bien souffrant, mademoiselle. (Regardant la toilette de Marie.) Vous n'allez donc pas au bal?

MARIE.

Non, monsieur!

GEORGE.

Est-ce que vous vous ressentez encore de votre accident?

MARIE.

Non, monsieur.

GEORGE, désappointé.

Ah!

BLANCHE, timidement.

Vous ne me faites pas compliment de ma toilette, monsieur, est-ce qu'elle n'est pas de votre goût?

GEORGE.

Pardonnez-moi, au contraire. (Pendant tout ce qui suit, Marie cherche sans cesse à éviter le regard de George, qui s'arrête obstinément sur elle.)*

BLANCHE.

Pourrez-vous nous accompagner au bal, monsieur George?

GEORGE, cérémonieusement.

Ne suis-je pas à vos ordres, mademoiselle?

BLANCHE, avec chagrin.

Des ordres? Mais je ne vous en donne pas, c'est seulement une prière que je vous adresse.

GEORGE.

Ah! que dites-vous? (Blanche, sans lui répondre, se détourne.) Je vous demanderai, tout à l'heure, dix minutes pour changer de toilette, et... (Bas à Marie.) Venez au bal, je vous en prie! (Marie fait un mouvement d'effroi en regardant du côté de Blanche et s'éloigne rapidement de George.)

GEORGE, à Blanche.

Est-ce que... Claude va avec vous, mademoiselle?

BLANCHE.

Oui. (Appuyant.) Par conséquent, comme je le pensais bien, vous avez besoin de repos; ne vous gênez pas...

* Marie, George, Blanche.

GEORGE, vivement, pour accepter.

Mais, je vous avoue... (S'arrêtant sur un geste suppliant de Marie, et changeant de ton.) Je dois, je tiens à être votre cavalier, ma chère Blanche; et, certes, mon bonheur fera bien des jaloux ce soir... car vous serez, assurément, la reine du bal!

BLANCHE, qui le regardait dans les yeux, à part et avec douleur.

Je ne me trompais pas; il ne m'aime plus!

GEORGE, à Marie.

N'est-il pas vrai, mademoiselle? (Vivement et bas.) Votre mère ne vous a-t-elle pas reparlé de monsieur Antoine?

MARIE, bas.

Non; mais laissez-moi, je vous en prie. (Elle s'éloigne encore.)

MARIANNE, rentrant.

Madame est prévenue de votre retour, monsieur; elle va venir ici... (A Marie.) Mademoiselle, votre mère aurait besoin de vous...

MARIE, vivement.

Bien! j'y vais, Marianne. (Saluant.) Monsieur...

GEORGE.

Elle s'en va!

SCÈNE III

MARIANNE, GEORGE, BLANCHE. (George a suivi Marie des yeux; Blanche le regarde en dessous, tout en mettant ses gants, pour se donner une contenance.)

MARIANNE.

Vous avez eu un bien mauvais temps pour votre voyage, monsieur George?

GEORGE, distrait.

Oui, Marianne, en effet.

MARIANNE.

Croiriez-vous que mademoiselle Blanche tremblait tout à l'heure pour vous?

GEORGE, de même.

Comment! pourquoi?

MARIANNE.

Ah! dame, parce que la nuit est noire, et que vous deviez passer auprès du lac qui est débordé...

GEORGE, à Blanche.

Vous êtes bonne! (A part.) Voilà, toujours la même chose! maintenant, je ne trouve plus rien à lui dire...

BLANCHE, à part.

Déjà sa pensée est ailleurs. (Marianne se dispose à sortir.)

GEORGE, vivement.

Restez donc, Marianne, asseyez-vous.

BLANCHE, s'asseyant, après un moment de silence.

Monsieur George, vous n'avez rien à me raconter de votre voyage? (Marianne s'est assise près du feu et, peu à peu, s'assoupit.)

GEORGE, cherchant à secouer sa préoccupation.

Mon Dieu! non, si ce n'est ce que m'a raconté en venant votre cocher, au sujet de monsieur Antoine. Il paraît que, depuis sa dernière visite, sa sauvage nature, qui s'était assoupie un instant, s'est réveillée tout à coup, et qu'il ne se passe pas de jour où il ne soit mêlé à quelque bagarre. Ah! c'est un singulier cousin que vous avez là!...

BLANCHE, avec reproche.

Il ne faut pas m'en vouloir, George, de ce que monsieur Antoine est de notre famille...

GEORGE, vivement.

Oh! Blanche!... c'est vrai, j'ai eu tort de vous parler de lui... Pardon!... (Il lui prend la main avec tendresse.)

BLANCHE, heureuse.

Oh! je vous pardonne!...

GEORGE.

Je vous remercie. (Il quitte la main de Blanche et retombe dans sa rêverie.)

BLANCHE, à part.

Il y a huit jours, il disait : Je vous aime!...

GEORGE, regardant Marianne.

Est-ce qu'elle va s'endormir? (A Blanche.) Que faisiez-vous hier, à cette heure?

BLANCHE, avec découragement.

Je ne me le rappelle pas...

GEORGE, qui cherche toujours à cacher son embarras, et qui parle haut parfois pour réveiller Marianne.

Ah! c'est une question que je me suis souvent adressée quand je pensais à ceux qui étaient loin de moi : Que font-ils à cette heure? Cette préoccupation m'avait donné l'idée, quand j'étais en Crimée, de faire mon journal, jour par jour, heure par heure; un de mes cousins, selon nos conventions, faisait de même le sien ici; et, pendant ma convalescence, en mettant en regard de mes notes celles que mon cousin m'avait envoyées, j'ai trouvé des résultats assez singuliers. La vie est ainsi faite! c'est très-drôle! (Avec une légèreté qu'il veut tâcher de rendre gaie.) Pour la journée d'Inkermann, par exemple, 5 novembre 1854, voici ce que j'avais trouvé : A quatre heures du matin, comme toutes les cloches de Sébastopol sonnaient le signal du combat, mon cousin sortait de son cercle, où il avait perdu une dizaine de mille francs, et il se mettait au lit dans son petit hôtel de la Chaussée-d'Antin, juste à l'heure où une colonne russe, que l'on n'avait pas aperçue dans le brouillard, venait interrompre notre sommeil à grands coups de baïonnette. Mondit cousin donnait un fin déjeuner à une douzaine de fils de famille, juste à l'heure où l'on nous apportait à grand'peine, au milieu même d'un engagement furieux, quelques morceaux de biscuits que nous déchirions, en même temps que la cartouche, avec des dents longues... de vingt-quatre heures. Et...

BLANCHE, avec impatience, l'interrompant.

C'est très-philosophique! (Appuyant.) Très-significatif surtout! (Avec une intention marquée.) Et je regrette bien, monsieur George, que vous ne m'ayez pas raconté cela il y a un an. (Elle va à la cheminée.) *

GEORGE, étonné.

Comment?

BLANCHE, à part.

Oh! je voudrais pleurer. (Haut.) Tiens, Marianne s'est endormie.

* Blanche, Marianne, George.

GEORGE, riant.

Cela aussi est très-significatif.

BLANCHE.

Les récits de batailles ne l'amusent peut-être pas... (Elle l'embrasse.)

GEORGE.

Vous l'aimez bien, Marianne, n'est-ce pas?

BLANCHE, tristement.

Oui... et elle aussi, m'aime bien!... Et cependant, tout à l'heure, j'ai été méchante avec elle.., (Avec une triste ironie.) On fait, généralement, trop bon marché des gens qui vous aiment. (Elle embrasse de nouveau Marianne, qui se réveille.)

MARIANNE, étonnée.

C'est vous, mademoiselle?

BLANCHE.

Oui.

MARIANNE, riant.

Je rêvais de vous, de votre mariage... Ah! c'était un joli rêve!...

BLANCHE, à part.

Un joli rêve, oui... et qui vient de finir.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME FONTENAY. Elle est en toilette de bal.

MADAME FONTENAY, entrant de la droite.

Bonsoir, monsieur George. (A Marianne.) Marianne, il faut dire qu'on attèle pour dix heures et demie.

MARIANNE.

Oui, madame. (Elle sort par le fond.)

BLANCHE, bas, à madame Fontenay.*

Maman, je l'avais bien deviné, George ne m'aime plus!... Pourquoi? Que lui ai-je fait?...

MADAME FONTENAY, l'embrassant.

Prends garde!... (Haut.) Mon enfant, tu es horriblement

* Blanche, Madame Fontenay, George.

coiffée... Va donc retrouver ta sœur, dans ma chambre, tu la prieras de replacer ta couronne... (Bas.) Va, va !

BLANCHE.

J'y vais, maman.

GEORGE.

Mademoiselle Blanche, ne vous inquiétez pas de moi, je ne me ferai pas attendre ; je vais m'habiller... (A madame Fontenay.) Vous permettez ?... (Elle lui fait signe de rester.)

SCÈNE V

MADAME FONTENAY, GEORGE.

MADAME FONTENAY, après un moment de silence, avec effort.

Monsieur le vicomte, le moment est venu, pour moi, de vous faire confidence entière d'un changement de fortune, que j'ai tenu secret jusqu'ici pour tout le monde, comme vous le voyez... (elle montre sa toilette) puisque je vais au bal ! Et cela, parce que je voulais être bien sûre que le malheur qui vient de m'atteindre était sans remède...

GEORGE.

Vous m'effrayez, madame !

MADAME FONTENAY.

Eh bien ! toute illusion serait inutile à cette heure... Les craintes que l'on me manifestait, et que, par malheur, je ne partageais pas, se sont complétement réalisées... Et comme, à cette heure, je ne puis plus donner que cent mille francs, au lieu de trois cent mille, à chacune de mes filles... je viens à vous, monsieur George, pour vous rendre votre parole...

GEORGE, avec étonnement.

Madame, excusez-moi, mais la surprise... Cette nouvelle si inattendue, et que vous m'apprenez ainsi tout à coup...

MADAME FONTENAY, avec joie.

Vous ne saviez rien, monsieur George ?...

GEORGE.

Non, madame, je vous le jure.

MADAME FONTENAY.

Ah! (Lui tendant la main.) Tant mieux!...

GEORGE.

Que signifie?... Expliquez-vous, madame...

MADAME FONTENAY, souriant.

Non, ce n'est pas la peine.

GEORGE.

Au contraire, parlez, je vous en prie...

MADAME FONTENAY.

Eh bien, pardonnez-moi, monsieur George, mais il m'avait semblé qu'un changement s'était opéré en vous, depuis huit jours, vis-à-vis de ma fille, de Blanche, et je vous avouerai que... j'avais cru...

GEORGE.

Achevez.

MADAME FONTENAY.

Je ne vous accusais pas, précisément, mais je pensais que, prévoyant les obstacles que vous rencontreriez peut-être dans votre famille, à propos de ma nouvelle position, vous désiriez vous délier peu à peu de vos engagements... Enfin, pardon encore une fois, monsieur George, mais si tout à l'heure je vous ai offert de vous rendre votre parole, c'est que je croyais que vous n'osiez pas me la redemander.

GEORGE.

Oh! madame, vous me méconnaissiez!

MADAME FONTENAY.

Je le crois.

GEORGE.

J'ignorais tout! je vous le jure... et eussé-je connu toute la vérité, que ce n'eût pas encore été une raison pour... Jamais! non, jamais une misérable question d'intérêt n'aurait pu me faire trahir mes sentiments; et si, à cette heure... mon amour pouvait... chanceler...

MADAME FONTENAY.

Comment?

GEORGE, perdant peu à peu la tête.

Non... je veux dire... si... je venais... à renoncer pour un

autre bonheur... au bonheur qui m'était... promis... ce serait du moins par...

MADAME FONTENAY.

Si vous veniez à renoncer!... (A part.) Ah! mon Dieu! est-ce que Blanche avait raison?... (Haut.) Pardon, monsieur George, je ne vous comprends pas; il y a dans vos discours et jusque dans le son de votre voix quelque chose que je ne puis m'expliquer... Vous ne me répondez pas?... vous ne me dites pas... enfin, vous ne me dites pas ce que je voudrais vous entendre dire.

GEORGE.

Madame, je... (A part.) Je ne peux pourtant pas lui dire...

MADAME FONTENAY.

Voyons, monsieur, vous renoncez à m'appeler votre mère?

GEORGE, vivement.

Oh! non, madame!

MADAME FONTENAY.

Vos sentiments sont-ils encore les mêmes à l'égard de... (Ne pouvant plus se contenir.) Oh! mais, monsieur, dites-moi donc enfin si vous aimez toujours Blanche?

GEORGE, la tête perdue.

Si... je l'aime toujours?...

MADAME FONTENAY.

Oh! répondez, monsieur, je vous l'ordonne! car il y va du bonheur de ma fille!

GEORGE.

Eh bien, madame... (Apercevant Claude.) Quelqu'un!.. (A part.) Ah! ma foi!... j'aime mieux cela!

CLAUDE. (Il est habillé pour le bal.)

Madame, vos ordres ont été exécutés... la voiture sera prête pour dix heures et demie.

MADAME FONTENAY.

Merci, monsieur Claude... (Bas à George.) Monsieur, je vous fais grâce pour l'instant d'un aveu qui devrait vous coûter moins... Cependant, après tout ce que je vous ai dit, demain j'attendrai votre réponse.

GEORGE.

Oui, oui, demain.

MADAME FONTENAY.

A demain donc, monsieur.

SCÈNE VI

CLAUDE, MADAME FONTENAY, puis MARIANNE.

MADAME FONTENAY, tombant sur le canapé.

Oh! j'étais à bout de forces!

CLAUDE.

Mon Dieu, madame!... comme vous êtes pâle!... Qu'y a-t-il?

MADAME FONTENAY.

Il y a... il y a que le malheur est entré dans cette maison!... (Avec une voix fiévreuse.) Monsieur de Spare songe à se dégager... il s'en est défendu, du moins il a voulu s'en défendre... Il m'a dit... Ah! je ne sais plus ce qu'il m'a dit... (Elle se lève.) Je n'y ai rien compris, cet homme-là me fait perdre la tête!... * Enfin, il ne veut plus épouser Blanche, ceci est bien clair pour moi... Et Blanche qui ne vit plus que pour lui!... Oh! je m'en suis bien aperçue, allez, j'en ai bien souffert déjà... Enfin, elle l'aime, elle l'adore!... et si elle ne l'épousait pas!... Oh! je ne veux même pas penser à cela!... (Très-agitée.) Oh! ces hommes!... pour une poignée d'or à ajouter à tout l'or qu'ils possèdent déjà... car, en dépit de toutes ces belles phrases, il est bien aisé de deviner... n'est-ce pas l'histoire éternelle?... (Avec résolution.) Eh bien, il les aura ses... combien?... ses trois cent mille francs?... il les aura, après tout, je puis les lui donner.

CLAUDE.

Mais, madame, c'est tout ce qu'il vous reste. Comment ferez-vous pour...

MADAME FONTENAY.

Mais ce château?...

* Madame Fontenay, Claude.

CLAUDE.

Vous n'en trouverez pas le quart de ce qu'il vaut, et d'ailleurs, n'avez-vous pas juré à monsieur Fontenay de...

MADAME FONTENAY.

Oui, vous avez raison... Et bien, je vendrai mes diamants pour vivre...

CLAUDE.

Mais... et Marie?

MADAME FONTENAY.

Ah! oui... Marie... (Au comble de l'agitation.) Mais, alors, qu'est-ce que vous voulez que je fasse?

MARIANNE, entrant du fond. *

Oh! madame, vous ne savez pas ce qui arrive? monsieur Antoine...

MADAME FONTENAY, à part, frappée d'une idée.

Antoine!

CLAUDE.

A cette heure?...

MARIANNE.

Il vient de la Rochepot, où il s'est attardé; et comme il a encore loin, et qu'il dit comme ça que les chemins ne sont pas sûrs, il demande si madame veut bien lui accorder l'hospitalité pour cette nuit.

MADAME FONTENAY, qui réfléchissait.

Oui, oui, c'est cela... (A Marianne.) Amenez monsieur Antoine ici... (A Claude.) Vous le recevrez... (A Marianne.) Où est Marie?

MARIANNE.

Dans votre chambre, madame, avec sa sœur.

MADAME FONTENAY.

C'est bien!... (Marianne sort par le fond.)

MADAME FONTENAY, à part.

Elle seule peut nous sauver... (Elle va sortir.)

CLAUDE, inquiet, se plaçant sur son passage.

Madame, je crois avoir deviné votre pensée... Vous voulez?...

* Madame Fontenay, Marianne, Claude.

MADAME FONTENAY.

Je veux parler à Marie, la supplier d'avoir pitié de sa sœur, de moi-même...

CLAUDE, avec feu.

Mais qui donc aura pitié d'elle, madame? car, vous le savez bien, mademoiselle Marie n'aimera jamais l'homme que vous dites. Vous allez donc lui demander de consentir au malheur de sa vie entière?

MADAME FONTENAY, avec impatience.

Eh! vous savez bien que je ne veux pas la contraindre...

CLAUDE.

Non; seulement, à votre insu, comme toujours quand il s'agit d'elle, alors même que vos lèvres prieront, votre regard ordonnera.

MADAME FONTENAY, toujours à sa pensée pour Blanche : — à Claude qu'elle écoute à peine.

Non, non... (A part.) C'est monsieur George, tout à l'heure, dont le cœur démentait ce que disait la bouche.

CLAUDE.

Et alors, la pauvre petite obéira, par respect, par crainte!...

MADAME FONTENAY.

Non, encore une fois, je ne l'entend spas ainsi; vous direz tout ce que vous voudrez, mais je ne veux pas que Blanche devienne folle. J'entends monsieur Antoine!... adieu.

CLAUDE.

Madame!...

MADAME FONTENAY.

A tout à l'heure.

SCÈNE VII

CLAUDE, puis ANTOINE, conduit par MARIANNE.

CLAUDE, avec passion.

Oh! Marie!... ta mère t'abandonne, mais je te reste moi...

(Marianne paraît, suivie d'Antoine.— Antoine est à peu près vêtu comme au premier acte, il a repris ses allures brutales.) *

* Antoine, Marianne, Claude.

MARIANNE.

Entrez, monsieur Antoine, entrez...

ANTOINE.

Merci.

MARIANNE, à Antoine.

Attendez ici un instant, chauffez-vous, monsieur, je vais vous faire préparer une chambre.

ANTOINE.

Bon. (Marianne sort.)

ANTOINE, regardant autour de lui.

Dans quelle partie du château suis-je donc? (Regardant la porte par laquelle il est venu.) Je ne suis jamais entré ici par la route. (Il dépose son chapeau sur la table et aperçoit un mantelet... le prenant.) Est-ce que je suis chez... chez mademoiselle Marie? Voilà un mantelet qu'elle portait la première fois que je l'ai revue. Ah! que t'es bête! Imbécile! va. (Antoine est devenu rêveur. Il va à la cheminée et se verse un grand verre d'eau qu'il avale d'un trait.— Avec un rire forcé.) Voilà que je sais ce que c'est que la fièvre maintenant, c'est drôle!... Je croyais qu'elle n'avait été inventée que pour les Parisiens. (Il s'assoit devant la cheminée... après un temps... avec ironie, et comme se répondant à lui-même.) Ah! c'est trop fort! (Tout en tisonnant, il fredonne à demi-voix une bourrée.

Il est amoureux,
Mon petiot frère,
Il est amoureux,
Le petiot gueux!

(Avec un mouvement de colère.) Imbécile! (Se levant brusquement, et changeant de ton.) Ah Bah!... après moi, la fin du monde. (Voyant Claude.) Tiens!... c'est triste dans votre château... J'aime mieux mes fermes, il s'y fait plus de bruit. (Riant tout à coup et à lui-même.) Je les ai bien rossés tout de même. (Claude ne l'écoute pas. — Comme si Claude l'interrogeait.) Ah! des mauvais gas qui me cherchaient des raisons à la Rochepot, j'en ai quasi assommé trois... c'est ce qui m'a retardé; et comme je sais qu'ils auraient été capables de me suivre et de se mettre une douzaine après moi pour se revenger sur mes écus... c'est pour ça que je suis venu; au moins demain, il fera jour, et...

CLAUDE, qui a pris une détermination, s'est approché d'Antoine.

Monsieur Antoine, je voudrais vous parler.

ANTOINE.

De quoi?...

CLAUDE.

De... mademoiselle Marie.

ANTOINE.

Ah!

CLAUDE.

Et de sa sœur... Je voudrais... je... ah! tenez, monsieur Antoine, je vais tout vous dire en deux mots, j'aime mieux ça.

ANTOINE.

Moi aussi.

CLAUDE.

Vous êtes un honnête homme...

ANTOINE, à part.

Il a besoin de moi.

CLAUDE, achevant.

Vous me comprendrez.

ANTOINE.

Ça m'étonnerait, car l'autre jour, nous ne nous sommes guère entendus, monsieur Claude, je m'en souviens bien.

CLAUDE.

Oubliez-le, monsieur Antoine, et écoutez-moi... Une fois déjà madame Fontenay a fait un appel à votre loyauté à propos de ce procès... vous savez?

ANTOINE.

Oui, oui, je sais.

CLAUDE.

Vous avez repoussé, d'abord, tout arrangement, et le premier mouvement passé, vous êtes venu de vous-même...

ANTOINE.

En proposer un autre, et on l'a refusé.

CLAUDE.

Eh bien, ce même arrangement, je viens vous supplier

de le refuser à votre tour, maintenant que l'on voudrait bien l'accepter peut-être.

ANTOINE, avec un brusque mouvement de joie.

Qu'est-ce que vous dites? Marie .. consentirait?

CLAUDE.

Marie?... non, monsieur, mais sa mère, qui, cédant à la nécessité...

ANTOINE.

Ah! nous y voilà!... Elle y vient donc!... Eh ben, mais je suis toujours dans les mêmes intentions. Ce que j'ai offert déjà, je l'offre encore.

CLAUDE.

Mais vous ne me comprenez pas, monsieur Antoine.

ANTOINE.

Comment?

CLAUDE.

Ce que je vous demande, c'est justement de ne pas faire de mademoiselle Marie une victime; c'est de ne pas profiter d'un consentement que sa mère va lui arracher peut-être...

ANTOINE, d'un air moqueur.

Oui da?... c'est-à-dire que vous voulez que je repousse la main de mademoiselle Marie, si cette main se pose dans la mienne?... Mais non, mais non, pas si bête!

CLAUDE, se contenant.

Mais, monsieur, cette main, songez-y donc, ne se posera pas d'elle-même dans la vôtre... on l'y placera de force.

ANTOINE.

Eh bien, plus tard, elle y restera peut-être de bonne volonté.

CLAUDE, vivement.

Ne l'espérez pas.

ANTOINE.

Ça, c'est mon affaire, monsieur Claude Parisot.

CLAUDE.

Voyons, monsieur Antoine, il y a si peu de temps que vous avez revu mademoiselle Marie... vous ne pouvez pas l'aimer d'un bien grand amour.

ANTOINE.

Moi?... Ah! tenez, monsieur Claude, puisque Marie n'a pas de secrets pour vous, je n'en aurai pas non plus. Je vous dirai donc que je ne sais pas comment je l'aime, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne bats plus que d'une aile depuis que je sais qu'elle ne m'aime pas... Enfin, je ne sais pas si mon amour est un amour comme un autre, mais ce que je sais bien toujours, c'est que, si on me la donne, je la prends... Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

CLAUDE, éclatant.

Eh bien, eh bien! je dis, moi, que vous ne la prendrez pas.

ANTOINE.

Ah ça, mon petit professeur! est-ce que je vous trouverai encore longtemps comme ça dans mes jambes?... Savez-vous bien qu'un de ces jours vous vous ferez marcher sur les pattes?... (Claude hausse les épaules.) Et puis... (passant devant lui) qu'est-ce que vous venez donc m'ennuyer* avec vos phrases de sacrifice par-ci? de victime par-là?... ne dirait-on pas... Après tout, elle est donc bien difficile, la petite cousine?... (Avec une moquerie brutale.) Est-ce parce qu'on l'a surnommée, dans le pays, la petite Cendrillon, qu'elle croit que, comme Cendrillon, elle épousera un prince?

CLAUDE, avec colère.

Non, monsieur Antoine, mademoiselle Marie n'a pas l'ambition d'épouser un prince, mais elle ne voudrait pas non plus lier sa destinée à celle d'un homme qui ne saurait lui inspirer ni amour, ni respect!...

ANTOINE.

Eh ben! en voilà un insolent!... Ah ça! mais, au fait, pourquoi donc vous mêlez-vous de ça, vous? Est-ce que vous êtes le tuteur de Marie? est-ce que vous êtes son frère, son parent?... Eh! non, vous n'êtes rien du tout. De quel droit vous mêlez-vous donc de ce qui la regarde?... (Avec une gaieté brutale.) Est-ce que vous êtes son promis, son amant?...

CLAUDE, s'élançant.

Qu'est-ce que vous avez dit?

* Claude, Antoine.

ANTOINE, d'un air goguenard.

En tout cas, elle a mauvais goût. Monsieur Claude Parisot! l'amant de mademoiselle Marie!

CLAUDE, avec un cri d'indignation.

Oh! (Il s'élance sur Antoine, qui le repousse d'un coup de coude en riant.) Oh! vous vous battrez!

ANTOINE.

Je te battrai.

CLAUDE, toujours à demi-voix.

Ah! vous avez osé toucher à la pureté de mademoiselle Marie!... Vous vous battrez, n'est-ce pas? Oh! mais, dites-moi donc que vous vous battrez!...

ANTOINE, riant plus fort.

Je vous jetterai par la fenêtre! Voilà tout ce que je puis faire pour vous.

CLAUDE.

Eh bien! je dirai partout que monsieur Antoine Fontenay, qui a été soldat, a eu peur de Claude.

ANTOINE.

Hein?

CLAUDE.

Je dirai que vous êtes un lâche!

ANTOINE, sérieusement.

Ah! tout beau, là! monsieur le roquet... Vous voulez une leçon, on vous la donnera...

CLAUDE.

Soit!

ANTOINE.

Quand je le disais, que vous finiriez par vous faire écraser les pattes!...

MARIANNE, paraissant au fond.

Monsieur Antoine, votre chambre est prête.

ANTOINE, bas, à Claude, raillant.

Comment nous battrons-nous, mon petit professeur?... A coups d'encrier, ou à coups de dictionnaires?...

CLAUDE.

A coups d'épée, monsieur; vous qui avez été soldat...

ANTOINE.

Où ça?

CLAUDE.

Demain, à sept heures, au bois des Saules.

MARIANNE, qui a pris une bougie.

Quand vous voudrez, monsieur...

ANTOINE.

Me voilà, Marianne. (Bas, à Claude.) A demain!

MARIANNE, guidant Antoine.

Par ici, monsieur, par ici! (Ils sortent par le fond.)

CLAUDE, seul.

Eh bien! si cet homme me tue, du moins, je ne verrai pas le sacrifice s'accomplir!... (Il sort par le fond. — La scène reste vide un instant. — On entend, au dehors la pluie et le vent qui redoublent de violence — Puis, la porte de droite s'ouvre violemment, et Marie paraît.)

SCÈNE VIII

MARIE, un instant seule, puis GEORGE. (Marie est dans le plus grand désordre; en entrant, elle court au premier vêtement qu'elle aperçoit: c'est une sortie de bal de couleur voyante. Marie la rejette, et semble chercher autre chose autour d'elle.)

MARIE, pendant ce jeu de scène, d'une voix tremblante, mais sans larmes.

Oh! non... non... Je n'épouserai pas cet homme! je ne l'épouserai pas... Blanche a besoin d'une dot, on lui donnera la mienne... (S'enveloppant dans une mante noire.) Demain, je n'en aurai plus besoin... (Elle va pour sortir par la porte, à gauche, mais elle s'arrête, court à un meuble qu'elle ouvre, et en retire un bouquet fané. L'embrassant.) Chères petites fleurs sauvages! précieux souvenir d'une soirée de bonheur,.. venez... (Avec égarement.) Venez revoir les bords où je vous ai cueillies!... (Elle va s'élancer au dehors, George paraît à la porte de gauche.)

GEORGE.*

Marie!... (Il referme la porte.) Où alliez-vous? où couriez-vous?... Dites?... Parlez, Marie... Parlez-moi donc!... Vous

* George, Marie.

vouliez mourir?... Ne me dites pas non, j'en suis sûr! D'ailleurs, je sais pourquoi... J'ai tout compris... monsieur Antoine... Ce mariage, n'est-il pas vrai?... Mais, vous ne mourrez pas, enfant... folle! (Tout en parlant, il a retiré à Marie son mantelet. Marie s'est laissé faire machinalement.— George, très-ému.) Écoutez, Marie... Moi aussi, j'ai eu tout à l'heure là, une explication avec votre mère... Quand je dis une explication, non, car je ne pouvais, car je n'osais rien dire... Aussi, je ne veux pas me retrouver une seconde fois, vis-à-vis de votre mère, dans une position aussi fausse, aussi ridicule! je veux pouvoir lui avouer franchement... Et, après tout, si je me suis détaché de Blanche pour me tourner vers vous, c'est sa faute! Je vous l'ai dit... ou, du moins, je l'ai dit à un autre: je ne peux pas voir pleurer, moi!... Eh bien! Blanche riait sans cesse, et vous, vous pleuriez toujours... Voilà pourquoi je ne l'aime plus, et pourquoi je vous aime!

MARIE, très-agitée.

Oui, une fois, déjà, vous m'avez parlé ainsi, je m'en souviens... Mais, à votre tour, George, souvenez-vous, qu'à ma prière, vous m'aviez juré...

GEORGE.

Oui, je vous avais juré de ne m'occuper que de mon bonheur, et de ne plus me soucier du vôtre... Eh bien! ce serment-là, je n'ai pas la force de le tenir!

MARIE.

Monsieur George!...

GEORGE.

Ah! on veut vous marier de force à ce monsieur Antoine?... Eh bien, nous verrons!... Lui, d'abord, je le tuerai!...

MARIE.

Oh!...

GEORGE.

Et puis après, j'épouserai sa veuve... C'est-à-dire je vous épouserai!...

MARIE.

Mais, vous êtes fou, George! Et ma sœur?...

GEORGE.

Je vous dis que je ne l'aime plus!... et quand je l'aimerais

encore, je ne l'épouserais pas, tout de même... Elle est heureuse, elle n'a pas besoin de moi!... Tandis que vous, pauvre petite! vous êtes toute seule, sans ami, sans protecteur... Eh bien! je serai le vôtre, moi! je serai à la fois votre père, votre frère, votre mari!...

MARIE.

Oh! George! ne parlez pas ainsi... je vous en conjure!

GEORGE.

Oh! je n'écoute rien, mon parti est pris!... C'est vous qui serez ma femme, car c'est vous seule que j'aime!

MARIE, à voix basse.

Il y a quelqu'un là... J'ai entendu comme un soupir... c'est ma mère, ou Blanche peut-être... Vous m'avez perdue! allez-vous-en!

GEORGE.

Mais vous ne m'avez pas répondu, Marie, vous consentirez, n'est-ce pas?

MARIE.

Allez-vous-en, au nom du ciel! allez-vous-en! (En parlant ainsi, elle a poussé George vers la porte du fond. Au moment où elle se referme sur lui, celle de droite s'ouvre et madame Fontenay paraît.*)

MADAME FONTENAY, à elle-même.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... (Elle avance lentement vers Marie, qu'elle regarde fixement.)

MARIE, à part.

Ce regard... (D'une voix tremblante.) Ma mère!...

MADAME FONTENAY, la regardant toujours.

Laissez-moi! laissez-moi!...

MARIE, à part.

Oh! je ne m'étais pas trompée!... (Elle sort par la droite.)

MADAME FONTENAY.

Elle! la rivale de Blanche! de sa sœur!... voilà le secret qu'il n'osait me dire!... sa rivale!...

JUSTIN, au fond.

La voiture de madame! (Il sort par le fond. Entre Blanche par la

* Marie, Madame Fontenay.

droite; elle est prête à partir; en entrant, elle aperçoit sa mère et vient auprès d'elle sans en être entendue.*

MADAME FONTENAY.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! (Elle pleure.)

BLANCHE, se penchant vers sa mère.

Des larmes!...

MADAME FONTENAY.

Blanche!

BLANCHE.

Qu'as-tu donc? pourquoi pleures-tu, dis?... Ah! je devine, ce que je soupçonnais... George t'a avoué qu'il ne m'aimait plus, n'est-ce pas? Il est déjà parti?

MADAME FONTENAY.

Non, non... Mais vois-tu, Blanche, il se présente des obstacles... peut-être te faudra-t-il oublier...

BLANCHE.

Oublier... qui?

MADAME FONTENAY.

Monsieur... George!...

BLANCHE.

Oublier George, moi?... Mais je ne le pourrai plus, maman... je ne le pourrai plus...

MADAME FONTENAY, voulant la calmer.

Blanche! ma fille!...

BLANCHE.

Ainsi, c'est fini... bien fini!... George! (Suffoquée.) Ah! j'étouffe! j'étouffe!...

MADAME FONTENAY, appelant.

Au secours!... (Elle sonne.)

BLANCHE, criant.

Maman! maman!... (Elle tombe dans les bras de sa mère. Marianne et Claude accourent.)

MADAME FONTENAY, comme folle.

Vite, un médecin! un médecin!... Blanche se meurt!... (Claude s'élance au dehors. Madame Fontenay et Marianne soutiennent Blanche. Le rideau baisse.)

* Madame Fontenay, Blanche.

ACTE CINQUIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME FONTENAY, MARIANNE, BLANCHE, puis MARIE. (Blanche, toujours dans ses habits de bal, est endormie sur une chaise longue, devant la cheminée. Marianne et madame Fontenay sont assises et causent à voix basse sur le devant de la scène.*)

MADAME FONTENAY.

Oh! Marianne! quelle nuit!... Pauvre enfant!...

MARIANNE.

Elle s'est enfin assoupie, madame.

MADAME FONTENAY.

Elle est brisée!... Ah! je te jure, Marianne! un instant j'ai cru que j'allais la perdre. (Baissant encore plus la voix.) Ainsi, d'après l'horrible révolution que lui a causée ce seul mot de séparation, juge de ce qui pourrait arriver si Blanche connaissait toute la vérité.

MARIANNE.

Et enfin, que comptez-vous faire, madame? Reparlerez-vous à monsieur George?

MADAME FONTENAY.

Non, je parlerai à Marie, j'y suis décidée!... Je l'ai fait prier de descendre, elle va venir, et quand nous aurons pu enfin reconduire Blanche à son appartement... Oh! oui, oui, je veux parler à Marie. Il faut que je sorte à tout prix de cette horrible perplexité.

MARIANNE, se levant et allant vers Blanche.

Madame, mademoiselle Blanche se réveille.

* Madame Fontenay, Blanche, Marianne.

MADAME FONTENAY.

Oui. (Elle court à elle.) Eh bien?... comment te sens-tu maintenant?

BLANCHE.

Je ne souffre plus, ma mère.

MADAME FONTENAY.

Mais tu pleures, mon ange.

BLANCHE.

Ah! c'est que j'avais oublié tout à l'heure, et que maintenant je me souviens. (Bas.) Il n'est plus au château, n'est-ce pas?

MARIANNE.

Mais, pardonnez-moi, notre demoiselle, et il a même envoyé savoir de vos nouvelles pendant toute la nuit.

BLANCHE.

Tu ne lui as pas dit la véritable cause de mon mal, n'est-ce pas?

MADAME FONTENAY.

Non.

BLANCHE.

Ah! c'est que je veux qu'il l'ignore!

MADAME FONTENAY, vivement.

Tu as raison, Blanche, et j'ai bien compté, je te l'avoue, que ta fierté te donnerait le courage de...

BLANCHE, tristement.

Oh! je crois que tu as eu tort...

MADAME FONTENAY.

Blanche!...

BLANCHE, pleurant.

Je l'aime! maman, je l'aime!... (Après un temps.) Mais qu'est-ce que je lui ai fait? Je ne suis pas plus laide maintenant qu'autrefois.

MADAME FONTENAY, avec intention.

Non, mais... tu es moins riche.

BLANCHE.

Oh! ce n'est pas cette raison-là qui a pu le faire changer.

MADAME FONTENAY.

Mais...

BLANCHE.

Je sais bien pourquoi tu me dis cela, ma pauvre chérie; c'est pour que je le regrette moins, mais je ne te crois pas. Il ne m'aime plus... parce qu'il ne m'aime plus, voilà tout; ou bien... parce qu'il en aime une autre! (Très-agitée.) Oui, c'est cela, il en aime une autre!... Il te l'a dit peut-être?...

MADAME FONTENAY, vivement.

Non, il ne me l'a pas dit, je te le jure!

BLANCHE, se calmant.

Où est donc Marie?

MADAME FONTENAY.

Chez elle.

BLANCHE.

Ah! oui; au fait, il est de bonne heure... Mais, dis donc, au fait, mère, tu ne t'es pas couchée?... et Marianne non plus?

MADAME FONTENAY.

Non, Marianne non plus, et, si tu le voulais, elle pourrait aller prendre un peu de repos.

BLANCHE.

Mais je le veux bien.

MADAME FONTENAY.

Ah! mais c'est que Marianne ne veut aller se reposer que... lorsque tu seras allée te reposer toi-même.

MARIANNE.

Si vous le permettez, mademoiselle, je vous conduirai à votre chambre.

BLANCHE, à sa mère.

Eh bien? Et toi? (Elle se lève.)

MADAME FONTENAY.

Moi? Il faut que je reste ici, j'ai des ordre à donner pour notre départ.

BLANCHE, vivement.

Notre départ?... Oh! mais je ne veux pas retourner à

Paris cet hiver, car je le verrais... là-bas!... et j'apprendrais peut-être un jour ce qu'il t'a caché, ou ce que tu me caches à moi-même. Enfin, j'apprendrais peut-être... qu'il se marie... (Avec un renouvellement de fièvre.) Non, non, je ne veux plus retourner à Paris, plus jamais! Je veux rester ici, toujours, seule avec toi et... avec Marie.

MADAME FONTENAY, pour la calmer.

Eh bien!... c'est entendu!... rassure-toi!... Je vais dire à l'instant que l'on défasse les malles que l'on avait faites déjà... Es-tu contente?

BLANCHE.

Oui... (Après sa pause et à voix basse.) Est-ce qu'il partira sans me dire adieu?... Est-ce que je ne le reverrai plus?... Oh! maman! Laisse-moi le voir encore une fois?... Je te promets de ne pas pleurer.

MADAME FONTENAY, retenant ses larmes.

Eh bien!... oui, oui. Tu le reverras. (Marie est entrée de la droite, Blanche l'aperçoit.) *

BLANCHE.

Ah! voilà Marie!

MADAME FONTENAY, avec un mouvement.

Marie!... (Elle va à Marianne, qui est près de la cheminée.)

BLANCHE, à Marie, en l'embrassant.

Bonjour, petite sœur.

MADAME FONTENAY, bas, à Marianne.

Emmène Blanche!

BLANCHE, bas, à Marie.

Oh! Marie! je suis bien malheureuse!...

MARIE, vivement.

Espère!...

BLANCHE, étonnée.

Hein?...

MARIE, voyant sa mère qui redescend.

Silence!

* Marianne, Madame Fontenay, Blanche, Marie.

MARIANNE, à Blanche.

Venez-vous, mademoiselle?

BLANCHE.

Oui, me voilà, Marianne.*—A tout à l'heure, mère. (A part, en regardant Marie.) Espère!... (Marie met un doigt sur sa bouche en cachette de madame Fontenay.—Marianne et Blanche sortent par la droite.)

SCÈNE II

MADAME FONTENAY, MARIE.

MADAME FONTENAY, après un silence, elle s'est assise.

Approchez-vous, Marie... (Elle lui montre un siége.) Je ne veux pas que l'on entende ce que j'ai à vous dire.

MARIE, s'avançant et s'asseyant.

Me voici, madame.

MADAME FONTENAY, étonnée.

Marie? Pourquoi me dites-vous : Madame?

MARIE, froide de parti pris.

Pourquoi ne me dis-tu plus : Toi... ma mère?

MADAME FONTENAY, après un temps.

Sais-tu, Marie, pour quelle raison ta sœur a tant pleuré cette nuit?... C'est parce qu'elle a compris que George ne l'aime plus.

MARIE, même jeu.

Je l'avais deviné, ma mère.

MADAME FONTENAY.

Mais... ce qu'elle ignore, c'est que George en aime une autre; ce qu'elle ne sait pas, c'est le nom de... cette autre. Le sais-tu, toi, Marie?

MARIE.

Oui, ma mère.

MADAME FONTENAY, étonnée du sang-froid de Marie, s'arrête un instant, puis continue.

Ah!... tu dois savoir, alors, que... cette autre n'ignorait pas l'amour profond de Blanche pour George, qu'elle ne de-

* Madame Fontenay, Marie, Blanche, Marianne.

vait pas ignorer non plus que le bonheur de Blanche était attaché à cette union, et que la briser, c'était aussi briser la vie de...

MARIE.

Celle dont vous parlez, ma mère, n'a rien à se reprocher, car elle ne pensait pas à George, elle ne pensait qu'à vous, qui ne pensiez pas à elle.

MADAME FONTENAY, après un mouvement, et comme prenant une brusque résolution.

Voyons ! Marie! que comptes-tu faire ?

MARIE, froidement.

Que voulez-vous que je fasse, ma mère?

MADAME FONTENAY.

Ce que je veux que tu fasses?... (Approchant sa chaise de celle de Marie.) Oh! ne perdons pas de temps en paroles inutiles, je t'en prie !... Comprends-moi bien. — Blanche souffre, elle souffre horriblement, et... je ne veux pas que cette souffrance se prolonge.

MARIE, à part, avec un sentiment de révolte.

Je ne veux pas!...

MADAME FONTENAY.

Tu ne me réponds rien ?

MARIE.

Je n'ai rien à vous répondre, ma mère.

MADAME FONTENAY.

Ah ça, es-tu folle?... Est-ce que tu n'entends pas ce que je te dis?... Est-ce que tu ne vois pas que je suis au supplice?... Mais je te répète encore qu'elle souffre!... qu'elle pleure!...

MARIE, éclatant.

Elle !... Toujours elle !...

MADAME FONTENAY, la regardant avec stupeur.

Qu'as-tu dit?... qu'est-ce que tu viens de dire?... regarde-moi donc?... (Avec un cri.) Ah! tu la hais! Tu hais ta sœur !

MARIE.

Je suis jalouse !...

MADAME FONTENAY.

Jalouse !...

MARIE, très-froide.

Est-ce que vous ne vous en doutiez pas, ma mère ?...

MADAME FONTENAY.

Alors, tu es jalouse... ou du moins tu étais jalouse de son bonheur ?

MARIE.

Oui, jalouse de ce bonheur qui venait de vous, et que je n'ai jamais partagé avec elle ; jalouse de vos baisers, que vous n'avez jamais partagés avec moi.

MADAME FONTENAY, à part, avec effroi.

Oh ! mon Dieu ! mais alors, George est perdu pour Blanche !... (Haut, à Marie.) Voyons, Marie, il ne s'agit pas de cela en ce moment ; si j'ai été injuste envers toi, je t'en demande pardon... (Mouvement tout aussitôt contenu de Marie.) Mais ce n'est pas sa faute, à elle, tu ne dois pas la punir de mes torts en lui enlevant l'homme qu'elle aime, Marie, car elle l'aime, tu le sais ?

MARIE, comme luttant contre elle-même.)

Eh bien... moi aussi je l'aime, ma mère !

MADAME FONTENAY.

Toi ?... tu l'aimes ?

MARIE.

Oui, ma mère... Ah ! vous n'aviez pas pensé à cela... vous n'aviez pas pensé, non plus, que l'on pût aimer la petite Cendrillon, n'est-ce pas, ma mère ?

MADAME FONTENAY, regardant curieusement Marie.

Oh ! mais tu ne m'as jamais parlé ainsi !... Tu me fais peur !...

MARIE, avec des larmes qu'elle peut à peine contenir.

Peur... pour elle ?...

MADAME FONTENAY, la regardant toujours.

Non, ce n'est plus toi... je ne te reconnais plus.

MARIE.

Ah ! c'est qu'aussi je suis bien changée !... Hier, je vou-

lais mourir, et aujourd'hui je ne le veux plus... Mourir! à quoi bon?... je ne serais pas pleurée!

MADAME FONTENAY, vivement.

Oh! tais-toi, tais-toi, Marie!... Mais c'est horrible ce que tu dis là!... (Voulant l'attirer.) Voyons, viens là, près de moi... (Marie résiste.)

MADAME FONTENAY, que l'émotion commence à gagner.

Ah ça! mais tu me hais donc aussi maintenant?

MARIE, qui va s'élancer.

Moi?... (S'arrêtant et luttant encore.) Oh! non, ma mère, mais vous m'avez tenue si longtemps éloignée de votre cœur, que je n'ose plus m'en approcher maintenant.

MADAME FONTENAY, très-agitée.

Voyons, Marie... ce n'est pas possible... tu ne peux pas penser tout ce que tu me dis là?... ou du moins, si tu le penses... oh! si tu le penses, je suis tranquille, je saurai bien te prouver que tu te trompes... Mais, encore une fois, il ne s'agit pas de nous... il s'agit de ta sœur, il s'agit de George...

MARIE, implacable.

Je l'aime, ma mère... je vous l'ai dit.

MADAME FONTENAY.

Mais tu ne peux pas l'aimer comme Blanche l'aime!... ton amour, à toi, ne date que d'un jour.

MARIE.

C'est vrai, ma mère, mais... pour Cendrillon, hier c'est déjà vieux; car, moi, je n'ai pas été habituée, comme Blanche, à compter le bonheur par années.

MADAME FONTENAY, comme folle.

C'est un parti pris, n'est-ce pas?... Eh bien... et Blanche... qu'est-ce qu'elle va devenir alors?... Et qu'est-ce que je vais devenir moi-même?

MARIE, à part, luttant toujours contre son émotion.

Pauvre mère!... Oh! mais c'est égal... j'aurai le courage d'aller jusqu'au bout... (Haut.) Voyons, ma mère, parlez, que faut-il faire?... ordonnez, je vous obéirai, je vous le jure!... (Appuyant en regardant sa mère.) J'en mourrai peut-être, mais

n'importe !... Je vous le jure encore, si vous l'exigez, je renoncerai à cet amour, George y renoncera lui-même, j'en réponds... S'il le faut, même demain, il me haïra, et il retournera auprès de Blanche, et il redeviendra pour elle ce qu'il était il y a quelques jours, et Blanche sera heureuse ! et vous serez heureuse aussi, ma mère.

MADAME FONTENAY, au paroxysme de l'agitation.

Et toi, tu mourras, dis-tu ?

MARIE.

Qu'importe ?

MADAME FONTENAY, avec des larmes.

Mais je ne veux pas que tu meures non plus, toi !... mais je ne veux pas que tu souffres non plus !

MARIE, qui peut à peine se contenir.

Ma mère !

MADAME FONTENAY, dans le plus grand désordre.

Que faire ? mon Dieu ! que faire ?... Mais cet homme-là va donc me tuer mes deux enfants, à présent ?... (Avec un cri.) Ah ! oui... c'est cela... nous partirons toutes trois, nous quitterons la France, l'Europe. Il ne sera ni à l'une, ni à l'autre, et je saurai bien vous forcer à l'oublier !... je saurai bien vous forcer à vivre pour moi, pour votre mère !... Mais je ne veux pas que tu te sacrifies ! je ne veux pas que tu sois malheureuse !... (La serrant contre son cœur.) Marie ! ma fille !...

MARIE, ne se contenant plus et avec un cri.

Ah ! tu l'as redit !... c'est bien cela ! et je te retrouve, ma mère !... ma mère !... Oh ! parle encore ! embrasse-moi encore ! encore !... (Elle est à genoux devant sa mère.)

MADAME FONTENAY, l'embrassant et avec terreur.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as ? Est-ce que tu vas devenir folle aussi, toi ?

MARIE, riant et pleurant en même temps.

Non, non, chère mère !... Je voulais avoir le dernier mot de ton cœur ! ce dernier mot, que tu ne me disais jamais !... Je t'ai trompée ! je ne l'aime pas, ma mère !... Je n'aime que toi au monde, je te le jure devant Dieu ! Sur la vie, je ne l'aime pas ! je ne l'aime pas !...

MADAME FONTENAY, après un mouvement de stupéfaction, couvrant Marie de baisers convulsifs.

Ah! méchante enfant! que tu m'as fait de mal!...

MARIE, avec amour.

Oh! chère mère! que tu m'as fait de bien!

MADAME FONTENAY, l'entourant de ses bras.

C'est donc bien vrai, que je ne t'aimais pas autant qu'elle, pauvre petite? (Lui prenant la tête dans ses mains.) Oui, au fait! tes yeux sont rougis!... Tu as souvent pleuré? Oh! pardon, encore une fois, Marie, pardon!... Je me souviens de tout, maintenant, de tout ce qui m'échappait jadis!... *de ces riens*, comme disait Claude, qui étaient des mondes pour toi, pauvre sensitive!... (L'embrassant follement.) Oh! tiens! j'ai peur, maintenant, de t'aimer plus qu'elle!... (Se souvenant.) Mais, mon Dieu! j'y pense!... et George? Qu'importe que tu ne l'aimes pas, s'il t'aime, lui? (Elles se lèvent.)

MARIE.

S'il m'aime? (Souriant.) Oh! s'il m'aime, je sais bien pourquoi; je ne me trompe pas, va! Et, je te le jure, bientôt il ne m'aimera plus que comme une sœur, comme une amie!

MADAME FONTENAY.

Que veux-tu dire?

MARIE.

Tu le sauras plus tard... Laisse-moi faire... aujourd'hui même, Blanche sera consolée, heureuse! Vous verrez, tu verras, ma mère... Retourne auprès de Blanche. Tout à l'heure, je lui ai dit d'espérer... dis-le-lui encore! va, va'! *

MADAME FONTENAY.

Et toi?

MARIE, se jetant dans ses bras.

Moi?... Tu m'aimes, je ne désire plus rien au monde! A tout à l'heure, à tout à l'heure. (Madame Fontenay sort par la droite.)

* Marie, Madame Fontenay.

SCÈNE III

MARIE, Puis CLAUDE PARISOT.

MARIE.

Oui, oui, Blanche, je te rendrai l'amour de George... comment?... je l'ignore encore, oh! mais je chercherai, je trouverai! (Claude entre lentement par la gauche, sa main droite est placée dans son habit; il semble souffrir... En voyant Marie, il cherche à l'éviter, mais elle l'aperçoit. — Frappée d'une idée.)*Ah! je sais!...j'ai trouvé! (Courant à Claude.) Claude, j'ai un service à vous demander.

CLAUDE.

Disposez de moi, mademoiselle.

MARIE.

Il faudra dire comme moi, entendez-vous?... Mais d'abord il faut... (Voyant Claude qui chancelle.) Qu'avez-vous donc?

CLAUDE, s'efforçant de sourire.

J'ai beaucoup marché ce matin, et je suis las.

MARIE.

Asseyez-vous, et écoutez-moi. (Claude se laisse tomber sur un siége.)

MARIE.

C'est un grand secret de famille que je vais vous confier là, mon bon Claude, songez-y bien.

CLAUDE.

Oui, mademoiselle.

MARIE.

Un secret, qui, s'il était jamais connu de ma sœur, ferait peut-être le malheur de sa vie tout entière... (Baissant la voix, et presque à l'oreille de Claude.) Sachez donc que George l'a oubliée une heure pour la petite Cendrillon, pour moi, Claude!

CLAUDE.

Comment?

* Claude, Marie.

MARIE, plus bas encore.

Hier soir, là, à cette place, George m'a dit qu'il... m'aimait.

CLAUDE, se levant vivement malgré sa douleur.

Il se pourrait?

MARIE.

C'était la pitié qui dictait ses paroles, je le sais bien et je le lui prouverai... Mais cela ne suffirait pas, pour qu'il m'oublie tout à fait à mon tour, et qu'il ne se souvienne plus que de Blanche, il faut qu'il sache que je ne pourrai jamais l'aimer... lors même que ma sœur ne serait pas entre nous, et, pour cela, je veux lui faire croire que j'aimais... que j'aime quelqu'un, et ce quelqu'un-là, mon bon Claude... (Gaiment.) il faut que ce soit vous!

CLAUDE, effrayé.

Y pensez-vous, mademoiselle?

MARIE, avec tendresse.

Je ne mentirai pas tout à fait, Claude, car, après ma mère et ma sœur, c'est vous que j'aime le mieux... Oh! je ne suis pas ingrate, moi... je me souviens bien de toutes les preuves d'affection, de tendresse, que vous m'avez données depuis plus de dix ans... Vous partagiez tous mes chagrins, toutes mes larmes vous tombaient sur le cœur, je le sais... Dans mes heures de tristesse, et elles sonnaient souvent, je vous trouvais toujours là, près de moi, consolateur fidèle, infatigable. Quand le bras de ma mère me manquait, et il me manquait bien des fois, c'était sur le vôtre que j'étais heureuse de m'appuyer... (Elle passe son bras sous celui de Claude.) C'était dans vos yeux que je puisais sans cesse la résignation et le courage!... C'était toujours votre main amie qui séchait les pleurs que d'autres faisaient couler... Je vous le répète donc, Claude, je ne mentirai pas tout à fait en disant à monsieur George que je vous aimais et que je vous aime!

CLAUDE, d'une voix brisée par l'émotion.

C'est impossible, mademoiselle... mon enfant!... Cette ruse que votre tendresse de sœur vous a inspirée... aurait peut être, dans l'avenir, les conséquences les plus graves aux yeux du monde, du monde, qui est parfois bien mé-

chant, mademoiselle Marie; du monde, qui sait tout, change tout, et fait quelquefois des crimes avec les choses les plus innocentes! Grâce à lui, ce petit mensonge grandirait un peu... chaque année, et, un jour, il se dresserait menaçant devant vous, alors que depuis longtemps vous l'auriez oublié, et... je ne veux pas!... et il ne faut pas que l'ombre même d'un soupçon puisse atteindre une vie pure comme doit être la vôtre!... (Marie l'écoute, calme, les yeux baissés, sa main toujours dans celle de Claude, dont les lèvres effleurent presque ses cheveux, de Claude qui lutte à la fois contre la douleur de sa blessure et contre son amour.)

CLAUDE, continuant. Il a quitté la main de Marie.

Et d'ailleurs, monsieur George ne vous croirait pas, mademoiselle Marie!... Nul ne croira jamais que vous, si belle, si parfaite, vous ayez pu laisser tomber un de vos doux regards sur le pauvre Claude Parisot!... On pourra croire, peut-être, que je vous ai adorée comme on adore une sainte, comme on adore Dieu!... On pourra croire aussi que j'ai osé poser mes lèvres sur la fleur que vous avez cueillie, sur le gazon que vous aviez foulé!... On pourra croire même que j'ai osé rêver d'amour quand je pensais à vous... on ne croira jamais que j'aie osé vous raconter mon rêve!... (Marie est pensive. — Continuant.) Et si par hasard, par impossible, on le croyait... eh bien, on me chasserait, Marie!... et, je le jure, je ne pourrais plus vivre après avoir rougi devant vous!

MARIE, émue.

Monsieur Claude... vous... m'embarrassez en me parlant ainsi... et il faut que vous m'aimiez bien pour me voir si parfaite... Mais tout le monde ne me voit pas comme vous, et moi, grâce à Dieu! je ne vous vois pas comme vous vous voyez vous-même... Pourquoi vous faire si petit et me faire si grande?... Je n'ai pas une vilaine âme, vous, vous avez un noble cœur... Je ne suis pas méchante, c'est vrai, mais vous êtes la bonté même... Vous êtes pauvre, et je n'ai plus rien... Quelle différence si grande y a-t-il donc entre nous?... et pourquoi le monde s'étonnerait-il tant si Claude osait aimer Marie?... (Claude a porté la main à ses yeux, puis à sa poitrine, il se soutient à peine. — Marie s'en aperçevant.) Mon Dieu! mais vous chancelez encore, et vous êtes plus pâle que tout à l'heure?

CLAUDE.

Oui... je souffre un peu... mais ce ne sera rien... quelques instants de repos... (Il fait quelques pas pour sortir, et s'arrête.) Mais, c'est bien convenu... vous renoncerez à votre dessein?... (Avec tristesse.) Il ne faut pas mentir, mademoiselle Marie.

MARIE, avec tendresse.

Dites votre enfant, Claude, votre enfant, qui vous aime de tout son cœur!... (Elle a saisi la main blessée de Claude, qui ne peut retenir un cri. — Marie, avec effroi.) Ah! mon Dieu!... mais vous êtes blessé?

SCENE IV

LES MÊMES, MARIANNE. * (Marianne, qui est entrée vivement de la droite et qui a entendu les derniers mots, courant vers Claude.)

MARIANNE.

Si, mademoiselle, il est blessé, je viens de tout apprendre! Monsieur Claude s'est battu avec monsieur Antoine, qui avait osé dire de vous...

CLAUDE, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous, Marianne!...

MARIE, avec des larmes dans la voix.

Comment! c'est pour moi que vous avez risqué vos jours?

MARIANNE.

Oui.

MARIE.

Mais si cet homme vous avait tué, Claude, j'aurais eu, moi, des remords éternels, vous n'avez donc pas songé à cela?

CLAUDE.

Mademoiselle Marie!...

MARIE, d'une voix très-émue et avec une intention marquée.

Et... vous ne pensiez donc pas, non plus, à ce monde méchant, dont vous me parliez tout à l'heure? à ce monde

* Marie, Claude, Marianne.

(appuyant), qui se demandera de quel droit vous vous êtes battu pour mademoiselle Marie?

CLAUDE, très-agité.

Ah! mon Dieu! mais je n'y avais pas songé, et... je serai peut-être cause... (Vivement.) Mais on ne le saura pas...

MARIE, même jeu.

Le monde sait tout, Claude; il change tout, avez-vous dit? Et... « Il ne faut pas que l'ombre même d'un soupçon puisse atteindre une vie comme la mienne! » Vous l'avez dit encore?

CLAUDE, désespéré.

Oui, c'est vrai!... c'est vrai!... et c'est moi qui... Oh! pardon, Marie! pardon!...

MARIE, avec amour et sur le point de parler.

Claude! mon bon Claude!... (Elle va s'élancer vers lui; George paraît fond.)

SCÈNE V

LES MÊMES, GEORGE, puis MADAME FONTENAY et BLANCHE.*

GEORGE.

Que m'a-t-on dit, Claude? tu t'es battu pour... (Marianne remonte.)

MARIE, vivement, en passant devant Claude.

Pour celle qui devait être sa femme, George!**

GEORGE.

Sa femme?

MARIE.

J'aime monsieur Claude Parisot.

CLAUDE, à voix basse.***

Marie!

MARIE, de même.

Je ne mens pas, Claude! (Claude pousse un soupir de joie et s'abandonne aux bras de Marianne.)

* Marie, Claude, George, Marianne.
** Claude, Marie, George.
*** Marianne, Claude, Marie, George.

MARIANNE, effrayée.

Eh bien! eh bien?... Est-ce que vous vous trouvez mal?

CLAUDE, avec joie.

Non, non, Marianne.

GEORGE, à demi-voix.

Mais... Marie?...

MARIE, à demi-voix.

Vous me l'avez dit, George, c'étaient mes chagrins et mes larmes qui vous poussaient vers moi... Eh bien! je n'ai plus de chagrin dans le cœur... (Souriant.) Je n'ai plus besoin d'être consolée... tandis que Blanche... elle souffre, mon ami... Elle pleure... (souriant) et vous savez bien que vous ne pouvez pas voir pleurer...

GEORGE, avec gaieté.

Petite sœur, tu es adorable!

MARIE, lui tendant son front.

Embrasse-moi, mon frère! (Georges embrasse Marie. Madame Fontenay et Blanche paraissent venant de la droite.)

GEORGE, les apercevant, bas, à Marie, avec embarras.

C'est Blanche!

MARIE, bas.

Laissez-moi faire. (Allant à Blanche.)* Tu ne sais pas, Blanche, pourquoi George était si changé, depuis quelque temps? Eh bien! c'est parce qu'il trouvait que quelqu'un ici nous aimait trop... (regardant Claude) et il était jaloux.

BLANCHE.

Vraiment? Mais... (Antoine paraît au fond.)

MARIE aisant passer sa sœur près de George.

Mais, il ne l'est plus, car, si maman le permet, j'épouse monsieur Claude.**

BLANCHE.

Toi?

MADAME FONTENAY, bas.

Mais...

* Marianne, Claude, Madame Fontenay, Blanche, Marie, George.
** Marianne, Claude, Madame Fontenay, Marie, Blanche, George

MARIE, bas.

C'est lui que j'aime, je sens que je l'ai toujours aimé.

MADAME FONTENAY, à ses deux enfants.

Mes chères petites, je ne vous ferai pas bien riches!... (Claude s'approche, elle lui serre la main.)

GEORGE.

Qu'importe?... (Antoine, qui est entré depuis quelques instants, frappe en dedans à la porte.)

MADAME FONTENAY, se retournant.

Antoine!

ANTOINE, à Marie, en montrant Claude. *

Je ne savais pas, moi, que... (A Claude.) Du reste, c'est pas grave... Eh bien? (Lui serrant la main.) Tant mieux!... (A tous.) Pardon, excuse! (Bas, à madame Fontenay.) Ma tante, j'ai trouvé un autre moyen, pour les quinze cent mille francs, vous savez... Je vous l'ai dit, je m'ennuie d'être tout seul... eh bien! puisque j'ai pas pu être l'époux de Marie, je voudrais être... Ma tante, voulez-vous m'épouser?

MADAME FONTENAY, surprise.

Hein?

ANTOINE.

L'idée est de vous.

MADAME FONTENAY.

Vous épouser?

ANTOINE, vivement.

Pas ce soir! pas demain!... Prenez votre temps... réfléchissez!

MADAME FONTENAY, riant.

Il est fou!

ANTOINE.

Et quand vous serez décidée... vous savez l'usage dans le Morvan, quand le jeune à marier... un grand dîner se...

JUSTIN, entrant du fond.

Madame est servie.

* Marianne, Marie, Claude, Antoine, Madame Fontenay, Blanche, George.

MADAME FONTENAY, riant et embrassant ses deux enfants.

Restez-vous à déjeuner, Antoine ?*

ANTOINE, joyeux.

Merci, ma tante ! je vous comprends...

JUSTIN, à Marianne, en s'attendrissant peu à peu.

Alors, tout le monde va donc être heureux, ici ?

MARIANNE.

Mais, il paraît que oui, mon garçon !

JUSTIN, sanglotant.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! je suis-t-y-content !.. (Il pousse des hurlements.)

* Marianne, Justin, Antoine, Claude, Marie, Madame Fontenay, Blanche, George.

FIN

Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.]

260032

THÉODORE BARRIÈRE

CENDRILLON

COMÉDIE EN CINQ ACTES

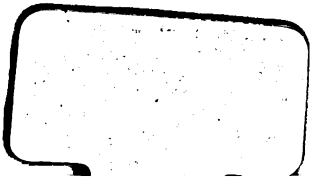
NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
M DCCC LXXIII

Prix : 2 fr. 50

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

PIÈCES DE THÉATRE, BELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18 ANGLAIS

Ponsard et les deux écoles, com. en 1 acte en vers	1 »
Le Temple du célibat, scènes de la vie de garçon, en 1 acte	1 »
L'Epreuve villageoise, opéra com. en 2 a.	1 »
Les Deux bébés com. en 1 acte	1 »
Au pays des âmes, scène dramatique	1 »
Le Passeur du Louvre, drame en 5 actes.	» 50
La Belle aux yeux d'émail, com.-vaud. 1 a.	1 »
Le Départ, scène en vers	» 50
Pour les blessés, scène en vers	» 50
Bonjour bon an, scène en vers	» 50
A Molière, scène en vers	1 »
Le Sapeur et la maréchale, com. en 1 a.	2 »
L'Aile du Corbeau, fantaisie en 1 acte.	1 »
Marceline, drame en 4 actes	2 »
Les Trois chapeaux, comédie en 3 actes	2 »
La Sainte-Lucie, pièce en 1 acte	1 »
La Queue du chat, féerie en 24 tableaux	» 50
Le Puits qui chante, féerie en 3 actes.	» 50
Les Baisers d'alentour, com. en 1 acte.	1 »
Erostrate, opéra en 2 actes	1 »
Une visite de noces, com. en 1 acte	1 50
Les Finesses de Carmen, com. en 1 acte.	1 »
Un mauvais caractère, com. en 3 actes	2 »
Le Gendre du colonel, com. en 1 acte.	1 »
Les Hommes sont ce que les femmes les font, comédie en 1 acte	1 »
La Princesse Georges, pièce en 3 actes.	2 »
Tricoche et Cacolet, pièce en 5 actes	2 »
Boule-de-Neige, opéra-bouffe, 3 actes	2 »
Christiane, comédie en 4 actes	2 »
Sous le même toit, comédie en 1 acte.	1 »
Une mère, drame en 4 actes	2 »
Mlle Aïssé, drame en 4 actes, en vers.	2 »
Le Roi Carotte, opera-bouffe-féerie en 4 actes	2 »
Le Docteur Rose, opéra bouffe en 3 actes	2 »
La Revue en ville, fantaisie en 3 tabl.	1 50
Le Coupé du Docteur, comédie en 1 acte	1 »
Ulm le Parricide, drame en 5 a. en vers	2 »
Madame attend Monsieur, com. en 1 a.	1 50
L'Autre motif, comédie en 1 acte	1 50
Le Spectre de Patrick, drame fantastique 5 actes	2 »
Paris chez lui, comédie en 3 actes	2 »
Fleur du Tyrol, vaudeville en 1 acte	1 »
Les Chevaliers de l'honneur, com. en 4 a.	2 »
Rabagas, comédie en 5 actes	2 »
Un entr'acte de Rabagas, à propos en 1 acte	1 »
Les Griffes du diable, pièce fant. en 3 a.	» 50
La Timbale d'argent, op.-bouffe, 3 actes	2 »
L'Hirondelle, comédie en 1 acte	1 »
La Tribune mécanique, fant. en 1 acte	1 »
Djamileh, opéra-comique en 1 acte	1 »
Les Tyrannies du colonel, com. en 3 a.	2 »
Le Presbytère, drame en 3 actes	1 50
Marcel, drame en 1 acte	1 »
La Princesse jaune, opéra-com., 1 acte.	1 »
L'Invalide, comédie en 1 acte	1 »
Tue-la ! scène de la vie conjugale en 1 a.	1 »
Ne la tue pas ! conférence, fant. en 1 a.	1 »
Les Vieilles filles, comédie en 5 actes	2 »
La Dame d'en face, comédie en 1 acte	1 »
Le Réveillon, comédie en 3 actes	2 »
La Crémaillère, com. 1 acte, en vers	1 »
Papignol candidat, comédie en 3 actes.	2 »
Une heure en gare, comédie en 1 acte.	1 »
A chacun son bien, comédie en 1 acte.	1 »
Pierre Maubert, drame en 1 acte	1 »
Patrie ! drame en 5 actes	1 »
Le Tour du cadran, folie-vaud. en 5 a.	2 »
La Salamandre, comédie en 4 actes	2 »
L'Ami des bêtes, extravagance en 1 acte	1 »
Les Remords de Pinchinat, com. en 1 a.	1 »
Les Marionnettes de Justin, com. en 2 a.	1 50
Le Centenaire, drame en 5 actes	2 »
La Gueule du loup, comédie en 4 actes	2 »
E. H., comédie-vaudeville en 1 acte	1 50
Hélène, tragédie bourgeoise, 3 a., en vers	4 »
Les Trois amants, comédie en 2 actes	2 »
Le Fantôme rose, comédie en 1 acte	1 »
Les Deux reines de France, drame en 4 actes, en vers	2 »
Les Sonnettes, comédie en 1 acte	1 50
La Clé de ma caisse, comédie en 1 acte	1 »
La Revue n'est pas au coin du quai, revue de l'année 1872, en 4 tableaux.	1 50
Mon mari me l'a permis, com. en 1 a.	1 »
Madame Turlupin, op.-comiq. en 2 a.	1 »
La Vie brûlée, comédie en 2 actes	1 »
Gilbert, comédie en 3 actes	2 »
Les Ennemis de la maison, comédie en 3 actes, en vers	2 »
La Cocotte aux œufs d'or, grande féerie parisienne en 3 actes	» 50
Un Monsieur en habit noir, com. en 1 a.	1 »
La Coupe du roi de Thulé, op. en 3 a.	1 »
La Barbe d'un marié, comédie en 1 a.	1 »
La Femme de Claude, pièce en 3 actes	4 »
Plutus, comédie en 2 actes, en vers	2 »
Le Chien des Cuirassiers, scène en vers.	1 »
La Mariée de la rue Saint-Denis, folie-vaudeville, 3 actes	» 50
Le Trône d'Ecosse, opéra-bouffe, 3 actes.	2 »
Campaspe, drame en 1 acte, en vers	1 »
L'Acrobate, comédie en 1 acte	1 50
Ma cousine, comédie en 1 acte	1 »
La Guzla de l'Emir, opéra-com., 1 acte	1 »
Le Roi Candaule, comédie en 1 acte	1 50
La Veuve du Malabar, opéra-bouffe, 3 a.	2 »
Le Grelot, opérette en un acte	1 50
Le Roi l'a dit, opéra-comique en 3 actes	2 »

Boulogne (Seine). — Imp. JULES BOYER et Cie